

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

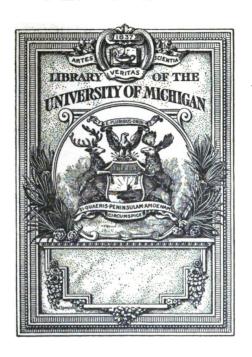
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



ww.Google

772

. 6

HISTOIR E

DU 41292

THEATRE FRANÇOIS,

DEPUIS SON ORIGINE jusqu'à présent,

AVEC LA VIE DES PLUS CÉLÉBRES Poëtes Dramatiques, un Catalogue exact de leurs Pièces, & des Notes Historiques & Critiques.

TOME SIXIÉME.



A PARIS,

P. G. LE MERCIER, Imprimeur-Libraire, rue Saint Jacques, au Livre d'or.

E T

S A I L L A N T. Libraire, rue Saint Jean de

SAILLANT, Libraire, rue Saint Jean de Beauvais, vis-à-vis le Collége.

M D C C X L V I.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



PRÉFACE.

(L)

E sixiéme volume de cette Histoire, présente la Tragédie dans son plus haut degré de

gloire. Horace, Cinna, Polyeucte, la mort de Pompée, & enfin Rodogune, mirent la Scene Françoise au-dessus de celles d'Athenes & de Rome, même dans les plus célébres temps de ces fameuses Républiques.

Les Ouvrages des Poëtes Dramatiques Grecs & Latins, la Poëtique d'Aristote, celle d'Horace, si négligés en France par les Auteurs qui composoient pour le Théatre, devinrent l'objet de toute l'attention de M. Corneille: il sentit

Tome VI,

PREFACE. la force & la vériré des princi-pes de des raisonnemens d'Aittote, les bildes précèpes de l'Art Poëtique d'Horace, les vraies beautés des Tragédies de Sophocie & d'Euripide, l'é loquence mâle & sententieus de Sénéque. Le génie de Corneille, supérieur alors aux lecons & aux éxemples de cel grands Maîtres, ouvrit de nouvelles routes pour élever l'esprit & pour toucher le cœur, par le choix de ses sujets, la force de ses caracteres, & les subli mes images de sa Poesse.

La Tragédie d'Horace prefente un événement aussi grand qu'interressant: les épisodes augmentent encore cet intérêt? & la versissication acheve de réndre ce Poëme un des chefd'œuvres du Théatre François.

Cinna, plus parfait qu'Horace, pour la conduite & la simplicité du sujet, est un moPREFACE.

déle des régles du Théatre : le cinquiéme Acte offic un tableau admirable de la clémence

d'Auguste.

Polyencie, respectable par fon fujot du plus grand intéret par la conduite, & d'une Poélic simple, mais élégante, l'emporteroit sans doute sur tous les Poèmes Dramatiques de M. Corneille, fi ce grand Poëte n'avoit pas donné celui de Rodoguna: mais ce dernier renferme tant de sublimes beautes dans le plan, la conduite, le dénovement, & la versification, que beaucoup de personnes loi donnent la préférence, malgré le défaut de l'exposition qui îni cause quelque désavantage vis-à-vis de Polyeucle.

La mort de Pompée, qui parut après Polycucte, & avant Rodogune, compose à la vérité un tout digne de M. Corneille: mais cependant si mêlé de Poë,

W PREFACE.

fle épique, de personnages manques, & de détails inutiles, qu'il faut s'armer'de quelque parien-ce l pour attendre les vraies beautés de cette Tragédie : il est vrai qu'elles paroillent avec éclat, mans les rôles de Osi far & de Cornelle ralors ce ne sont plus des Acteurs qui parlent ou qui agissent à nos yeux; c'est Cesar lui-même, c'est Cop nélie, veuve de Pompéemer (1 Des Ouvrages si remplis de perfections, devoient fervir de modéles aux Auteurs qui courroient la mêmo carrière. que M. Comeille; cependant ceux-memes qui en flisorent: leur unique occupation, n'dnt rien produit qu'on puille come parer à Horace, à Ciana, &com Ce jugement parotira pout être un peu trop levere à 1%2 gard de quelques iuns de cos mêmes Poëtes, dont beausoup de personnes parlent avec dogran lang avoir allez suambren leure aproductiones Sell pour quoi il nous paroît, nécessaire d'entrer à ce sujet dans un plus grand détails and on consend 23 Commandes par until Ale thur qui endrimppla au liecle dernier 13.1& qui conserve en core dans celui-ci une grande réputation C'est de M. Rottou que ja your parler ; les Poemes Dramatiques font au nombre de stepté-cinq, mais à peine sis bent-ou combter lix on lebe dignes d'être mis au rang des passables; encore faut-il ajous tanque le médiocre l'emporte de benucoup fur le bon, (1-11) in La premiere des Pieces qu'on peut cirer, est la Tragi-Comédie de LAURE PERSECUTÉE traduite de l'Espagnol. Le fujet effingersessant parle fonds, mais designie, par la façon dont il off conduit. - ANTIGONE . Tragédie qui a iii

vi PREFACE.

suivit Laure, a quelques détails affez bien rendus: mais le sont ensemble de ce Poème est foible, & il pêche par une du-

plicité d'action.

La Sœur, Comédie, est peu connue des partifans, de Rotrou; cependant cette Piece peut passer pour une des meillepres de oet Auteur: l'intrigue, quoiqu'un peu trop chargée d'événemens, est conduite avec assez d'art; les Personnages passablement rendus, & le comique du dialogue, tiré du sonds du sujet.

Tragédie, appartient en entier à Rotron. Dans cette Piece, il n'est ni Traducteur, ni Imitateur, & c'est par elle qu'on peut juger du talent de ce Poëte. Le plan de la Tragédie de Saint Genest, n'est pas d'une grande invention; cependant il est assez raisonnable. Le Per-

PREFACE vij fonnage qui donne le titre à la Piéce est bien renduides autres Acteurs ne font pas sans mérite; les vers de ce Poeme Dramatique ont en général de la force, de la pensée, & peaucoup de correction.... Dom Bernard de Cabrere; Tragi-Comédie, est une traduction d'un Poeme Dramatique Espagnol. Quelques Scenes interressantes, & une Poeile assez égale, font tout le merite de cet Ouvrage. VENCESLAS, Tragédie, est restée au Théatre, & cette suite de succès depuis plus de cens ans, forme un prejuge avanta-geux pour cette Piece : cependant elle est si remplie de défauts essentiels, qu'elle a grand beloin des agrémens de la representation, pour soutenir Papprobation qu'elle s'est faire dans e Public. A l'égard de la Tragédie de

PRETACE. Cosroes, selle qu'elle parut au Théatre du vivant de Ro-trou, ou telle qu'elle y fut remise en 1704, retouchée par M. d'Ussé de Valentine, ou peut assurer que cette Piece est la plus soible de celles dons on vient de parler.

Passons à un autre Poëte, dont la réputation est aussi ré-pandue que celle de Rossou. Ce Poëtq eft M. Triffan Auteur de la Mariamne, cette, Tragédie qui fut représentés en 1636. parut avec un si grand succès au Théatre François, qu'elle y prit une place mar-quée, & s'y conserva à côté des excellentes Tragédies de Mellieurs Corneille & Racine. Ce n'est que depuis l'année 1704 qu'elle est reléguée du Théatre : cette réulite a de quoi étonner : car enfin la Tragédie de Mariamne est mal

construite, foiblement versi-

PREFACE. fiée, & remplie de détails Das & ridicules. A la vérité, if yus une Brande vehenience de paro sions dans le personnage d'Heu sode, fants cesse agire d'ambil Bon', de cruante, de chainte de Poupeons of dambur de fui reur , de répéntir & de fon bleffe : mans présque toujours availlant l'élore l'oute l'ristant lui-prése de de l'estant lui-prése de de l'estant lui-prése de de l'estant lui-prése de l'estant l'estant lui-prése de l'estant l'est - Gueffin de Boulcaf, quoique mums colliffic que Messieurs. Rostoli & Thiltan, ne laisse pass Bavoir quelques suffrages pour lui. Il faut convenir que dans les Poemes Dramariques de de Auteur, on trouve des indregant de Poelie qui ont de lai Torce & de l'énergie, mais affeuns de ces morceaux ne font rendus avec cette nobletti se requise dans le genre Trab gique. On en Wijuger par Repassage suivant qui est allez bien pour le foilds. C'est le re-

x PREFACE.

cit de la mort de Cléoméne.

Cléoméne, Tragédie, Acte V. Scene avantderniere.

Copendant Clépméne exhousois les fiendarmes.

A le faire mourir, avec leurs propses annes; de Mourons, leur disois-il, plitôt que de fouffir.

Qu'un mainqueus, air ponvoirile nous faire mourilé.

Sauvons l'honneur de Sparte, & montrois à la terté.

Qu'il n'est permis qu'à nous de nous faire la guerre.

Il dir, & tous les siens, approuvant sa harangue, Firent faire à leurs mains l'office de la langue, S'élançant l'un fur l'autre ; & leurs nobles fureurs, Confondent les vaincus avecque les vainqueurs. Hipotas, le premier transporté de chlete: 50 Enfonce fon poignarde dans le fein, de fonfette 37 Sur le point que Mégiste imitant la fuçeur of se Lui donne un coup d'épée, & lui perce le cœur. Chacun court à la mort, personne n'y résiste, !! Euphorbe, impatient le jette fur Mégifte, Tous leux tombent à terre, & le plus foredes abins, Saure fur le plus foible, & le prend aux cheveux ju Puis haussant son épée à frapper toute prête, Il fent le coup mortel d'un autre qui l'arrête : En moins d'an sous de main. Clousque cout perce! Torphe, fur Polemas, que Pifte a cerraffe ; g Megistonne für Pisto, Eras für Megistonne Er la mort à l'envi se reçoit & se donne. Cleomene, en riant presente ators son sein Weis chaenn en defdurate & Her & th main DV Quot dir it ; meg umis , fois je allemmiferable ! Pour ne pas mériter une mort honorable ?

A mois mer Compagnons, mes Compagnons à multi-Frappez, frappez sans peur, & sauvez votre Roy. A ces mots, tous les siens renforçant leur courage, Sembloient se préparer à ce-sanglant hommage, Quand le plus avancé sui donnant dens dessause, Araète leur envie, & répand se bonu sang. Ce, coup, hâte la sin de ce combas funcise, Cléoméne en tombant, fait tousber tout le seste. Et dans moins d'un instant, ou voir rous ces guerriers Accablés sous le faix de leurs propres lauriers, &c.

Ces vers ont quelque force, de la pensée & des images; il ne leur manque qu'un plus heur reux choix de termes, qui tous jours entraine celui des idées; mais cette finesse de l'art n'étoit connue d'aucun Auteur de ce temps, excepté de M. Corneille.

C'est encore à ce grand Poëte que le Théatre François est redevable de l'excellente Comédie du Menteur, Pièce de caractere, dont il emprunta à la
vérité le sujet & une partie de
l'intrigue d'un Autour Espagnol, mais qu'il rendit par son

PREFACE. souvet la Rossie, un modele dans son geare; le noble Comique qui regne dans cet Ouvrage, ne pût être alors imité par les autres Auteurs du Théatroined of the court ... M. Scarron en Ientit:la diffin sulté en homme d'esprit ; 80 lorsque ce singulier génie s'adonna au genne Théatral, il adoptà le Comique Burlesquel Ge Comique avoit ses défauts mais il en st disparoître beaup coup d'autres qui étoient dans les Comédies de son temps. Avant les Pieces de Scarron on donnoit le titre de Comédie à des événemens presque tous jours trifles, & souvent encore plus triftement conduits. Nuls carasteres, point de moture, beaucoup de reconnoissances

& autant de mariagea en N » Voila ce qui constitue la plus grande partie des Comédics des Rottou, Scudery, Desmarche, PREFACE.

Chevreau, Rayssigules, Beys, da Rocher, les cinq Ameurs, &c. Scarrou ne fut pas plus régulier que ces Poètes dans la con-. duite de ses Poëmes Comiques, & les caracteres de ses Personrages, mais il y semoit des plaifanteries, & ces plaifanteries déciderent le goût du Public. On versa dans le Tome suivant les progrès rapides du Comique par le nombre des Auteurs qui sauacherent à ce genre. 201A l'égard du Tragique, îl devint plus raisonnable par la conduite, & les bienséances dans les caracteres des personnuges; mais en général, il ne commença à marcher sur les ratices du fameux Corneille, que vers le temps où M. Racine on

Nous ne nous étendrons pas davantage für oe que renferme collective volume, nous ofons groize que le Lectour less bien

vido fa brillante carriere.

XIV PRETACE

aifo de n'être point prévent fur les faits curieux & les extraits qui s'y trouvent.

Nous comptions faire quelques réfléxions sur l'Extrait du troisseme Tome de cette Histoire qui se trouve dans une broque quelques ouvrages nouveaux, Tame X. feuille I. pag. 212. mais la mort de M. l'Abbé Des Fontaines, Auteur de cet Ouvrage périodique, qui arriva quelque temps après la publication de cette Brochure, & plus encore la façon dont cet Extraît est composé, semblent nous dispenser d'y faire quelque attention.

M. l'Abbé Des Fontaines s'est étonné de ce que nous avons omis de parler dans notre Histoire des Pièces composées contre les plus respectables Mystères de notre Religion contre nos Rois, & les Personne

PREFACES

Royanness & unique of the

Il y autoit ici de quoi égayer la téponse, sur tout en l'adresfant à un Prêtre qui nous fait un pardil forugule; mais mous real bouldons tont dimplement, que le titre de notre Ouvrage n'anto nonçant que les Pieces représentées par les différences troum pesod Asteurs François sur less Théatres de Paris, ces Pieces, tant regrettées par M, l'Abbéq Des Fontaines, ne pouvoient, avoir place dans notre Histoire, ainfi que beancoup d'autres, qui, sapa être erronnées ou scandaoq leuses, n'ont pas été mises parb la seule raison qu'elles n'ont jemais été représentées.

Nous ne relevons point le titre d'Editeur que le même. Abbe nous prête. Ceux qui connoillent l'Hiltoire du Théatre François, nous accorderons sans peine celui d'Au-

xvj PRE'FACE.

teurs. Au reste, ce titre est si rare pour le mériter justement, & si commun par la facilité de se faire imprimer en quelque genre que ce soit, que nous attendons avec tranquilité le rang que le public voudra bien nous accorder pour le prix de notre travail.



HISTÓIRE



HISTOIRE

THEATRE FRANCOIS

DEPUIS SON ORIGINE jusqu'à présent.

1639.

HORACE

TRAGEDIE

DE M. CORNEILLE. (a)



Espece de persécution que le Cid essuya de la part du Cardinal de Richelieu, &

d'une autre personne de la premiere

⁽a) Les Comédiens affi-chent ordinairement les Horaces, quoique M. for la nonvelle édition des Corneille ait topiours ocuvres de M. Corneille, impense certe Taradia Tome VI.

distinction, sit craindre à M. Corneille que celle-ci n'eut un pareil sort : & il voulut attendre, avant de la faire paroître, que l'orage précédent sut enrierement calmé. Témoin, dit M. Pé-

Histoire de l'Académie Françoise,

paroître, que l'orage précédent fut entierement calmé. Témoin, dit M. Pélisson, ces paroles qu'il écrivit à un de ses amis, & des miens; lorsqu'ayant publié sa Tragédie, il courut un bruit qu'on feçoir encore des observations, & un nouveau jugement sur cette Piece. Horace, dit-il, fut condamné par les Duumvirs, mais il fut absous par le peuple. Le succès a fait voir que M. Corneille eût tort de s'abandonner à une semblable crainte. On ne pouvoit pas avoir oublié ce qui étoit arrivé à l'occasion de son dernier Ouvrage: ausse , Horace fut-il universellement applaudi, personne n'osa écrire contre une Piece plus parfaite que le Cid.

"C'est une croyance assez générale,
dit M. Corneille dans son examen,
que cette Piece pourroit passer pour
la plus belle des miennes, si les dermiers Actes répondoient aux premiers.
Tous veulent que la mort de Camille
en gâte la fin, & j'en demeure d'accord, mais je ne sçais si tous en sçavent la raison. On l'attribue communément à ce qu'on voit cette mort

» sur la Scene, ce qui seroit plûtôt la » faute de l'Actrice que la mienne; » parce que, quand elle voit son frere » mettre l'épée à la main, la frayeur si » naturelle au sexe, lui doit faire pren-» dre la fuite, & recevoir le coup der-» riere le Théatre, comme je le mar-» que dans cette impression..... Il » passe pour constant que le second » Acto est un des plus patétiques qui » soient sur la Scene, & le troisième, " un des plus artificieux : il est soutenu » de la seule narration de la moirié » du combat des trois freres, qui est » coupé très-heureusement pour laisser » Horace dans la colère & le déplaisir. » & lui donner ensuite un beau retour » à la joie (a) dans le quatriéme » Acte. »

(a) a Il a été à propos
pour le jetter dans
cette erreur ; de se servir de l'impatience
d'une semme qui suit
brusquement sa premiere idée, & présume le combat achevé, parce qu'elle a vû
deux Horaces par terre, & le troisseme en
suite. Un homme qui
doit être plus posé, &
plus judicieux, n'eût
pasété propre à den-

» ner cette fausse allar»
» nes ; il eût dû prendre
» plus de patience, afin.
» d'avoir plus de certitue
de de l'événement,
» & n'eût pas été excus
pable de le laisser emporter si légérement
» par les apparences, à
» présumer le mauvais
» succès d'un combae,
» dont il n'eût pas vû
» la fin. » M. Corneille,
examen d'Horace,

A ij

art. 31.

pour modele aux Maîtres de l'Art. M. de Fon- « Pour découvrir tout le secret de diflexions fur » versisser agréablement une action, il la Foërique, » ne faudroit que découvrir l'art dont " Horace est conduit. Les trois Horaces » combattent pour Rome, & les trois » Curiaces pour Albe; deux Horaces » sont tués, & le troisiéme, quoique » resté seul, trouve moyen de vain-» cre les trois Curiaces : voilà ce que » l'Histoire fournit, & rien n'est plus » simple. Que l'on examine quels orne-» mens, & combien d'ornemens diffé-» rens le Poète y a ajoutés, plus on » l'examinera, plus on en sera surpris. » Il fait les Horaces, & les Curiaces » alliés, & prêt à s'allier encore. L'un " des Horaces a époulé Sabine, sœur » des Curiaces, & Pan des Curiaces » aime Camille, sœur des Horaces. " Lorsque le Théatre s'ouvre, Albe & » Rome sont en guerre, & ce jour-là » même, il se doit donner une bataille » décisive. Sabine se plaint d'avoir des » freres dans une armée, & son mari » dans l'autre, & de n'être en état de » se réjouir des succès de l'un, ni de » l'autre parti. Camille espéroit la paix s » de ce jour-là même, & croyoit de-

» voir épouser Curiace, sur la foi d'un » oracle qui lui avoit été rendu; mais » un songe a renouvellé ses craintes. » Cependant Curiace lui vient annon-» cèr que les Chefs d'Albe & de Rome. » sur le point de donner la bataille. » ont eu horreur de tout le sang qui » s'alloit répandre, & ont résolu de » finir cette guerre par un combat de » trois contre trois; qu'en attendant, » ils ont fait une tréve. Camille reçoit » avec transport une si heureuse nou-» velle, & Sabine ne doit pas être » moins contente. Ensuite les trois Ho-» races sont choisis pour être les com-» battans de Rome. & Curiace les fé-» licite de cet honneur, & se plaint en » même-tems de ce qu'il faut que ses » beaux-freres périssent, ou qu'Albe » sa patrie soit sujette de Rome: mais » quel redoublement de douleur pour » lui, quand il apprend que ses deux » freres & lui sont choisis pour être » les combattans d'Albe! Quel trouble » recommence entre tous les person-» nages! La guerre n'étoit pas si terri-» ble pour eux : Sabine & Camille. » sont plus allarmées que jamais, il » faut que l'une perde son mari, ou » ses deux freres: l'autre ses freres, ou

» son amant, & cela par les mains les » uns des autres. Les combattans eux-» mêmes sont émus & attendris; ce-» pendant il faut partir, & ils vont sur » le champ de bataille. Quand les deux » armées les voyent, elles ne peuvent » souffrir que des personnes si proches » combattent ensemble, & l'on fait un » sacrifice pour sçavoir la volonté des Dieux. L'espérance renaît dans le » cœur de Sabine, mais Camille n'au-» gure rien de bon. On leur vient dire » qu'il n'y a plus rien à espérer, que » les Dieux approuvent le combat, & » que les combattans sont aux mains. » Nouveau désespoir, trouble plus » grand que jamais. Ensuite vient la " nouvelle, que deux Horaces sont » tués, le troisième en fuite, & les » trois Curiaces maîtres du champ de » bataille. Camille regrette ses deux » freres, & a une joie secréte de ce » que son Amant est vivant & vain-» queur. Sabine qui ne perd ni ses » freres, ni son mari, est contente, » mais le pere des Horaces uniquement » touché de l'intérêt de Rome, qui va » être sujette d'Albe, & de la honte » qui rejaillit sur lui, par la fuite de » son fils, jure qu'il le punira de sa

» lâcheté, & lui ôtera la vie de ses propres mains, ce qui redonne une nouvelle inquiétude à Sabine. Mais non apporte ensin au vieil Horace une nouvelle toute contraire; la fuite de la son sil s'est servi pour vaincre les trois Curiaces qui sont demeurés morts fur le champ de bataille. Rien n'est plus admirable que la maniere dont cette action est menée, on n'en trouvera ni l'original chez les anciens, ni la copie chez les modernes. »

M. de Fontenelle qui n'a voulu simplement que proposer un exemple aux Poëtes Dramatiques, finit ici son analyse, très-judicieusement. Quoique le surplus soit également noble, plein de sentimens, & toujours digne du grand Corneille, cependant on convient que les deux derniers Actes ne terminent pas assez heureusement cette Tragédie, qui, sans ce défaut, seroit parfaite. La mort de Camille diminue beaucoup l'intérêr qu'on prend pour le Héros de la Piece; son action, quoique consacrée par l'histoire, & de quelque façon qu'elle soit rendue au Théatre, a quelque chose de trop opposé à nos mœurs. D'ailleurs, l'Auteur convient

A iv

que tout le cinquiéme Acte est encore une des causes du peu de satisfaction que laisse cette Tragédie. Il est tout en plaidoyés, & ce n'est pas-là, ajoute-til, la place des harangues, ni des longs discours. Ils peuvent être supportés en un commencement de Piece, où l'action n'est pas encore échaussée: mais le cinquième Acte doit plus agir que discourir. L'attention de l'auditeur déjalassée, se rebute de ces conclusions qui traînent, & tirent la fin en longueur.

Suivons présentement M. Corneille dans son examen. « Comme je n'ai » point accoutumé, dit-il, de dissimuler mes défauts, j'en trouve ici deux » ou trois assez considérables. Le pre- » mier, que cette action (d'Horace) » qui devient la principale de la Piece, … » surprend tout d'un coup, & toute la » préparation que j'y ai donnée. » n'est point suffisante pour faire atten- » dre un emportement si extraordinaire.

» Le second défaut est, que cette » mort fait une action double, par le » péril où tombe Horace.... ajoutez » pour troisième impersection, que Ca-» mille, qui ne tient que le second rang » dans les trois premiers Actes, prend » le premier en ces deux derniers... » Je n'ai point vû encore sur nos Théa-» tres cette inégalité de rang en un » même Acteur, qui n'ait produit un » très-méchant effet. Il seroit bon d'en » établir une régle inviolable.»

Avec la même sincérité, l'Auteur fait remarquer les finesses de l'art, dont il s'est servi pour embellir son Poëme, & donne ainsi des préceptes, en se

rendant justice.

" Le personnage de Sabine est assez » heureusement inventé, & trouve » sa vraisemblance aisée dans le rap-» port à l'histoire, qui marque assez » d'amitié & d'égalité entre les deux » familles, pour avoir pu faire cette » double alliance. (a)

femblent, s'il m'eft permis de parler ainsi, incorporer Sabine dans cette Piece, au lieu que dans le Cid, toutes celles de l'Infante font détachées , & paroissene hors d'œuvre. L'autre qu'ayant une fois post Sabine pour femme d'Horace, il est nécessaire que tous les incidens de ce Poeme lui donnent les fentimens qu'elle en témoigne

⁽a) Le personnage de Sabine ne sert pas d'avantage à Paction que P.Infante à celle du Cid. & ne fait que le laiffer toucher diversement, comme elle a la diverfité des mouvemens : Néanmoins on a applaudi généralement à celle-ci , & condamné Paurre. J'en ai cherché la raison, dit M. Corneille, & j'en ai trouvé deux. L'une est la liaifon des Acenes, qui l'avoir, par l'obligation

« L'oracle qui est proposé au pre-» mier Acte, trouve son vrai sens à la » conclusion du cinquiéme. Il semble » clair d'abord, & porte l'imagination » à un sens contraire; & je les aime-» rois mieux de cette forte sur nos "Théatres, que ceux qu'on fait en-» tierement obscurs, parce que la sur-» prise de leur véritable effet, en est » plus belle. J'en ai nse ainsi encore » dans l'Andromede , & dans l' @dipe. » Je ne dis pas la mê ne chose des son-» ges, qui peuvent faire un plus grand » ornement dans la Protase, pourvû » qu'on ne s'en serve pas souvent. Je » voudrois qu'ils eussent l'idée de la fin » véritable de la Piece, mais avec quel-» que confusion, qui n'en permit pas » l'intelligence entiere. C'est ainsi que je » m'en suis servi deux fois, ici, & dans » Polyeucte: mais avec plus d'éclat, » & d'artifice dans ce dernier Poème, » où il marque toutes les particulari-» tés de l'événement, qu'en celui-ci, » où il ne fait qu'exprimer une ébauche

térêt à ce qui regarde son mari & ses freres : mais l'Infante n'est point cun en ce qui couche le produir aucun effer.

qu'elle a de prendre in- | Cid, & si elle a quelque inclination secréte pour lui, il n'est point besoin qu'elle en fasse rien paobligée d'en prendre au- roître, puisqu'elle ne

» tout-à-fait informe de ce qui doit

1639.

Comme les personnages des deux Horaces, de Curiace & de Camille, n'ont pas besoin d'apologie, M. Corneille passe à celle de Tatius, & de Valere, & dit que le premier est mieux placé que Dom Fernand dans le Cid. & qu'il agit véritablement en Roy: on convient seulement que ses discours répondent à son caractere. C'est aux connoisseurs à décider s'il a justifié l'utilité & la conduite du second. « S'il » ne prend pas, dit-il, le procédé de » France, il faut considérer qu'il est » Romain, & dans Rome, où il n'au-» roit pû entreprendre un duel contre » un autre Romain, sans faire un cri-» me d'état : & que j'aurois fait un » crime de Théatse, si j'avois habillé » un Romain à la Françoise. »



LE RAVISSEMENT

DE PROSERPINE.

TRAGEDIE

DU SIEUR CLAPERET.

Ette Piece dont le sujet est extrêmement connu, & déja traité par Hardy, comme on l'a pu voir, ne mérite aucun extrait. Il faut seulement donner un échantillon de la Poesse de Claveret. (a)

Jupiter ordonne à Mercure de parcourir l'Univers, & de recommander aux Divinités & aux Mortels de ne point révéler à Cérès l'enlévement de sa fille Proserpine: & Mercure vient rendre compte à Jupiter de sa commission.

(a) Pour Eviter les difficultés qu'on auroit pu faire sur l'unité de lieu, PAureur place celuide sa Scene au Ciel, en Sicile, St aux Enfers, en même aems, au moyen d'un Théatre à trois étages.

Ne pourroit on pas dire qu'il avoit dessein de relever les anciens échaffauts de l'Hôtel de Bourgogne, employés autrefois par les Confreres de la Passion ?

JUPITER à Mercure.

1639.

Hé bien! ton éloquence a-t-elle heureufement

Commandé le secret de notre enlévement ?

MERCURE.

J'ay vû les Déités des Campagnes Salées,

J'ay visité les monts, les côteaux, les vallées,

J'ay vû Pan & sa suite au milieu des Forêts,

J'ay couru les étangs, les sleuves, les marais,

J'ay rompu le sommeil des Nymphes des Fontaines,

J'ay fommé les buissons, les savernes, les plaines;

Tout l'Univers enfin, par serment solemnel,

Yous promet, Grand Monarque, un silence éternel.



LA QUIXAIRE, (a)

TRAGI-COME'DIE

Du Sieur Gillet de la Tessonnerie. (b)

C'Est une nouvelle de Michel de Cervantes, que l'Auteur a accommodé au Théatre. Cette Piece est

(s) Elle fut réimprimée en 1647, sous le titre de ROXELAME & QUIXAIRE,

(b) Faute de renseignement sur la vie de GIL-LET DE LA TESSON-NERIE, nous nous çonventons de joindre la eliste des Ouvrages qu'il a composé pour le Théatre,

La QUINAIRE, Tragi-Comédie, 1639

POLICRITE, ON LA MORT DU GRAND PROME'-DON, & L'EXIL DE NE'REE, Tragi-Comédie, 1639.

Dans la Préface de sa Quixaire, il dit qu'il n'avoit que vingt ans, lorsqu'il composa ces deux premieres Pieces.

LE TRIOMPHE DES CINQ PASSIONS, Tragi-Comédie, 1642. FRANCION, Comédie, 1642.

L'ART DE REGNER, on LE SAGE GOUVER-NEUR, Tragi-Comédie, 1641.

LE GRAND SIGISMOND,
PRINCE POLONOIS, ON
SIGISMOND, DUC DR
VARSAU, Tragi-Comédie, 1646.

LE DE'NIAISE', Comédie, 1647.

LA MORT DE VALENTI-NIAN & D'ISIDORE, Tragédie, 1648;

LE CAMPAGNARD, Comédic, 1657.

Ce Poète avoit quelque talent, il verifioit paffablement, mais il choisifioit mal ses sujets, & son gost avoit même quelque chose de simgulier. du Théatre François. 1

plus foible que passable, malgré les louanges des Poetes la Caze, Provais, 1639. le Comte, Sallebray, Rotrou, de l'Isle, Scudery, Tristan, Regnault, & celle qu'il lui donne lui-même.

LA MORT DES ENFANS

D'HÉRODE,

LASUITE

DE MARIAMNE,

TRAGEDIE

DE M. DE LA CALPRENEDE.

Ette Piece est dédiée au Cardinal de Richelieu. L'Auteur s'excuse de n'avoir pas plûtôt offert ses Ouvrages à son Eminence, & ajoute; Si votre bonté me permet de dire quelque chose pour ma justification, ip supplirai votre Eminence, de considérer qu'Hector tua bien Patrocle, we brula les navires des Grecs, mais qu'il fuyoit devant Achille.... J'ai pépousé les passions de mes Héros, & les ai traité assez heureusement, puis

» que votre Eminence s'y est divertie. "Certes, c'est le plus glorieux fruit » que j'en pouvois jamais attendre; » mais l'approbation que vous m'en » daignates faire paroître, ne m'ôta » point la connoissance de mes fautes. "& j'ai toujours bien jugé qu'il m'é-» coit plus facile d'exposer la générosité " de Mithridate, qu'un rayon de la » vôtre, & de traiter les maximes d'é-» tat d'Elisabeth, & d'Hérode, que » d'écrire les éminentes vertus de celui » qui posséde toutes les bonnes quali-" tes que ces deux ames politiques ont » possédées, & exemt de toutes les " mauvailes. "

Je ne ferai aucune réflexion sur le style figuré de cette Epître : je passe au sujet de la Piece.

Alexandre & Aristobule, sils de Mariamne & d'Hérode, perdent la tête sur un échassaut : ils sont condamnés à ce supplice, sur de fausses lettres qu'Antipater, sils naturel d'Hérode, fait fabriquer au nom des Princes, par Diophante, Sécretaire d'Hérode. Les Princes accusés ne se désendent point sur la fausseté des témoignages, sur lesquels on les accuse. Alexandre croit que sa femme Glaphyra est aimée de son

son pere, ce sentiment n'est fondé sur aucune apparence. Piece foible, ver-sification pleine de pointes, & sans nulle pensée.

163.9.

ERIGONE;

En profe,

DE M. DESMARESTS.

📭 Uridice, Reine de Taprobane, a C promis sa sille au Roi de Carmanie; elle attend le jour même Cléomene, frere de ce Prince, qui est chargé de procuration pour conclure cet hymen. Erigone, c'est le nom de la Princesse, employe de fort méchantes raisons, pour colorer un refus, dont l'amour qu'elle sent pour Ptolomée, Prince d'Arabie, est la véritable cause. Elle a cependant la force de signifier à. ce dernier, qu'elle ne doit plus écouter ses soupirs. Prolomée sort désespéré, & s'embarque sans sçavoir ce qu'il doit faire. Il rencontre son rival, le combat, & le fait prisonnier : & vient ensuite Tome VI.

se présenter à la Reine, sous le nom de Cléomene. Eurydice fait d'autant moins d'effort pour vaincre la passion qu'elle ressent subitement pour Ptolomée, qu'elle prend pour le frere du Roi de Carmanie, que son inclination s'accorde avec un certain oracle, qui lui a promis un bonheur extraordinaire, si elle peut épouser un Prince qui viendra lui demander sa fille au nom d'un autre Prince. Elle ne balance donc pas à lui accorder Erigone, dans l'espérance d'épouser ensuite cet aimable Ambassadeur. A peine l'hymen d'Erigone & de Prolomée est-elle célébré, que le Roi de Carmanie qui a forcé ses gardes, paroît, & veut se faire connoître pour ce qu'il est. Ptolomée soutient que c'est un imposteur, & un misérable Pirate, à qui il a fait grace de la vie. La Reine prévenue pour Ptolomée, ne veut point écouter la justification de son Rival, & ordonne qu'on le mette aux fers. La fourberie de Ptolomée se découvre. Euridice reconnoît qu'elle est trompée, & qu'elle vient d'unir sa fille avec le Prince qu'elle aime, elle veut les faire mourir. Le Roi de Carmanie, Prince doux & benin, les sauve de ce danger. Il

offre sa main à la Reine, pour la dédommager du Prince d'Arabie; Eurydice y consent avec plaisir, & reçoit en même-tems Ptolomée pour son

gendre.

Soit en vers, soit en prose, M. Desmarests manquoit d'art dans les plans de ses Pieces, & ne sçavoit donner aucun caractere à ses Personnages. Tous ceux qu'il présente ici, sont détestables; le style de l'Ouvrage est bas, plein d'inutilités & de pointes, & peu convenables aux Acteurs qui y paroissent.

SAINT EUSTACHE,

TRAGE'DIE

DE M. BARO.

Avertissement de l'Auteur.

"Her Lecteur, je ne te donne pas ce Poeme, comme une Piece de Théatre, où toutes les régles feroient observées, le sujet ne s'y pouvant accommoder: c'est sans doute que je n'y aurois point travaillé, si je n'y avois étation reé par

» une autorité souveraine ; la même » obéissance qui me la fit composer, me » le fait mettre en lumiere, après m'en » être défendu depuis dix ans (a): & » j'ai cru enfin que je devois cette jus-» tice au Sieur Des Fontaines, qui a » fait imprimer le sien, sans se nom-" mer, de ne souffrir que son nom & » le mien fussent confondus dans un » mêne Ouvrage. »

La Légende de S. Eustache & de ses enfans, est toute employée dans ce Poeme. Tant d'événemens, rassemblés pouvoient amuser la plus grande partie des Spectateurs, qui dans ce tems ne cherchoient ni finesse ni art dans les Pieces de Théatre : des événemens merveilleux, & des vers remplis de galimathias, tenoient la place d'un planrégulier, & d'une poësie noble & simple.

(a) Ceci affure la date | tre fentiment , car parlant de plusieurs Pieces Saintes qui furent jouées en ce tems-là, il nomme S. Eustache de Baro, avant la Tragédie de Polyente, de M. Corneille, qui fus Théatre , confirme no- représentée en 1640.

sous laquelle nous avons placé cette Tragédie , quoique l'Auteur ne l'ait fait imprimer qu'en. 1649. L'Abbé d'Aubignac dans la pratique du

1639-

DOM QUICHOT DE LA MANCHE,

SECONDE PARTIE,

COMEDIE

DE M. GUERIN DE BOUSCAL.

Om Quichot se dispose à partir pour aller chercher de nouvelles avantures, malgré les représentations de sa Niéce, de D. Lope, & du Barbier. Sanche arrive ensuite, & prie som Maître de vouloir bien arrêter ses gages, & se contente modestement de deux cent mille écus. D. Quichot rejetse cette proposition comme impertinente, & absolument contraire aux loix de la Chevalerie, mais il ajoute que les Statuts enjoignent de récompenser noblement les écuyers: & lui promet la souveraineté d'une Isle. Sanche ajoute foi à cette promesse, Thérese sa cemme plus sensée que lui, n'en tient aucun compte.

The'RESE.

Mais quand reviendrez-vous?

SANCHE. Sur la fin de l'année.

THE'RESE.

Songez au moins à moi, songez à vos enfans,

Votre fille Sanchique, aura bientôt vingt ans.

Il faut la marier.

SANCHÉ.

Puisque rien ne nous presse,

Je veux attendre encor, pour la faire Comtesse.

THE'RESE.

Comtesse! Ah! Dieu!

SANCHE.

THE'RESE:
Ah! gardez-vous en bien.

SANCHE.

Et pour quelle raison?

THE'RESE.

Pour notre commun bien.

Les maux que je prévois de ce grand mariage, Sont un tas de discours qu'en fera le Village. Voyez, dira quelqu'un, cette Comtesse-cy, Ce n'est que de trois jours qu'elle s'habille ains:

Je l'ai vû se parer d'une tosse grossiere, Son pere est Bucheron, sa mere Lavandiere, Un méchant toît de chaume, & deux ânes fort vieux,

1639.

Composent tous les biens qu'ils ont de leurs ayeux.

Ah! mon Sanche, évitons un si sanglant reproche,

Donnons plûtôt Sanchique au jeune Lope Toche;

C'est un bon gros garçon, qui lui fait les yeux doux:

Son pere est-bucheron, & paysan comme vous.

SANCHE.

N'en parlons plus, suffit, elle sera Comtesse;

Et si vous me fachez, elle sera Princesse.

D. Lope, sous le nom du Chevalier des Miroirs, accompagné du Barbier, qui lui sert d'Ecuyer, prosite de l'obscurité, pour berner D. Quichot. Le faux Ecuyer ne manque pas d'apostropher très-malignement Sanche. Ensin, D. Lope s'avise de parler contre Dulcinée. D. Quichot prend seu aussitôt, & met l'épée à la main. Le Barbier qui reste avec Sanche, lui dit que les loix de la Chevalorie exigent d'eux, de suivre l'exemple de leurs Maîtres. Cette condition paroît sort étrange à Sanche,

1639

qui ne veut point se battre. Le combat de D. Quichot est interrompu par l'arrivée du Duc & de la Duchesse, qui l'emmenent, & le traitent avec beaucoup d'honnêteté. Ils s'informent du sujet de sa tristesse: D. Quichot leur avoue que le malheur de Dulcinée en est l'unique cause.

LE DUC.

Est-elle donc enchantée.

SANCHE.

Oily, Seigneur, & moi-même.
Oculaire témoin de ce malheur extrême:
Helas! quand je la vis sous cette étrange
peage.

Je ne puis m'empêcher de pleurer comme um veau.

O pauvre Dulcinée! ô mazure d'Infante!

Maudit foit à jamais le Démon qui t'enchante.

Lampe qui n'a plus d'huile, horloge des monté,

Courrier dévalifé, pâturage gâté, Epiciere sans sucre, ânesse débâtée, Village abondonné, campagne dégâtée, Belle vigne grêlée, étang plein de limon, Chat brûlé, Paon sans plume, Ange fait en démon.

Role

Rose qui n'est plus rien qu'un gratecul champêtre.

1639.

Hélas! que je te plains, Maîtresse de mon Maître!

LA DUCHESSE.

Ce n'est pas sans sujet que vous versez des pleurs,

On se pend tous les jours pour de moindres malheurs.

D. Lope demande à parler au Duc, & l'instruit du dessein qu'il a de guérir l'esprit de D. Quichot. Le Duc promet de le seçonder, mais il ajoute, qu'il veut voir jusqu'où peut aller la folie de cet homme singulier, dont il a entendu parler. Nous passons les Scenes des deux Infantes (qui veulent tenter la sidélité de D. Quichot) de la Magicienne, de l'Enchanteur, & du Diable. Merlin paroît à leur suite, & déclare le moyen de désenchanter Dulcinée.

MBRLIN.

Si tu veux délivrer cette charmante Reine, Et toi-même de peine,

Sanche se doit donner, dans deux ou trois matins

Trois mille coups de fouet, ou s'il veut d'étriviere,

Sur son puissant derriere. C'est l'arrêt des Destins.

Tome VI.

Les prieres, ni les menaces ne peuvent faire consentir Sanche à subir une si rude épreuve. Dom Quichot se bat avec D. Lope, & le reconnoît ensin. On fait ensuite passer devant lui les prétendues Princesses, Enchanteurs, &c. qui se trouvent être des Domestiques du Duc travestis: & sa Dulcinée représentée par un vieux paysan. Mais rien ne peut désabuser D. Quichot, il sort de la Scene plus sou que jamais, avec Sanche, qui s'expose encore à partager sa bonne ou mauvaise fortune.

Les deux Comédies de D. Quichotte, & celle du même Auteur, intitulée: Le Gouvernement de Sanche Pansa, sont très-irrégulieres, mais elles peuvent avoir eu quelques succès, dans un tems où l'on n'avoit que des idées un peu consusés sur le genre comique. D'ailleurs, Bouscal a trouvé dans son original des plaisanteries, & des situations heureuses, & n'a eu d'autre peine que de les mettre en vers, & les ajuster assez grossierement au Théatre.



ALCIONÉE,

TRAGEDIE

DE M. DU RYER.

Lcionée, favori du Roi de Lydie, devient amoureux de la Princesse Lydie, fille de ce Roy. Sur le resus que ce dernier sait de la lui accorder en mariage, Alcionée se révolte, & contraint le Roi à lui promettre la main de la Princesse. Voilà l'exposition de la Piece. Alcionée, flatté de l'espoir de posséder Lydie, vient demander au Roi l'esset de sa promesse.

LE ROY.

ACTE II.

Soyez en vos desseins plus juste, & plus modeste.

Quand l'espoir est trop haut, il est souvent funcite.

De demander ma fille! Ah! c'est trop entreprendre,

Et trop peu l'estimer, que d'oser y prétendre.

ALCIONE'E.

Je sçais bien que mon sort n'eût jamais de clarté

Qui ne fut un rayon de votre majesté;

C ij

Mais depuis cet instant qu'une sainte promesse

Permet à mon amour d'espérer la Princesse, Je crois, sans m'éblouir regarder ce soleil, Et par voure promesse être fait son pareil.

LE ROY.

Songez-vous, sans horreur, à des jours si funebres

Que vos seuls attentats couvrirent de ténébres ?

Et pouvez-vous penser que je vous ai promis Sans penser aux forfaits que vous avez commis?

Osez-vous demander le loyer d'un outrage? Et pensez-vous qu'on doive où la contrainte engage?

Enfin, n'espérez plus, les trônes sont des Cieux,

Où ne doivent monter que des Rois, ou des Dieux.

ALCIONE'E.

S'il faut par des Etats mériter la Princesse, Le Solcil n'en voit point où mon bras ne s'adresse,

Animez donc ce cœur, commandez que ce bras,

Ou pour vous, ou pour moi, conquête des Etats; Et lors je donnerai de glorieuses marques,

Que qui peut en gagner estatu sang des Monarques.

Se mettre au rang des Rois, ne le devoir qu'à foy,

N'est pas moins glorieux que de sortir d'un Roy.

LE ROY.

Testime comme vous une ame non commune

Qui tient de sa vertu les dons de la fortune.

Apprenez toutefois, qu'à mon cœur, qu'à mes yeux,

Un Etat usurpé n'est qu'un bien odieux.

Votre bras, dites-vous, gagnera la couronne:

Mais peut-elle être à nous, quand le crime la donne?

Un téméraire amour vous donne-t'il des droits

sur les successions des légitimes Rois?

Quoi! d'Amant trop aveugle, & peut-être coupable,

Vous vous rendrez encore conquérant déteftable!

Non, non, ne pensez pas qu'en ce déréglement,

J'aime un usurpateur plus qu'un aveugle amant.

C iij

ALCIONÉE.

1639. Hé bien! j'hai chercher ces Rois illégitimes.

Dant la fiere grandeur est l'effet de leurs est mes,

Et que mille attentats cruellement commis!
Rendent des autres Rois les communs ennemis.

Ainsi ne m'attaquant qu'à des coupables têtes, Je ne puis obtenir que de justes conquêtes. Et si chacun a droit de chasser les tyrans, Aural-je un rang injuste entre les conquérans.

LE ROY.

Quand par l'heureux effort de vos seules vertus

On verroit sous vos pieds cent tyrans abatus, Si l'esprit de Lydie à vos yeur est contraire; Devez-vous souhaiter un si rriste salaire? Et quand à votre amour on la destineroir, Pouvez-vous rechercher un cœur qui vous fuiroir?

ALCIONÉE.

Que ne m'est-il permis après votre promesse

De choisir pour mon juge une grand Princesse.

Que n'y consentez-vous, que n'êtes-vous d'accord

Qu'elle soit aujourd'hui l'arbitre de mon sort.

LE ROY.

1639

Voyez l'Infante, allez, sçachez son sentiment,

Ici je me soûmets à son consentement. Etes-vous satisfait, croyez-vous qu'on vous aime?

ALCIONÉE.

J'ai tout ce que e veux, mon bonheur est extrême.

LYDIE seul.

Qu'ai-je fait, qu'ai-je résolu?

Et dedans mon ame incertaine

Qui sera le plus absolu

Ou de l'amour, ou de la haine?

Mais dois-je encore consulter,

Après que l'on m'a vû tenter

Tour ce que peut un adversaire?

Orgueil, honneur, cruelle loi

Dois-je tour faire pour vous plaire,

Ne dois-je rien saire pour moi?

ভেইন

J'aime, & par un destin nouveau,
J'ai parlé contre ce que j'aime.
Je le voudrois voir au tombeau,
Je voudrois qu'on m'y vit moi-même:
Etrange esset de ce devoir,
De ce tyrannique pouvoir,
C iv

ACTE III.

Qui nous gourmande, & qui nous brave: Ah! pour te montrer généreux, Triste cœur, orgueilleux esclave, Dois-tu te rendre malheureux.

Injustes & lâches desseins!

N'est-ce pas un sujet rébelle

Qui jusques aux lieux les plus Saints

A porté sa main étiminelle!

Aimerons-neus un surieux,

Un sujet si pernicieux

Qui de son Roi sit sa victime:

Haissons, c'est trop combattu;

Ici mon amour est un crime,

Et ma haine est une vertu.

ACTE III.

ALCIONÉE à Lydie.

Enfin, belle Princesse,

A tant de tristes jours, de peine, & de tourment.

Je verrai succéder un bienheureux moment. Si j'ai dit jusqu'ici, j'aime, je persévere: Aujourd'hui plus heureux, je puis dire, j'espere.

LYDIE.

Comment?

ALCIONÉE.

Le Roy consent à mes félicités, Et je puis être heureux, si vous y consentez. Il vous donne un pouvoir qui vous rend fouveraine,

1639.

Donnez donc un arrêt qui finisse ma peine.

Lydie.

Sçavez-vous que ce cœur est juste & géné-

ALCIONÉ B.

C'est ce qui me doit mettre au rang des plus heureux.

LYDIE.

Cest ce qui doit apprendre aux ames téméraires,

Que de trop grands desseins leur sont toujours contraires.

ALCIONE'E.

A ce nouveau discours, je ne puis rien comprendre.

LYDIE.

Consultez vos forfaits, ils me feront enrendre.

Celui qui de mon trône a voulu me chasser, Demande insolemment que j'aille l'y placer.

ALCIONE'E.

N'êtes-vous pas encor cette Princesse même Qui permit l'espérance à mon amour extrême?

N'étes-vous pas encor cette divinité Qui sembloit me conduire à ma félicité?

LYDIE.

N'êtes-vous pas encor ce même Alcionée, Qui sit trembler un trône, où je suis destinée? N'êtes-vous pas encor ce ravisseur d'états, Qui ne s'est signalé que par des attentats?

ALCIONE'E.

Oui, Madame, il est vrai que ma main déréglée,

Suivit les mouvemens de mon ame aveuglée. J'ai chassé de chez-vous le repos, & la paix, J'allumai ce grand seu qui brula vos palais.

On a vû, par mon crime, & couler & s'étendre

Des rivieres de sang, sur des plaines de cendre.

Mais, hélas! s'il est vrai que tout amour extrême

Des crimes qu'il commet est l'excuse luimême,

Combien doit ma Princesse excuser mes forfaits,

S'ils partent d'un amour qu'on n'égala jamais!

Il est vrai qu'ils sont grands, mais ils ont l'avantage

D'être d'un grand amour l'infigne témoignage. Quoiqu'à mes passions reprochent mes ri-

Si j'avois moins aimé, j'aurois moins fait de maux.

Je sçais que se passé me perd, me deshormore, Mais pour vous posséder, j'aurois plus fait encore:

Pour obtenir un bien si grand, si précieux,
J'ai fait la guerre aux Rois, je l'eusse fait
aux Dieux.

Ains reconnoissez que ce eccur qui sompite A recherché Lydie, & non pas son empire.

La Princesse toujours constante dans la résolution de resuler sa main à Alcionée, lui dit:

Ce mérite apparent qui vous rendit aimable,

Vous rendit à mon ame un objet desirable:
Mais si je vous aimai, ce fut un châriment,
De connoître aujourd'hui que j'aimai lâchement,

Yotre rébellion fur grande & redourable,

Mais j'apprends aujourd'hui qu'elle m'est
prositable,

Puisqu'après des combats si longs, & si douteux

Elle me sert à vaincre un amour se honteux.

Alcionée, désespéré de la rigueur de 1639. Lydie, forme la résolution de quitter les états du Roy de Lydie.

ACTE IV. ALCIONE'R.

Mais où pourrois-je aller, où le Ciel plus facile,

Dans mes adversités me gardât un asse?

Ah! de quelque côté que je tourne les yeux,

Je vois des ennemis, je vois des envieux.

Helas! pour contenter cette aimable inhumaine,

Je me rendis par-tout un grand objet de haine:

Selon ses passions, qui me furent des loix, J'attaquai, je vainquis des peuples & des Rois.

Elle me voulut voir au milieu des tempêtes;
Elle me demanda mille & mille conquêtes;
Et j'eus bien moins de peine à montrer des
effets,

Qu'il ne lui fut aisé de former des souhairs. Mais dans ce triste jour sa haine me fait croire

Qu'elle voulut ma mort bien plûtôt que ma gloire.

* Il parle Où veux-tu donc que j'aille * où j'ai porté
l'ion Confi- la guerre ?

Où mon bras a passé de même qu'un tonnerre?

du Théatre François. Et ruiné des Rois, qui pourroient aujour d'hui Donner à ma fortune un favorable appui? Ainsi, sans y penser, à moi-même adversaire. En me rendant vainqueur, j'aidois à me défaire. Je ruinois ma force en ceux que j'attaquois, Et m'étois plus cruel qu'à ceux que je vainquois. O d'un sort inotii prodigieux exemple, Qu'avec étonnement en moi seul je contemple ! Pour avoir trop avant mes triomphes portés, Pour avoir autrefois trop d'états surmontés. Je manque d'un Etat, je manque d'une ville Qui puisse en mon malheur me prêter un afylc. Hélas! pour éviter de si rudes combats, En quels endroits irai-je où le Ciel ne soit Cette affreuse Déesse en meurtres si féconde, Son

Oue tout le monde fuit, & qui fuit tout le monde,

La mort, qui tant de fois m'attaqua vainement,

Est enfin mon secours, & mon soulagement,

Pourquoi falloit-il naître, & que de mon berceau,

> Le destin qui me perd n'a-t-il fait mon tombeau ?

> Je n'eusse point acquis cette éclatante gloire Que donne la vertu, que donne la victoire : Je n'eusse été ni craint, ni grand, ni renommé, Mais aussi, mais aussi, je n'eusse point aimé. Que sert ce grand renom, quand l'ame infortunée

> Par mille déplaisirs en triomphe est menée ?
>
> Ah! que n'ai-je péri quand de trompeurs attraits

Sembloient à mon amour faire espérer la paix!

Hélas! pour éprouver la fortune meilleure,
Je devois triompher & périr à même heure:
Au moins j'eusse péri redoutable, estimé,
Et bienheureux enfin de croire d'être aimé.
Mais le fort, mais le Ciel, mais l'amour qui
m'outrage,

M'empêcha de périr pour périr d'avantage: Péris donc, misérable, & qu'une affreuse mort

Contente enfin l'amour, & le Ciel, & le fort,

Alcionée se frape de son épée, & vient mourir aux pieds de son orgueil-

39

leuse Princesse qui, attendrie par cette vûe, lui avoue qu'elle l'a toujours aimé, & que ses mépris partoient de sa fierté, & non des sentimens de son cœur.

1639.

ALCIONE'E.

ACTE V. Scene der-

Souvenez-vous du triste Alcionée niere. C'est-là l'unique bien que veut sa destinée. Il le peut demander, il le peut obtenir, Car ce n'est pas l'aimer que de s'en souvenir.

LYDIE.

Que tu demande peu! mais tu sçais par tes peines

Qu'on doit peu demander aux antes inhumaines.

Tu sçais bien... mais hélas! il expire, il est mort.

O toy, que ton amour a rendu misérable, O toy, que ta vertu pouvoit rendre adorable,

Je ne t'accuse point du coup de ton trépas,
J'impose à ma rigueur le crime de ton bras.
Mais si ma seule seinte injuste & criminelle
Arma contre ta vie une mort si cruelle.
C'est ensin un arrêt & du Ciel & du sort,
Que pour mon châtiment, je t'aime après
ta mort.

Cette Piece ne se soutient ni par l'intrigue, ni par les événemens, mais par les seuls sentimens du cœur. Le rôle d'Alcionée est beau & intéressant. On n'en peut pas dire autant de ceux du Roy, & de la Princesse. Le premier n'a ni noblesse, ni fermeté. Le second est plutôt celui d'une provinciale entêtée de ses titres, que d'une Princesse qui soutient la gloire de son rang. A l'égard des deux [Courtisans, ces caracteres sont d'un bas si misérable, que c'est faire grace à l'Auteur, que de les passer sous silence. Malgré ces défauts, la Tragédie d'Alcionée eût du succès. & en méritoit. L'Auteur dit dans son Epître dédicatoire : « Qu'il ne doute point » du mérite de son Ouvrage, puisqu'il

dinal de Richelieu.

* iLe Car- » a plû à son Eminence *, & qu'après " lui avoir donné des louanges, elle lui » a donné place parmi les ornemens de » son cabinet. » Ménage fait marcher cette Tragédie de pair avec celles de M. Corneille (a). Le tems en a décidé au-

(1) Mena-trement, & avec justice.

giana, Tom. II, p. 234.

CRISANTE.

⁽²⁾ Ocuvres (4) (1) « M. du Ryer 2 mêlées de M. » fait une Tragédie sous de S. Evre- » le titre d'Aleyonée, mond, Tom. » c'est une Piece admira-II. p. 341, » ble, & qui ne céde en » rien à celles de M. Corin-4º.

n neille. Il y a des vers merveilleux , & elle » très bien entendue. » (2) M. de S. Evremond donne des louanges à cette Tragédie , mais il

CRISANTE,

TRAGEDIE

DE M. ROTROU.

Risante, femme d'Antioche, Roi de Corinthe est faite prisonniere par les Romains, & mise à la garde de Cassie, fils du fameux Cassius. Cassie devient amoureux de cette Reine, la viole, & lui rend la liberté. Crisante va trouver Antioche, qui ayant appris son avanture, la reçoit très-mal, supposant qu'elle a consenti aux desirs de Cassie. La Reine veut en vain se justifier, le Roi la fait chasser de sa présence. Crisante revient au camp des Romains, se jette aux pieds de Manilius, qui en est le général, & lui de-

Tome VI.

me va pas si loin que M.
Ménage. Quelques

solouanges, dis il, que

so je donne à cer excel
solent Aureur (M. Cor
neille) je ne dirai pas

so que ses Pieces soient

soles seules qui méricent

so de l'applaudissement.

so Nous avons été tou-

m chez de Mariane, de mosphonishe, d'Arctoma'r, de Ventestas, de mostas de Stiticon, d'Andonnamos que, de Britannicus,
mos de plusieurs aumores, aqui je ne prémotens rien ôrer de leur
motente, pour ne les
motentes, pas

mande vengeance de la perte de son honneur. Manilius lui abandonne Cassie. La Reine de Corinthe offre à Cassie une épée pour se punir lui-même de son forfait. Cassie se tue, & Crisante emporte sa tête, qu'elle présente à son époux. Ce dernier l'accable de nouveaux reproches: Crisante se poignarde, le Roi reconnoît, mais trop tard, la vertu de son épouse, & il se donne la mort. Ce sujet est peu propre au Théatre, & même répugne aux bonnes mœurs. L'Auteur a mis dans cette Tragédie des vers assez bien tournés.

SCIPION

TRAGI-COME'DIE

DE M. DESMARESTS.

Scipion assege Carthagene ou Carthage la Neuve. Dans cette Ville se trouve Olinde, Princesse Espagnole, accordée en mariage à Lucidan, Prince des Celtibériens. Garamante, Prince Numide, allié des Carthaginois, amant sebuté d'Olinde, offre à Scipion de lui

livrer la Ville, s'il veut lui donner Olinde. Scipion accepte la proposition, & se rend maître de Carthagene. Pendant la prise de cette place, Lucidan, qui a appris la trahison de Garamante, rencontre ce dernier, le combat, & le blesse dangereusement. Cependant Olinde prisonniere des Romains, est présentée à Scipion, qui en devient amoureux. La constance de la Princesse pour Lucidan, & la gloire de Scipion combattent les sentimens que l'amour inspire à ce grand Capitaine. Voici un passage de la Scene, où Scipion se rend vainqueur de la passion qu'il ressent pour Olinde.

SCIPION Seul.

ACTE IV.

Non, je suis tes conseils, sévérité pru- Scene 1X. dente.

Domptons par la vertu Carthage l'insolente, Qui croit de sa grandeur bâtir les fondemens,

Sur les honteux débris de mille faux sermens. Quoi! tandis qu'Annibal saccage l'Italie, Que par lui notre gloire est presque ensevelie?

Tandis qu'il est ardent au travail nuit &

Je perdrois donc le tems à faire izi l'a nour!

. D :j

Ombres de mes parens, qui n'êtes point vengées,

De mon triste païs, campagnes ravagées, Cités mises à sac, fidelles légions, Dont le sang est épars en tant de régions; Yous généreux Consuls, ames dignes-d'envic,

Qui dans les champs Latins prodiguâtes la vie;

Et toi, Rome aux abois, sous l'orgueil étranger,

A moi seul appartient l'honneur de vous venger:

A mes fatalités si long-tems attendues, Et l'Espagne, & Carthage, & l'Afrique sont dues;

Et ce même Annibal, que je veux attérer, Si jamais au combat je le puis attirer.

Non seulement Scipion renonce à son amour pour Olinde, mais il rend cette Princesse à Lucidan, à qui il accorde la liberté. Dans le moment arrive Garamante, qui somme Scipion de sa parole. Cer incident jette Olinde, Lucidan, & Scipion dans une grande perplexité. Heureusement Hianisbe, Princesse des Isles Fortunées, que Garamante a aimé, & qu'il a abandonnée

45

pour Olinde, arrive dans ce moment. Elle rappelle à Scipion la promesse qu'il lui a faite de lui rendre son infidéle amant. Comme cette promesse a précédé celle de Scipion à Garamante, il abandonne ce dernier à Hianisbe. C'est par ce dénouement que la Piece est terminée. En général cette Tragi-Comédie est durement & bassement versifiée, le sujer mal conduit, & encore plus mal dénoué. Cependant on y trouve des fonds de Scenes assez heureusement imaginées, & qui en d'autres mains auroient pû devenir interressantes. Nous croyons devoir joindre à cet extrait, celui de la Préface qui précéde cette Piece : elle mérite quelque attention.

Aux Ledeurs,

"Quelques-uns m'avoit voulu obli"ger de faire une Préface à cette Tra"gi-Comédie..... & de rendre raison
"pourquoi d'un petit évenement que
"j'ai trouvé dans l'Histoire, j'ay for"mé une intrigue capable de compe"fer une Piece de Théatre, en y ajourant quelques accidens vraisembla"bles. Pourquoi j'ai nommé Lucidan,
"celui que quelques Historiens nom-

» ment Allacius, d'autres Lucius, & 1639. "d'autres Indibilis: Pourquoi j'ai fait » donner par Garamante à Scipion, " l'avis pour prendre la Ville, qui lui » fut donné par quelques pêcheurs du » païs. Enfin , pourquoi j'ai fait que » Scipion est surpris d'amour, & par » la vertu surmonte cette passion, puis-» que l'Histoire ne dit autre chose, » sinon qu'il rendit cette Princesse, » sans avoir remarqué s'il avoit été » touché de sa beauté, ou non..... » Je dirai seulement que j'avois eu des-» sein de nommer cette Piece une Tra-» gédie, encore que la fin en soit heu-» reuse, comme il y en a beaucoup » de semblables dans les anciens Tra-» giques..... J'ai considéré que le » mot de Tragi-Comédie, est un terme » trop usité maintenant, & duquel » trop de gens se sont servis pour ex-» primer une Piece dont les principaux » personnages sont Princes, & les ac-» cidens graves & funestes, mais dont » la fin est heureuse, encore qu'il n'y ait rien de comique qui y soit mêlé; » & j'ai cru qu'il valoit mieux se servir

» de ce nom, après tant d'autres, que » de faire un parti à part..... Afin » d'ôter tout soupçon de vanité, laposent au ingement du Public

» posent au jugement du Public,.....
» j'ai encore à dire que j'ai mis à la tête
» de ce Poeme un Prologue, qui n'a
» point été récité au Théatre, où l'im» patience Françoise ne les peut souf» frir, non plus que les Chœurs, &c. »

LE MAUZOLÉE, (a)

TRAGI-COME'DIE

DE M. MARÉCHAL.

Attention que nous apportons à la lecture des Pieces qui entrent dans notre Histoire, nous a fait connoître par la Péface de celle-ci, qu'elle a été représentée deux ans avant son impression, dont le privilége est daté du 23. Décembre 1641. (b)

Aucune Piece de Théatre ne commence d'une façon aussi lugubre. « On

⁽a) Le Privilège porte Artemise, ou le Man-

⁽b) a Cette Piece n'a wy a deux paru que quarre ans a près avoir été faite. Manadés.

[»] que par la Troupe » Royale en son Hôtel, » où elle a été jouée il » y a deux ans. » Préface de Marechal, à la rêre de sa Tragi-Comédie du Mantelies.

» ouvre la toile sur laquelle est repré-» sentée la Pyramide du Mauzolée; on » découvrira le dedans du Monument, » au milieu duquel sera élevé un su-» perbe Tombeau, & au dessus une » petite Urne de verre, où sont les » cendres de Mauzole. »

Artémise prend une coupe pleine de vin, que son échanson lui présente, & y mête des cendres de son époux.

ARTE'MISE.

Prenons mon cœur, prenons ce breuvage amoureux.

C'est ta cendre, Mauzole, & c'est ma nourriture,

Je te posséde mort, & malgré la nature : Mon sexe apprens d'amour un mystere inoüi, Voi baiser un époux : voi comme j'en joüi.

CE'OBANTB tandis qu'elle boit.

Jouissance qui n'a que le deiiil pour tous charmes,

Que la mort pour objet, & pour fruit que des larmes.

ARTE'MISE ayant bû.
Nouveau nectar d'amour; agréable liqueur.

ECHANSON.

Quel nectar i un poison froid, pésant sur le cœur,

Artémile

Artémise est obligée de suspendre sa douleur, pour prévenir des maux plus présens. Ce fameux monument de l'amour conjugal, ce Temple de la Mort, est tout ce qui lui reste. Elle est obligée de se renfermer dans ce triste séjour avec la Princesse Doralie sa fille, Alcandre, Général de ses troupes, Céobante, Prince de Lycie, & un petit nombre de Soldars. Elle tient un conseil sur l'état de ses affaires, & promet la Princesse en mariage à Alcandre, qui s'offre à remettre Cénomant, Roi de Candie, son ennemi, en sa puissance. Doralie fait dire à ce Roi de la venir trouver. Son dessein est de poignarder ce malheureux amant, d'en présenter ensuite la tête à la Reine, & par ce moyen être dispensée d'épouser Alcandre, pour qui elle a une aversion mortelle. La vue du Roi de Candie anéantit cette barbare résolution. La Princesse ne peut s'empêcher d'être sensible à son amour, Cénomant lui jure une fidélité inviolable. Alcandre apprend cette entrevûe, il se sert du nom de Doralie pour attirer le Roy, Céobanre empêche l'effet de cette trahison, & soutient le parti de Cénomant devant , la Reine, qui préfére en cette occasion Tome VI.

sa sûreté, aux sentimens généreux qu'on lui veut inspirer. Ensin, Alcandre, honteux de sa lâcheré, étousse tout-à-coup son amour pour la Princesse, & joint ses prieres à celles de Céobante, en faveur de son rival. Artémise est forcée de vaincre sa répugnance, elle consent à l'hymen de sa fille & du Roy de Candie; ainsi cette Piece qui commence tristement, finit d'une façon plus gaye, & plus brillante.

ROXANE,

DE M. DESMARESTS.

Ette Tragédie est aussi soible par le sujet, que par la versification: Alexandre, Roy de Macédoine, devient amoureux de Roxane, sille du Satrape Cohortan. Un autre Satrape à qui Roxane est promise par son pere, forme la résolution d'assassimer Alexandre, & pour cet esset, il demande à lui parler. Le garde à qui il s'adresse, resuse de le laisse entrer, & sur sa sé-

du Théatre François. sistance, le Garde est forcé de le tuer. Ensuite Alexandre épouse Roxane. Ne voilà t'il pas une Tragédie bien tournée ?

1639.

CHUTE

DE PHAETON,

TRAGEDIE

DETRISTANL'HERMITE. Sieur de Vozelle. (a)

A Piece commence par une dispute entre Epaphus & Phaëton. Le premier dit à l'autre qu'il n'est pas le fils du Soleil. A cette injure, Phaëton en répond d'autres:

EPAPHE.

O l'étrange imposture! ô la grande arrogance!

Voilà comme toujours vous êtes en erreur: Votre pere est tenu pour un bon laboureur.

croire une note manu-ferite que nous avons grouvé à la tête de l'e-parlé à l'arricle de Ma-

(a) Si l'on en veut | est fait. L'Auteur étoir memplaire de cette Pie- riamae, Tragédie de fa

Qui sçait bien cultiver les herbes & les plantes,

Qui fçait fort bien semer, & bien faire des entes.

PHAETON.

Mon pere laboureur.

EPAPHE.

Vous vous troublez de rien, C'est Merops, bon pasteur, & fort homme de bien. **!! fort.

PHABTON.

Mon pere est un pasteur? Quoi, Mérops est mon pere?

O coup qui me surprend, & qui me désepere!
O trompeuse Climene! ô crédule garçon!

Ces mots ont dans mon cœur fait courir un glaçon.

Mais un feu bien ardent au visage me monte, J'en pâlis de colere, & j'en rougis de honte. Il faut, jeune insolent, que sans plus de longueur,

Pour venger cet affront, je te mange le œur. Répéte un peu ces mots que tu me viens de dire,

Afin que je t'étousse, & que je te déchire. Mais il a par la suite évité sagement Le violent effet de mon ressentiment, De crainte de mes coups.

- Toutes ces menaces de Phaëton se terminent à dire à sa mere Climene, l'affront qu'il a reçû. Climene le rassure sur sa naissance, & lui conseille d'aller trouver le Soleil dans son Palais. C'est ce qui termine le premier Acte. Le second est employé au voyage de Phaëton. Chemin faisant il rencontre Diane. Mercure, &c. & enfin il arrive dans le Palais du Soleil, qui le reconnoît pour son fils, & qui lui fait voir toutes les raretés de sa demeure. Le troisième Acte ouvre par la demande que fait Phaeton à son pere, de conduire son char, pour éclairer le monde. Le Soleil qui a juré par le Styx de contenter les desirs, est forcé de lui laisser occuper sa place. Ce n'est pas sans lui donner des conseils, que l'Auteur emprunte d'Ovide, & qu'il rend fort ennuyeusement. Le quatriéme Acte comprend le malheureux fuccès de l'entreprise de Phaeron, qui est enfin foudrové par Jupiter. Au cinquiéme Acte, le soleil regrette son fils ; les sœurs de Phaëton pleurent la fin funeste de ce téméraire, & sont changées en peupliers.

On ne peut trop assurer si cette Piece a été représentée. L'Auteur l'annonce comme un coup d'essai & de

€ iij

1629. je

jeunesse. Au reste, cette Tragédie; toute mauvaise qu'elle est, a pû fournir à Quinault quelques idées pour son Opera de Phacton.

LE JUGEMENT

DE PARISA

E T

D'HELENE,

TRAGI-COMEDIE

PAR M. SALLEBRAY.

E titre annonce une grande irrégularité sur les trois unités de jour,
de lieu, & d'action. Aussi l'Auteur en
convient-il dans son Avis. « Ne crois
» pas, Lecteur, que j'ignore les ré» gles de cette sorte d'Ouvrage, &
» que je ne les puisse observer comme
» un autre; j'espere que je ne serai pas
» longuems sans donner des preuves du
» contraire dans la suite de ce sujet.
» Sa beauté qui n'est pas commune,
» jointe au peu de matiere que le Ju-

» gement de Paris, & le Ravissement 1639. "d'Helene, contiennent séparément, " m'a fait passer sur cette considéra-» tion sévere, mais trop foible pour » m'empêcher de me satisfaire moi-

» même. Je n'avois que ce dessein qui » m'a réuffi. » (a)

On ne peut avouer plus naturellement la stérilité de son génie, que le fait ici Sallebray, puisque chacun de ses sujets comporte le plan d'une Piece. Mais laissons cette critique inutile, & passons à la distribution des Actes de cette

Tragi-Comédie.

Le premier ouvre par la noce de Thétis & Pelée, qui se passe dans l'Olympe. La discorde fâchée de n'y avoir pas été appellée, jette une pomme d'or, sur laquelle est écrit, Pour la plus belle. Junon, Pallas, & Vénus se disputent cette qualité. Jupiter pour terminer le différend, ordonne à Mercure de conduire les Déesses sur le Mont Ida, où elles trouveront un Berger qui les jugera.

E iv

que cette Piece eut du succès , car elle fut remile ensuite au Théatre en 1657, comme nous

⁽a) Il y a apparence l'apprenons par la Muse historique de Lorer. Nous en parlerons sous cette année.

ACTE II.

Qui se passe sur le Mont Ida.

Paris, qui est le Berger désigné par Jupiter, exprime dans un monologue, le bonheur qu'il ressent d'être aimé de la belle Enone. Arrive Mercure suivi des trois Déesses. Le Dieu dit au Berger le sujet de son voyage, & lui remet la pomme. Chaque Déesse tâche de gagner son juge par les promesses les plus avantageuses. Vénus, qui parle la derniere, lui promet la plus belle personne de la Gréce, & obtient le prix.

ACTE III.

Il commence par Enone & Paris.

La premiere reproche à son Amant son air indissérent. Paris s'excuse d'un air nonchalant, & pour finir la conversation, il feint une grande envie de dormir. Enone se retire, survient Idas, qui annonce à Paris qu'il est fils de Priam, Roy de Troye, & que ce Prince l'attend avec impatience. La Scene change, & représente le Palais de Priam. Ce Roy, Hector, & ses autres fils, reçoivent Paris. Ce dernier, après les

du Théatre François.

premiers embrassemens, propose de se venger de Télamon, Roy de Lacédémone, qui a enlevé Hésione, sœur de Priam. Toute l'assemblée consent à ce dessein, & Paris s'embarque pour la Grece.

1639.

ACTE IV.

Cet Acte se passe à Lacédémone. Paris y est reçu avec beaucoup d'amitié par Ménélas. Paris devient amoureux d'Hélene, semme de Ménélas. Ce dernier obligé de partir, dit adieu à Paris, & le prie de consoler Hélene.

ACTE V.

Paris propose à Hélene une fête sur son vaisseau. Hélene s'y rend; Paris-l'enlève, & la conduit à Troye.

Cette Piece, toute défectueuse qu'elle est pour le Théatre François, a pû être de quelque utilité pour l'Auteur du Baller du Jugement de Paris.



MARIE STUARD,

REINE D'ÉCOSSE,

TRAGE'DIE

PAR LE SIEUR REGNAULT.

' Oici encore le coup d'essai d'un Auteur, circonstance heureuse pour faire excuser les défauts essentiels de l'Ouvrage, en faveur de quelques endroits passables, à la vérité un peu clair-semés. Peut-être même n'a-t'on pas fait beaucoup d'attention à ceux qui ne choquent que les convenances; on n'étoit pas alors si sévére à l'égard d'un nouveau Poëte. Nous nous contenterons d'un seul exemple. Marie se résout à une mort qui lui paroît inévitable, & dont elle assure avoir des présages certains. On jugera si les discours que l'Auteur lui fait tenir alors, ne seroient pas mieux placés dans la bouche d'une Payenne très-superstitieuse, que dans celle d'une Princesse instruite de la vraie Religion.

MARIE.

Les Prêtres étonnés par un fâcheux auspice, (ce me semble) ont quitté le divin sacrifice; Et pour m'assurer mieux de mes derniers malheurs,

La statue ébranlée a répandue des pleurs; Le Temple en a gémi, plusieurs coups de tonnerre

Sous mes pieds chancelans ont fait trembler la terre;

Le sang a rejailli de l'Autel sur mes mains, Et les slambeaux sacrés trois sois se sont éreints.

MIRAME,

TRAGI-COME'DIE

DE M. DESMARESTS.

Ouverture du Théatre de la grande Salle du Palais Cardinal.

Ous avons eu plus d'une fois occasson de parler de la passion extrême que le Cardinal de Richelieu avoit pour la Poesse Dramatique. Outre les Pieces qui furent composées par les Cinq-Auteurs, & dont il avoit

donné les sujets, l'on sçait qu'il avoit part à quelques-unes qui parurent sous le nom de Desmarests. C'étoit « son » Confident, & pour ainsi dire, son Corneille par M. » premier Commis dans le départe-Fontenelle. » ment des affaires Poetiques. On pré-» tend que le Cardinal travailla beau-» coup à Mirame..... Il témoigna, » dit M. Pélisson, des tendresses de » pere pour cette Piece, dont la repré-» sentation lui couta deux ou trois cent » mille écus, & pour laquelle il fit bâtir » cette grande Sale de son Palais, qui » sert encore aujourd'hui à ces Spec-» tacles.(a) Aussi est-elle intitulée: Ou-

Antiquité (4) * Nous ne poude Paris, de vons nous dispenser de Sauval joindre ici la description de cette Sale, telle que cauval nous la donne. « Chacun, dit-il, sçait » la paffion que le Cardi-, nal de Richelieu avoit " pour la Comédie. On weut qu'il n'ait fait » bâtir la Sale de la Co-🌧 🛪 édie , que pour la re-» présentation des Pizn ces de sa façon. & » qu'enfin Mirame & » Europe , font toutes w deux de lui. Cette paf-» fion de la Comédie le

» tiranisoit si fort, que

» la Troupe des Comé-

» diens du Roi ne lui » suffisant pas , il en » voulut auffi avoir une n qui le suivit en cam-" pagne ,& lui pût donmer chez lui à Paris le » plaisir de la Comédie. » Bien d'avantage, comme li ce n'eut pa éré " aflez d'un Théatre » dans fon Palais, il lui w en fallur deux , un pe-» tit & un grand, L'un » capable de contenir fix » cens personnes, & » l'autre plus de trois » milles Dans le petit, » il affistoit aux Pieces » de Théatre que les Cor »:nédiens représentoient » verture du Palais Cardinal. J'ai otii » dire que les applaudissemens que l'on » donnoit à cette Piece, ou plutôt à » celui que l'on sçavoit qui y prenoit

1639.

ordinairement au Ma-» rais du Temple. p grand étoit réservé » pour les Comédies de » pompe, & de parade, , quand la profondeur " des perspectives, la va-» riété des décorations. » la magnificence des » machines, y attiroient » leurs Majestés & la » Cour. Ce lieu est une » longue Sale parallé-» lograme, large de » neuf toises en dedans; » œuvre que le Cardinal & Mercier s'effor-» cerent de rendre le plus » admirable de l'Euro-» pe, mais la petitesse "du lieu s'y opposa; , car comme ce Ministre » avoir résolu de faire » au Roy un présent » de sa maison, il étoit bien aife qu'il s'y " trouvar quelque grana de partie, & quelque s chose qui fut digne a d'un grand Monarque: " & pour cela il fit faire » par plusieurs Archin tectes, divers desfeins " & élévations pour ce » Théatre, mais qui ne » furent pas reçûs, pour » être trop enjoués; de

» forte qu'on se tint à » celui de Mercier, com-» me plus folide, plus » commode, & plus ma-» iestueux tout ensem-» ble. La maniere de ce D Theatre est moderne. » & occupe, comme je " l'ai dit, une longue » Sale couverte, quarrée » longue. La Scene est » élevée à un des bouts. » & le reste occupé par » vingt-sept degrés de » pierre, qui montent » mollement, & infen-» fiblement, & qui font » terminés par une ef-» péce de portique, ou » trois grandes arcades. » Mais certe Sale oft un » peu défigurée par deux " balcons dorés, poses » l'un fur l'autre de chan que côté, & qui com-» mençans au portique, w viennent finir affez » près du Théatre. Le » tout ensemble est cou-» ronné d'un plat-fond » ou perspective , où Le » Maire a feint une lonn gue ordonnance de co-» lonnes Corinthiennes, » qui portent une voute » fort haute enrichie de m rozons, & cela, avec

» beaucoup d'intérêt, transportoient » le Cardinal hors de lui-même: Que » tantôt il se levoit, & se tiroit à moi-» tié du corps hors de sa loge, pour » se montrer à l'assemblée, tantôt il

» tant d'art, que non » seulement cette voute » & le plat fond sem-» blent véritables, mais » rehaussent de abeau-» coup le couvert de la » Sale, & lui donne » toute l'élévation qui » lui manque. Il eft » constant que le Mer-» cier , dans la distriabution des parties de ce "Théatre, a passé l'espémance de tout le mon-» de , & fait beaucoup plus qu'on n'en atten-» doit, n'y ayant point a d'apparence qu'un » quarré long, renfera mé entre une rue, & » une Cour, dût-être si accompli : car enfin . » malgré les défauts o qu'on y remarque, il w n'y a personne qui ne a le trouve un grand morceau d'architectum re.

" J'aurois tort de ne » pas d'éctire la couver-» ture de ce Théatre, » qui a mérité l'admira-» tion, non feulement » des Charpentiers, mais » encore de tous les cu-

» rieux. C'est une man-» farde couverte » plomb, pose fur une » fort légere charpente, » & particulierement fur » huit pourres de chêne » chacune de deux pieds » en quarré , sur dix » toises de long, & qui » par consequent font " quatre - vingt pieces " de bois. Jamais on » n'avoit vũ, ni lû, nị " oüi parler de pourre » de chêne d'une lon-» gueur si extraordi-» naire, & si prodigieu-» se, aussi les Charpen-» tiers entendant parler » qu'on cherchoit dans » toutes les Forêts Roya-» les, pour découvrir huit n chênes de vingt toifes » de haut chacun ; ils fe » prirent à rire, & di-" rent que c'étoit cher-» cher ce qu'on ne trou-» veroit jamais ; mais ils » furent bien étonnés, » quand ils les virent, & » qu'ils scurent qu'elles » avoient été taillées » dans les Forêts Royan les de Moulins, & que » Pour les amener, on

» imposoit silence, pour faire en-» tendre des endroits encore plus » beaux. »

Qui ne croiroit que la Piéce qui occasionna une dépense si extraordinaire, & pour quice grand Ministre n'épargna ni son attention, ni ses soins, ne fut un chef-d'œuvre, & ne dût surpasser le Cid & l'Horace, autant par de sublimes beautés, que par l'avantage du Théatre, & la magnificence des décorations. Cependant rien de plus foible que cet Ouvrage si vanté, tant pour le plan, la conduite, & les caracteres; la versification est chargée de pointes & de pensées fausses. Cette Mirame, l'Héroine du Pocme, qu'on a voulu peindre comme une personne fine, dissimulée, qui ne céde qu'avec peine à la violence de son

» n'y a point de Char-» pentier qui veuille en-» treprendre de la réta-» blir, à moins de quatre mille livres pour chaque » poutre, fi bien que je um'imagine qu'on se » contentera des étages » qui y font. » Cette Sale de Spectacle a été occupée depuis par la Troupe de Moliere, & depuis sa mort, elle a été accordée à l'Académia

[»] avoit débourfé près de w huit mille livres. Nous w verrions encore aujour-" d'hui ces pourres, auffi mfaines que jamais, fil'on ne s'étoit point avile, as depuis la mors du Carm dinal de les charger de » planchers & d'apparp temens, qui en ont » rompu quelques-unes. » Tous les curieux ont » été touchés de cette so ruine; en effet elle est u si considérable, qu'il | Royale de Musique.

amour, n'est en effet, pour nous servir de l'expression de M. de Fontenelle, qu'une Princesse assez mal morigénée. Il faut être aussi stupide que le Roy de Bithynie son pere, pour ne pas s'appercevoir de l'amour qu'elle a pour Arimant. Ce dernier, qui commande la flotte du Roy de Colchos, forme l'audacieux dessein d'obtenir la Princesse par la voie des armes. Il succombe, & est fait prisonnier. Réduit au désespoir, il ordonne à un esclave de lui passer son épée à travers du corps. Mirame apprenant cet accident, se résout à suivre son amant au tombeau : elle feint cependant de consentir à l'hymen d'Azamor, Roy de Phrygie, à qui son pere la destine, & engage secrettement Almire sa Confidente à lui trouver du poison, qu'elle prend. Le Roy qui ignore se malheur, félicite Azamor sur l'heureux changement de Mirame. On vient annoncer que cette Princesse n'est plus. Almire ne laisse pas le tems à ces deux Princes d'étaler leurs regrets, elle leur apprend que Mirame n'est qu'endormie. Pour surcroît de bonheur, Arimant qui n'a reçû de l'esclave qu'une légere blessure, est reconnu frere du Roy de Phrygie, & déclaré héritier de celui

du Théatre François. 69

celui de Colchos. Azamor, & le Roy de Bithynie achevent son bonheur, en consentant à son mariage avec Mirame: c'est ce qui termine la Tragi-Comédie.

1639.

Voilà l'idée la plus succinte qu'il est possible de donner de cette Piece, &c des principaux personnages. Achevons de la faire connoître du côté de la versification, par quelques morceaux choisis des endroits les plus remarquables, & des situations les plus intéressantes.

Acte I. Scene I. le Roy de Bithynie foupçonne que Mirame a de l'attache-

ment pour Arimant.

ACASTE Connétable de Bithynie. Sire, selon mon sens, Mirame n'aime rien,

Elle méprife tout.

LE ROY.

Votre sens est le mieu.

Mépriser Azamor avec une couronne, Mépriser les conseils que son pere lui donne, Son devoir, & soi-même, est bien assuré-

Faire mépris de tout sans aucun jugement.

Mais si de ces mépris Arimant est la cause,

L'ingrate en ses mépris, prise bien peu de
chose,

Tome VI.

Digitized by Google

1639. Mais Dieux! la puis-je voir? calmons-nous

Sçavoir dissimuler, est le sçavoir des Rois.

Voici de quelle maniere ce Princé tâche à pénétrer le secret de sa fille.

ACTE I. LE ROY.

Scene III. Aimez donc Azamor, puisque je vous l'ordonne,

MIRAME.

Mais qui n'a plus de cœur, ne peut aimer personne.

LE ROY.

Même, vous n'aimez plus ce qui vous mit au jour.

MIRAME.

J'ai beaucoup d'amitié, mais je n'ai plus d'amour.

LEROY.

L'humeur d'aimer un mort (s) se changers peut-être.

MIRAME ...

Mon humeur peut changer a le mort peut renaître.

⁽a) Mirame s'excuse promise, & qui est mort, fur l'amour qu'elle a cache par cette fine pour le. Prince de Colchos, à qui elle a été Arimans.

du Théutre François.

67_____

LB ROYà Acaste.

Acaste, que dis-tu de cet esprie rusé? Qui sçait cacher le feu dont il est embrasé! La colere m'emporte.

ACASTE.

Ah! vous êtes son pere, Sa raison reviendra, parlez-lui sans colere.

LE ROY.

Ma fille, au nom des Dieux, pensez à votre honneur.

MIRAME.

Je n'ay jamais vécu sans l'avoir dans le cœur.

LE ROY.

L'honneur n'est point honneur, s'il ne se fait paroître.

MIRAME.

Il paroîtra toujours & mon guide, & mon maître.

Azamor vient offrir les secours an-Roy de Bithynie.

ACTE I. Scene IV

LE ROY.

Mais quelle récompense à ce courage infigne?

AZAMOR regardant Mirame.

J'en vois une trop belle, & dont je suis indigne.

Fij

LE ROY.

Pour les morts seulement, Mirame a de l'amour,

AZAMOR.

Donc, pour être aimé d'elle, il faut perdre le jour.

Almire en bonne confidente ménage une entrevûe entre Mirame & son Amant. Après une très-longue conversarion, ils ne se séparent qu'à regret:

ACTE II.

MIRAME.

Le jour commence à naître, il faut se retirer.

ARIMANT.

Non, non, ce sont vos yeux qui font cette

MIRAME.

Le soleil toutefois commence sa carrière.

ARIMANT.

Ah! Soleil trop jaloux, ou plein de vanité, Tu crois sur l'horison faire voir ta beauté; Sçais-tu bien qu'en éclat Mirame te surmonte!

Ne te hâte point tant pour paroître à ta honte;

Ah! retarde un moment, cesse un peu de courir.

Hélas! tu fais tout vivre, & tu me fais mou-

du Théatre François.

69

16391

C'est trop, retirez-vous.

ARIMANT.

Adieu donc, ma lumiere,.

Je ne puis vous quitter, quittez-moi la premiere.

MIRAME.

Que ne puis-je plutôt me noyer dans mespleurs.

Adieu donc.

ARIMANT.

• Ah! ma vie, ah! mon ame, ah E je meurs.

La seconde entrevûe des deux Amans est dans une situation bien différente. Arimant prisonnier & conduit par le Grand Prevôt, se présente àsa maîtresse. Ils renouvellent leurs sermens, & se jurent une sidélité inviolable.

ARIMANT.

Un même lang deux fois me furmonte en un jour,

Le pere par le fer, la fille par l'amour.

MIRAME.

L'un vous a mis par terre, & l'autre vous releve.

ARIMANT.

Ce qu'il a commencé, votre bonté l'acheve:

Histoire

1639.

MIRAME. Je vous consolerai dans tous vos déplaisirs,

Souvent par mes regards, toujours par mes desirs.

ARIMANT.

Je vivrai trop content au cachot le plus sombre,

Si par fois seulement je vois passer votre ombre.

Je n'ai plus rien à perdre, & pourtant je crains tout.

Je crains

MIRAME.

Quoi! quelle peur rend votre esprit malade?

ARIMANT.

Que le grand Azamor enfin vous persuade. Quel qu'il foit, ma Princesse, il n'a point son pareil.

Il sera près de vous, & je crains sa présence. Je serai loin de vous, & je crains mon absence.

Ah! je crains plus que tout l'éclat de la cenronne.

MIRAME.

Moi, j'aime celle-là que la vertu vous donnes

/ •

1649.

ARIMANT. L'amour par le devoir se verra combattu,

Et sçachant mes défauts je crains votre vertu.

MIRAME.

La vôtre m'affermit.

ARIMANT.

Je crains l'obéissance.

MIRAME.

Plus que toute vertu, j'estime la constance.

ARIMANT.

Ah! je me crains moi-même, & j'al peur que mes sens

Ne puissent résister au mal que je ressens.

MIRAME.

C'est-là toute la peur dont mon ame est atteinte,

Ne craignant rien de moi, de vous seul vient ma crainte.

Mon malheur toutefois viendroit-il de mon bien ?

En dépit des destins, Prince ne craignons

ALMIRE.

Ne parlez pas si haut, Princesse, on vous écoute.

Le quatrieme Acte ouvre par le défespoir de Mirame, lorsqu'elle apprend le malheur d'Arimant.

MIRAME 1619. Almire, il est donc mort?

ALMIRE.

SCENE I.

Je n'osois vous le dire.

Mais il est trop certain.

MIRAME.

Il est donc mort, Almire:

Ah! quel étrange effet de courage & d'amour!

Je n'ai plus rien à perdre en ce funeste jour-

Que tout dans l'Univers s'abime, & se confonde,

Périssent les humains, le Ciel, la terre, & l'onde.

ALMIRE.

Il est mort, ma Princesse.

MIRAME.

Almire, je me meurs.

ALMIRR.

Ah! Dieux! le cœur lui manque, hélas! que de malheurs!

MIRAME.

Non, non, il n'est point mort, je le vois qui s'approche.

Et son charmant abord fondroit un cœur de roche.

I

Il m'invoque, il m'adore, & se met à genoux.

1639.

Quel respect! quelle grace! Arimant levezvous.

ALMIRE.

Hélas! pauvre Princesse; elle semble insensée,

Leur entretien passé revient en sa pensée.

MIRAME.

Almire, vois-tu pas son amoureux transport? Ses yeux vifs, & perçans! Non, non, il n'est point mort;

Il m'écoute, il me parle, il dit que son armée

Est de mes volontés seulement animée.

C'est pour moi qu'il veut vaincre ; il ne peut dire adieu,

Mais de peur que le jour le découvre en ce lieu,

Il se faut retirer: Ah! que son cœur endure! Va t'en, 'cher Atimant, va t'en, je t'en conjure;

Entens-tu qu'il me dit, se fondant tout en pleure,

Je le veux, il le faut, j'obéis, mais je meurs. -

Le succès de cette Piece ne répondit pas à l'attente du Cardinal de Richelieu. Quelque Politique que sut M. Tome VI.

Desmarests, il ne pût pas le lui cacher. mais il en rejetta la cause sur les Acteurs, qui, disoit-il, ne sçavoient pas leurs rôles, & étoient à moitié vyres. Le Cardinal étoit si prévenu de la beauté de l'Ouvrage, qu'il ne douta point qu'une seconde représentation ne fut infiniment mieux reçue. On eut soin d'y faire trouver un nombre de personnes apostées pour applaudir. Ces acclamations mandiées firent effet, puisqu'elles passerent dans son esprit pour la marque d'une parfaite réuflite. On en donna depuis quelques représentations. L'Abbé de Marolles, page 126. du premier Tome de ses Mémoires, so dit témoin oculaire d'une, qui parut le 14 Janvier 1641.

SAÜL,

TRAGE'DIE SAINTE

DE M. DU RYER.

L paroît que voici la premiere Piece Sainte traitée avec décence, qu'on ait mile au Théatre, car M. Du Ryer en parle ainsi dans l'avertissement, » Je

» ne demande point qu'on me donne » de la réputation pour avoir fait quel-» ques vers, qui peut être ne déplai-» sent pas, je demande seulement qu'on » me léache bon gré d'avoir au moins » essayé de faire voir sur notre Théatre, » la majesté des Histoires saintes, com-» me j'ai eu cet avantage d'y faire pa-» roître des sujets de cette nature, avec » quelque sorte d'applaudissement ».

Cette Tragédie qui n'a pas été inconnue à l'Abbé Nadal, est foible pour la conduite, mais elle est versifiée avec assez de force. Comme elle se trouve imprimée dans le Recueil en douze volumes, par la Compagnie des Libraires, nous n'en donnerons point d'extrait. Il sussir du morceau suivant. C'est Jonathas qui l'adresse à Saül, pour le rassurer contre la terreur que lui inspire l'armée des Philistins.

TONATHAS.

Hé bien! les Philistins vous déclarent la guerre,

Ont-ils du Dieu vivant emprunté le tonnerre.
Ont-ils tant de bonheur, ont-ils tant de vertu à
Qu'on ne les puisse voir, sans en être abattu?
Combien, combien de fois ce barbare adverssaire

A-t-il fait en Judée un effort téméraire :

Gij

En quel tems, en quel lieu, tombant deslous nos coups.

N'a-t-il pas ressenti que le Ciel est pour nous?

Ses Provinces en feu, ses forces étouffées, N'ont-elles pas cent fois enrichi nos trophées, Bref, ne diroit-on pas qu'il apporte en ces lieux

Moins la guerre & l'effroi, qu'un butin glorieux.

Et que ces Nations, tant de fois nos sujettes De même qu'un tribut, nous doivent leurs défaites?

Est-il donc en état de donner de l'effroi?

A-t-il appris à vaincre en fuyant devant moi?

Non, non, mais repentant d'avoir osé pasoûre,

Il est déja vaincu par la crainte de l'être.

Il sçair de quelle ardeur nous sommes animés,

Que nous sommes pour vaincre à vaincre açocutumés.

Et que si par la gloire on arrive à la gloire,

Par la victoire aussi l'on monte à la victoire.

A quelque extrémité que soyent réduits nos
jours,

La courume de vaincre est d'un puissant sesours. Qui peut donc nous troubler? De quelles

1639.

Pourrons-nous justement ressentir les atteintes ?

Ah! Sire, pardonnez à mon ressentiment,

Nous ne craignons plus rien que votre étonnement.

Laissez voler la crainte où l'ennemi s'assemble :

Un Roy n'est point troublé que son trône ne tremble,

Mais il connoît trop tard, quand il a succombé,

Que le trône qui tremble, est à demi tombé. Voyez en vos enfans, voyez en leur courage D'un triomphe immortel l'infaillible présage:

Dans le fein de la gloire ils ont toujours vécu,

Enfin je suis le moindre, & j'ai toujours vaincu (a).

G iij

de l'Abbé Nadal, nous ci.

POLICRITE.

PROMÉDON,

o U

L'EXIL DE NERÉE, TRAGI-COME'DIE

Du Sieur Gillet de la Tessonnerie.

Ette Piece, qui est de l'invention de l'Auteur, peut-être mise au rang des plus foibles. Promédon, frere du Roy Alexandre, enléve Nérée, prête d'épouser le Roy Ipsicréon. Ce dernier poursuit le ravisseur, & assiége Alexandre dans sa Ville Capitale, où Promédon s'est retiré avec Nérée. Policrite, sujette d'Alexandre, qui est aimé de Magnésie, Général d'Ipsicréon, avertit Alexandre qu'un sacrifice solemnel a répandu le désordre dans l'armée de son ennemi. Le Roy assiégé attaque Ipsicréon, défait ses troupes, & prend Magnésie prisonnier: mais Promédon est tué dans cette bataille. Alemédon est tué dans cette bataille. Alemédon

1639

non pour venger le trépas de son frere, mais parce qu'il aime Policrite. Enfin après d'ennuyeuses Scenes, Policrite est unie à son amant, & Nérée est tenvoyée au Roy Ipsicréon. L'épithète de Grand, que l'Auteur donne à Promédon, paroît hazardée. Ce Promédon ne fait rien dans la Piece que des bravades, & il est tué au milieu du troisième Acte. Voici deux vers qu'on ne soupçonneroit pas de trouver dans une pareille Piece.

Et celui qui se fie au nombre des Soldats, Voit bien souvent la palme, & ne l'emporte pas. ACTE I.

EDOUARD,

TRAGI-COME'DIE

DE M. DE LA CALPRENEDE.

Ans l'Epître dédicatoire, M. de la Calprenede promet de ne plus travailler aux Ouvrages de cette nature. « Le commerce des Muses fait » tort à la fortune, dit l'Auteur: J'ai » remarqué (ajoute-t-il) avec un de G iv

" mes amis, qu'il est désavantageux ? » & fatal à un Gentilhomme, d'avoir » quelques-unes de leurs graces parti-» culieres, & que si une personne de » cette condition scait chanter ou jouer » du luth, ou faire des vers, quoique ces » occupations ne le détournent point » des plus sérieuses, & qu'il s'employe » avec honneur à toutes celles de sa » profession, on oublie tout ce qu'il a » de bon, pour dire, c'est un joueur » de luth, c'est un Musicien, c'est un » Poëte. »

Ce que dit ici M. de la Calprenede étoit exactement vrai de son tems, il n'est pas bien décidé si de celui-ci on ne pense pas encore de la même facon. Mais laissons les réflexions qui naîtroient sur cette erreur populaire-, & passons à l'examen de la Piece qui fait le sujet de cet article. Nous crovons devoir le faire précéder par

Grenail-l'éloge qu'en a fait un Poète *, com-12. Auteur de patriote de l'Auteur.

Crispe, dont "L'Edouard (dit-il) étant sa deton va don-ner Pextrait » niere Piece, me semble la plus belle, on va donà la fuite de » & la plus achevée. Notre Théatre n'a celui de la » jamais parû plus parfaitement Royal Tragi-Coné- » jamais parû plus parfaitement Royal die deM de la » qu'en cette occasion, ni plus triste, Calprenede. » sans causer de sinistres évenemens.

1639

» Pour bien juger de cet Ouvrage, il » ne faut que le regarder en quatre » faces : en son sujet, en sa disposition, » en sa catastrophe, & en sa représen-» tation..... Outre la majesté du » sujet, les évenemens y sont tous ex-» traordinaires...... Nous voyons un » Roy qui devient esclave de sa sujet-» te; un pere qui confirme sa fille en " ses bonnes résolutions, en faisant " semblant de l'en détourner. Une Da-» me qui est soupçonnée d'être cruelle " envers fon Roy, parce qu'elle est » trop fidelle à son honneur. En un " mot, quand nous considérons un » Prince doux & irrité, craintif & assu-» ré, qui menace de mort une femme » à laquelle il se donne pour récom-» pense. La disposition correspond à la » beauté de l'invention : les passions » ont de beaux commencemens, & » de très - heureuses issues. Un Roy » consulte son honneur, avant que de » suivre son amour. Le devoir est plû-» tôt regardé que l'inclination. On met » des empêchemens à la passion, pour " mieux faire paroître sa résistance. » Les finesses sont subtilement tramées. » mais elles sont bien découvertes. Les » Acteurs sont en aussi grande suspen8:

1639.

" sion que les Spectateurs. Les parties » de cette Ouvrage sont si bien jointes » l'une à l'autre, qu'elles font un divin » accord, quoiqu'elles semblent con-» traires. Au reste, les personnages y » parlent toujours conformément à » leur condition. Un Prince fait l'A-" mant & le Souverain, le fils & l'in-» dépendant. Une Reine fait la ja-» louse & l'indépendante, la fincere & » la fine, la douce & la furieuse. Un » homme d'état obéit au Roy, sans of-» fenser son sang qu'il attaque. Il fait » le pere & le politique, le conseiller » & celui qui dissuade. Une femme sols » licitée de son honneur, respecte la » personne d'un Roy, dont elle més » prise les affections.... Par-tout le » langage est mâle, sans être rude, & » où il est doux, il n'est jamais effémi-» né. Les saillies néanmoins y surpas-» sent les paroles, les mysteres ne se » peuvent pas exprimer. La catastro-» phe, à mon avis, n'est pas moins » agréable qu'elle est illustre. On y voit » toutes les extrémités qu'ont les plus » tragiques actions, & les plus douk » démêlemens qu'on peut donner aux » Comédies. Tant s'en faut qu'on en-» sanglante le Théatre, qu'au con-

» traire il n'y a pas seulement un récit » de sang, ni de mort, & néanmoins » on n'en attend qu'un funeste, lors-» qu'on n'en voit qu'un heureux..... » Finissons ces réflexions par la déco-» ration du Théatre qui paroît d'au-» tant plus beau dans cette Piece, qu'il » n'est cherché que des personnages » qui la composent. La substance mê-» me de l'action, fait toutes les beau-» tés de la Scene.....l'unité d'ac-» tion y est fort bien observée, puisque " tout concourt à la fin des amours du » Roy, qui d'illicites qu'elles étoient au .» commencement, deviennent enfin » légitimes. Il n'y a point-là d'épiso-» des détachés, pour remplir un Théa-" tre d'Acteurs inutiles, & qui ne pa-» roissent qu'une fois, pour ne paroî-» tre plus. L'unité de lieu y est étroite-» ment gardée en son sujet, qui se peut » passer dans l'enceinte d'un Palais, & » qui ne comprend en substance que » des transports de haine & d'amour. » Il n'y a point de combats affectés. » on n'y combat que cœur à cœur, & " on y cache plus les armes, qu'on ne » les montre. La régle des vingt-qua-» tre heures ne peut pas être choquée, » où le jour naturel semble observé,

"Vous diriez que certe Histoire arrive 1639. "tout-à-la fois, en toutes ses circonstances, dont l'Auteur nous la réprésente agréablement, sans nous lasser, ou nous faire trop attendre. "

L'extrait suivant, quoique court, mettra le Lecteur plus au fait, que tout ce pompeux galimathias de Grenaille.

Edouard, Roy d'Angleterre, est passonnément amoureux de la Comtesse de Salisbury. (C'est la même pour qui il institua l'Ordre de la Jarretiere.) La Comtesse oppose à la passion du Roy une vertu à toute épreuve. Isabelle, mere d'Edouard, Princesse ambitieuse, & qui craint que la passion de son fils ne lui dérobe une partie de l'autorité qu'elle a sur lui, engage le Duc de Mortimer, attaché à son service, à dire au Roy que la Comtesse de Salis-bury a dessein d'attenter sur sa vie. Edouard croit ce rapport, & en effet, il apperçoit un poignard caché dans une des manches de la robe de la Comtesse. Sur cet indice il la fait arrêter. La Comtesse se justifie du crime qu'on lui impute, en disant que le Duc de Mortimer est venu l'avertir que le Roy avoit dessein de la deshonnorer: & que

85

1639.

pour éviter ce malheur, elle s'étoit munie d'un poignard pour s'ôter la vie, au cas qu'Edouard voulut exécuter ce dessein. Le Roy touché de la vertu de la Comtesse, prend la résolution de l'épouser. Il exile la Reine, & chasse honteusement Mortimer. Piece soible, mais qui cependant a de certaines beautés de détails.

L'INNOCENT MALHEUREUX

OU

LA MORT DE CRISPE,

TRAGEDIE

PAR LE SIEUR GRENAILLE.

Auteur, qui, comme on vient de le voir, avoir tant de talent pour composer des apologies, ne pouvoir pas manquer d'en joindre une à sa Piece, qui sui paroissoit en avoir besoin. "Que si, dit-si, en finissant, j'ay mêlé "encore d'autres intrigues d'amour, à "celles qui en sont proprement le "corps, ç'a été pour adoucir la sévér "tité des événemens sunestes, & rén "jouir un peu ceux que je dois saire

» pleurer.... Et puis, Crispe pour » être innocent..... ne laisse pas » de pouvoir être amoureux raisonna-» blement. Le Théatre sur-tout » n'y est pas fort bien entendu, parce » que j'ai plûtôt fait cette Piece pour " me donner du contentement, que » pour lui donner les applaudissemens » d'une magnifique représentation; de-» sorte que si elle reçoit de l'approban tion, c'est contre mon intention, & » mon espérance. Outre, qu'ayant » produit cet Ouvrage à la Campa-» gne, où je ne voyois ni Poëtes, ni » Comédiens, je ne pouvois faire un » chef-d'œuvre de Cour. L'unité de » tems & de lieu semble ici plus régu-» liere. » (a)

(a) Grenaille termine ainsi sa Préface, & l'apologie de sa Piece, « Je » connois bien que la » longueur de cette pro-» fe, enmuyera les cus rieux aurant que mes wers : mais puisque j'ai s fait une faute pour » me témoigner publiw quement défectueux, » j'en veux faire une » autre pour déclarer w ma fincérité. J'avern tie donc le Lecteur, - qu'un Italien nommé

» Stéphonius a travaillé » en latin fur le fujet » que je manie en Fran-» çois : & que la curio-» lité qui, dès mon bas » âge, m'a porté à voir » les livres modernes, » aufi-bien que la plû-» part des anciens, m'a » fait lire autrefois, & weltimer fon Ouvrage, Je » puis dire néanmoins. » que des notions qui » m'en restent dans l'ef-» prit, font fi confuses, » que je n'ai pû m'en

Comme le sujet est très-connu. & que le Poëte convient qu'il est mal traité, nous ne parlerons que des épisodes. L'amour de Crispe est heureusement imaginé. M. Racine voulant représenter Hippolyte dans une circonstance pareille, paroît avoir emprunté cette idée de Grenaille, qui semble ne l'avoir inventée, que pour la rendre très-maussadement. Son Héros s'exprime bassement, & avilit sa passion, en s'adressant à la Confidente de l'Impératrice. Celle d'Helene, fille de Constantin, & du Prince Procle, est absolument inutile, & ne sert qu'à allonger la Piece.

Un fragment de la seconde Scene du troisième Acte, qui contient la déclaration que Fauste fait à son beaufils, fera juger du reste.

فالرباء والشوط

s fervir distinctement . » & que si nous nous » fommes rencontrez ou m dans l'invention, ou n dans la conduite, c'a » été plûtôt à l'avantuas re , que par dessein : » Er par-là je puis rép pondre à ceux qui din roient que le sujet que » je traite étant de mauw vais exemple ; n'eft | w rares afliours, wi' i

[»] pas bon pour le Théa-» tre. Car outre que la » punition y suit le crin me, suivant les régles : » cette Tragédie a été » représentée » pluseurs Cardinaux, » & en un païs où les » crimes énormes sem-» blent être auffi com» muns, qu'ils femblent

FAUSTE.

Ce n'est pas mon désir de contraindre vos flammes,

Si ru sers aujourd'hui la plus grande des Da-

Et sans prendre autrement le nom de son époux,

Je voudrois qu'en effet tu lui fusse plus doux, CRISPE.

L'Empereur seul a droit sur ce bonheur suprême.

Et le nom & l'effet doit être pour un même, FAUSTE.

Qu'il en garde le nom, & fais m'en voir l'effet.

CRISPE.

Ce plaisir prétendu me rend mal satisfait.

FAUSTE.

Tu ne me promettois que pour tromper ma

CRISPE.

Je promettois en fils, vous demandez en femme.

FAUSTE.

Crispe n'est pas mon fils.

CRISPE,

Constantin m'a produit,

FAUSTE.

Et je prétens par-là provigner ce beau fruit, CR ISPE.

CRISPE.

Quoy! priser tant le fils, pour mépriser le

pere ?

FAUSTE.

C'est pour te plaire en tout, que je veux lui déplaire.

CRISPE.

Madame, avec l'honneur vous perdez la raison,

FAUSTE.

Les sentimens d'honneur ne sont pas de saison.

CRISPE.

Vous voulez m'éprouver?

FAUSTE.

Voi ce cœur que tu brules. Il n'est que trop sincere : approche, tu recules ?

Cruel, tu ne veux pas appointer ma requête.

CRISPE.

Sans doute, l'Empereur la doit-trouver honnête.

Nous ignorons la vie & les emplois de FRAN-Grénaille. Tout ce qu'on en sçait, c'est cois grequ'il étoit d'Userche, petite Ville du Limosin, & qu'il y avoit un frere, qui lui envoya des vers de sa façon, pour faire imprimer à la tête de sa Tragédie.

Tome VI.

CLÉOMENE,

Du Sieur Guerin de Bouscal.

Le sujet de cette Tragédie se trouve dans Plutarque, vies d'Agis & de Cléomene. La Piece est passablement conduite, & soiblement versissée.

L'INCESTE SUPPOSÉ,

TRAGI-COME'DIE

PAR LE SIEUR DE LA CAZE.

Larigene, frere du Roy de Hongrie, profite de l'absence de ce dernier, qui est à la tête de son armée contre les Turcs, pour déclarer à la Reine sa belle-sœur, l'amour qu'il a conçû pour elle. Rebuté par cette Princesse, il forme la résolution de la perdre, & lorsque le Roy est arrivé, il lui dit que la Reine lui a fait des pro-

politions amoureules. Sur cette accusation, le Roy ordonne la mort de son épouse, & qu'on lui en apporte le cœur. La personne chargée de cet , emploi, sauve la vie à la Reine, & apporte au Roy le cœur d'une Biche. Clarigene au désespoir avoue sa calomdomnie, & veut se tuer. Le Roy se repand de sa trop grande promptitude, pieure la perte de sa fidelle épouse, & enfin la retrouve vivante, dans un tombeau qu'il lui avoit fait préparer, &c. Mauvaise Piece, même pour le tems qu'elle parût.

CINNA

CLEMENCE

D'AUGUSTE,

TRAGEDIE

DE M. CORNEILLE.

N sera peut-être surpris que M. Corneille ait pu, dans le courant d'une même année, donner deux Poë-Нij

mes aussi beaux qu'Horace & Cinna. Il est fort aisé de détruire cette objection. Le Cid fut représenté vers lafin de Novembre 1636. Les contrariétés que M. Corneille essuya à son sujet, loin de le dégoûter du Théatre, ne servirent qu'à augmenter son émulation. Il travailla son Horace, & le garda longtems. Il ne se détermina enfin à lui faire voir le jour, qu'au commencement de 1639. Cependant il n'étoit pas demeuré oisif, Cinna étoit alors bien avancé, de sorte qu'il fut en état de le faire paroître à la fin de la même année. L'objection à laquelle nous venons de répondre, seroit d'autant plus naturelle à faire, que pendant longtems, Cinna a passé pour le chef-d'œuvre de son Auteur, & qu'aujourd'hui, beaucoup de personnages sont encore dans ce sentiment. « Ce Poëme, dit M. » Corneille, a tant d'illustres suffrages » qui lui donnent le premier rang parmi » les miens, que je me ferois trop » d'importans ennemis, si j'en disois du » mal. Je ne le suis pas assez de moi-» même pour chercher des défauts, ou » ils n'en ont point voulu voir, & ac-» cuser le jugement qu'ils en ont fait, » pour obscurcir la gloire qu'ils m'en

93_

» ont donnée. Cette approbation si soforte, & si générale vient sans doute de ce que la vraisemblance s'y trouve si si heureusement conservée aux endroits où la vérité lui manque, qu'il n'a jamais besoin de recourir au nécessaire. Rien n'y contredit l'Histoire,
bien que beaucoup de choses y soient ajoutées: Rien n'y est violenté par
les incommodités de la représentation, ni par l'unité de jour, ni par
celle de lieu. »

« Comme les vers de ma Tragédie » d'Horace, ajoute-t'il, ont quelque » chose de plus net, & de moins guin-" dé pour les pensées que ceux du Cid, » on peut dire que ceux de cette Piece. » ont quelque chose de plus achevé » que ceux d'Horace, & qu'enfin la » facilité de concevoir le sujet qui n'est » ni trop chargé d'incidens, ni trop » embarrassé de récits de ce qui s'est « passé avant le commencement de la » Piece, est une des causes sans doute » de la grande approbation qu'elle a re-" que. L'Auditeur aime à s'abandonner » à l'action présente, & n'être point » obligé, pour l'intelligence de ce qu'il » voit, de réfléchir sur ce qu'il a déja » vû , & de fixer sa mémoire sur les

» premiers Actes, cependant que les " derniers sont devant ses yeux. C'est » l'incommodité des Pieces embarras-» sees.... Elle ne se rencontre pas dans » les simples..... qui n'ayant pas le » même secours du côté du sujet, de-» mandent plus de force de vers, de » raisonnement. & de sentiment pour » les fontenir.

M. Corneille, pour montrer jusqu'à quel point il a porté ses scrupules, a relevé les fautes qu'il a reconnu dans fon Poëme. Elles sont legeres (a) & assez réparées par les beautés inimitables, que l'Auteur seul étoit capable d'y joindre. Nous croyons qu'il est superflu de les faire remarquer. Le Public connoît cette Piece, & la voit avec le même plaisir. On ne peut qu'approuvet la générolité du Magistrat à qui elle fut

Verdun, Juin 1707. p.410.

Journal de dédiée. « M. de Montoron, dit l'Auteur » du Journal de Verdun, Président à » Mortier du Parlement de Toulouse; » récompensa M. Corneille de la som-

Ce Role est très-subordonné, & a para fi inutile, qu'on le supprime , loriqu'on reprélente ceste Tragédie.

⁽a) Il ne parte cependant pas du personnage de Livie, qui ne paroît qu'à la Scene de quarrié me Ace, & dans les deux defnieres du cinquième.

du Théatre François. 95 "me de millé pistoles, pour sa Tra gédie de Cinna, que ce dernier lui "ayoit dédiée.

EUDOXE,

TRAGI-COME'DIE

DE M. DE SCUDERY.

L'Astrée. M. de Scudery crut que cette Histoire exciteroit au Théatre le même plaisir, qu'elle fait dans le Roman de M. d'Ursé. Nous sommes très-persuadés qu'il s'est trompé, & quoi qu'il en dise dans la Présace de son Arminius, cet Ouvrage n'a pas dû avoir autant de succès que l'Amour tyrannique, qui parût dans une circonstance favorable, & avoit essectivement plus de mérite qu'Eudoxe. Voici de quelle manière Genséric s'essorce de vaincre les resus de cette Princesse, dont il est

L'IMPE'RATRIGE.

Oubliez-vous l'honneur?

GENSERIC.

Tout pour vous posseder.

L'IMPE'RATRICE.

Ecoutez la raison.

amoureux.

GENSERIC. Elle vient de céder. 1640.

ACTE III. Scene VI.

L'IMPE'RATRICE.

GENSERIC.

Elle est mal écourée.

LIMPERATRICES

La justice la suit.

GENSERIC.

Elle est peu redoutée.

L'IMPE'RATRICE.

Quoi ? vous voulez ma mort?

GENSERIC.

Vous voulez mon trépas?

L'IMPE'RATRICE.

Ne fléchirez-vous point?

GENSERIC.

Ne fléchirez-vous pas ?

L'I M P E' R A T R I C E. Le Ciel voit vos desseins.

GENSERIC.

Et vous voyez ma peine.

L'IMPE'RATRICE.

Quoi! mes propos sont vains!

GENSERIC.

Quoi! ma douleur est vaine?

L'IMPE'RATRICE.

GENSERIC.

Au plaisir.

L'IMPE'RATRICE.

du Théatre François.

L'IMPE'RATRICE.
Sauvons-nous.

1640.

GENSERIC.

Sauvez-moi.

L'IMPE'RATRICE.

Honneur!

GENSERIC.

Amour.

L'IMPE'RATRICE.

Je meurs.

GENSERIC.

Je ne vis que par toy.

Mais c'est trop différer, l'aise qui me transporte.

L'IMPE'RATRICE.

Arrête, encore un coup.

GENSERIC.

Gardes, rompez la porte.

Le feu prend au Palais, & oblige le Roy à se sauver, & pourvoir à sa propre sureté. Ajoutons ce petit morceau de patétique.

URSACE,

Cher Amy.

OLYMBRE.

Cher Ursace.

URSACE.

O mes pleurs !

Tome VI.

ACTE IV

1640:

OLYMBRE.

Soupirons

URSACE.

Eudoxe....

OLYMBRE.

Ne vit plus?

URSACE.

* Pite eft morte

OLYMBRE.

Ha! mourrons.

LA CLARIMONDE,

TRAGI-COME'DIE

DE M. BARO.

Larimonde, fille de Solimont,
Roy de Thunis est prisonnière
d'Almazan, Roy d'Alger. Cette Pfincesse aime, & est aimée d'Alcandre,
favori & Général des Armées d'Almazan. Ce dernier devient amoureux de
Clarimonde, & c'est cette rivalité qui
fait l'intrigue de la Piece. Enfin, tout
se termine par la paix entre les Rois
de Thunis & d'Alger, & le mariage
de Clarimonde avec Alcandre. Ce sujet
est da l'invention de Baro, & seroit

du Théatre Exançois. assez passable pour le tems, s'il étoite mieux conduit. On trouve dans cette 1.640. Tragi-Comédie une Scene où Clarimonde se sépare de son amant, qui est très-touchante. Au reste, la versissication de ce Poème est en général pleine de pointes, & assez souvent empoullée.

L'INNOCENT EXILÉ,

-TRAGICOME DIE

POEM GUEVRBAU

Sous le nom de Provais. (4)

TErmogene, Roy de Perse, exile I son favori, sur de faux rapports qu'on lui fait de la fidélité. L'innocence de ce favori le découvre, & le Ro non seulement lui rend toute sa confiance, mais austi whe mairroste qu'il lui, avoir enlevé, à laquelle il l'unic. Manvaile Piece, & de l'invention de

^{&#}x27;a) Provair n'elt conno qu'on trouve imprimés
au countéticoment de
fon quen à la éjece qui différences. Pieces de
fait je fujet de cet arcicles. Théatre qui parurent de
fon que jour médidus d'on cems. were de compliment

ag Hifteire

Yers fenles, temoins les deux fulvans, pris de la première Scene du première

Il n'est point de malheurs qui ne soient

Et qui frait les souffeir, les a presque domp

LES DEUX ALCANDRES, TRAGI-COME'DIE

DE M. L'ABBE DE BOISROBERT.

E Sieur Bonair, Editeur de cette Tragi-Comédie, croît reconnoître tous les services qu'it a reçû de M. Chapelain, Seigneur de Palleteau, en lui dédiant ce Poème, Que to te la Cour a considéré comme, un mais sus le Théatre. Cet éloge ne se justifie point par la lecture de la Piege. Deux Cavaliers qui s'appellent Alcandre, one chacun une maîtresse dans le même quartier. La confirmité de leur nom ourasionne beaucoup de propriétés, et c'est ce qui constitue toute. Justifie rique de la Piece. On voir aisement

du Theatre François. 101, que c'est une mauvaile copie des Menechmes de Plaure. Le comique y est rare, si l'on en excepte deux suivantes, qui sont deux franches Dariolettes.

1640,

LE MARIAGE D'ORPHÉE

PEURIDICE.

LA GRANDE JOURNEE DES MACHINES.

TRAGEDIE

PAR M. CHAPPOTON,

Représentée par la Troupe Royale.

Ette Tragédie auroit dû être inlituitée, Orphée & Euridice, car
lituitée, mariage d'Orphée & Enlituité, ne défigne que l'action du premier Acte de ce Poème. Au second,
Euridice meurt, & Orphée prend la
l'éloquiton de descendre aux Enfers,
pour demander sa femme à Pluton. Le
trossième Acte est templi par l'arrivée
ll'Orphée dans l'empire de Phaton, sa
harangue à ce Dieu, qui contient
quatre-vingt-dix vers, & qu'il ter-

mine par une chanson, dont voici deus

Grand Dieu, si jamais votre occut.
A connu l'amour pour vainqueut,
Ecoutez un amant sidéle.
Rendez Euridice à mes pleurs,
Ou bien, pour sinir mes douleurs,
Faites-moi mourir auprès d'este.

の称があ

Ne me dites point que la mort.
Ne rend jamais ceux que le fort.
Fait tember dessons voere empire.
Amour s'oppose à cette loi.
Vous sures amant comme moi.
Jugez donc quel est mon marryre.
PLUTON à Proferpine.

Touché de ses chansons, amoili par ses

l'ignore fi je fuis le Prince des Enfors.

Pluton rend Euridice à Orphée, à condition qu'il ne la regardera point, qu'il ne foit forti du Royaume des Ombbres. L'Acte quatrième commence par la désobéissance d'Orphée, qui dans le moment perd Euridice: les regrets de ce malheureux mars terminent cet Acte. Le cinquième est la mort cruelle

du Théatre François. 103. d'Orphée, déchiré par les Bacchantes, & la punition de ces dernieres par Bacchus. Gette Piece n'est point bonne, on peut dire qu'elle est mal versissée, & encore plus mal conduite, malgré toute la liberté que l'Auteur s'est permise, en violant les régles d'unités de jour, de lieu, & d'action. Cependant il faut croire qu'elle eut du succès, puisque les mêmes Comédiens la reprirent en 1648, sous le titre de LA GRANDE JOURNÉE DES MACHINES, ou la Descente d'Orphée Aux En-FERS, ET SA MORT PAR LES BAC-CHANTES. En 1662. la Troupe du Marais la donna sur son Théatre; voici le titre du sujet de la Piece qui fut imprimée dans ce tems. * « Dessein du * Ce sujet se » Poeme, & des superbes Machines trouve dans a du Mariage d'Orphée & d'Euridice, que de saint » qui se représentera par les Comé-» diens du Marais, entretenus par leurs

1640.

» Majestés, Paris 1662.» Dans ce même Ouvrage, on apprend que le Machiniste se nommoit Buffequin.

· 1640.

LA TROADE,

TRAGEDIE

DE M. SALDEBRAY,

Représentée par la Troupe Royalem

Erte Piece aussi irrégulière que la précédente, attathe d'avantage par les événemens dont ellé est remplie. C'est la prise & la destrucvion de Troye, & le partage des Captifs par ses Vainqueurs. La mort d'Astyanax, celle de Polyxene, immolee sur le tombeau d'Achille: Polymnestor tué par Hécube, pour venger le meurtre de son sils Polydore, ini humainement égorgé par ce Roy de Thrace, pour s'emparer des richesses qu'on lui avoit consiées avec ce Jeune Prince. Cette Tragédie a peu de vers passables, beaucoup qui approchent du ridicule, & d'autres qui sont dans le bas.

IONIGÉNIE.

TRAGEDIE

NOEM ROTROV.

Teft le sujet d'Iphigénie en Aulide, l'une des plus belles, & des plus interressantes Tragédies d'Euripide. . Mais pour la présenter sur la Scene Françoise, il auroir fallu à M. Rotrou plus de talent, & de tems pour le travailler. Frappés des beautés de son original, il s'est contenté de le traduire. sans rien réformer aux mœurs, à la conduite, ni à la catastrophe. Ce soin & certe gloire étoient rélervés à M. Racine. Nous en parlerons à son arenticle, aufli-bien que dans un autre Iphigénie, que M. le Clerc fit paroîe tre presqu'en même-tems. Et nous ferons voir que ce dernier, qui se vantoit d'avoir puise dans la source même, ne connoissoit Euripide, que par le Poeme de M. Rotrou, dont il a souvent copié des vers & des pensées, sans prendre la peine de les déguiser.

Après ce que nous venons d'observer

fur la Tragédie qui fait le sujet de cer article, il suffira de joindre quelques morceaux, pour la faire connoître du côté de la versification.

Voici la fin du discours qu'Ulysse adresse à Agamemnon.

ACTE II. Un seul Agamemnon s'est parmi tant de Scene III. Rois

Trouvé un digne objet de la commune voix?

Comme celui de tous dont le zele & l'adresse,

Devoit porter plus loin l'intérêt de la Grece.

Et qui doit embrasser avecque plus d'ardeur,

Le pénible travail qui soutient sa grandeur,

S'il s'expose sans crainte, & s'il porte avec
joye,

Tout ce qu'il y a de fang à la bréche de Troye,

Qu'a-t'il de précieux qu'il ne doive exposer? Et quel plus digne sang nous peut-il resuser? Diane, pour les Grecs lui demande sa fille. Mais que lui sont les Grecs, sont-ils pas sa famille?

Et s'avouant leur chef, ne s'avouoit-il pas, Pere d'autant d'enfans, qu'il voyoit de foldatss

Non, non, il est aux Grees un trop solide appui:

Espérons mieux pour nous, espérons mieux de lui.

du Théatre Prançois. 16

S'il faut encore Electre avec Iphigénie, Ne craignons pas qu'il faille, & qu'il nous la dénie,

1640.

Tous doivent tout pour lui, seul if doit tout pour tous,

Tout notre sang est sien, tout le sien est à

AGAMEMNON.

J'avois sans ce discours affez de connoissance

De l'adresse à Ulysse, & de son ésoquence : Mais il éprouveroit en un pareil ennui, Que le sang est encor plus ésoquent que lui. Puisqu'il faut de Diane accomplir la requête, Préparez le bucher, votre victime est prête.

Achille prenant la défense d'Iphigénie, jure à Clytemnestre qu'il la sauvera, malgré toute l'armée.

ACTE IV.

ACHILLE.

Mais je vous servirai, quelque effort qui s'oppose:

Et de votre intérêt, je fais ma propre cause.

CLYTEMNESTRE.
Seul?

ghe digita A CH IILLE.

Et de ce bras seul

CITTE-MNESTRE.

Contre tant,

ACHILE.

Contre tous,

Contre son propre pere, & contre votre époux.

Et si je ne craignois de commettre un blacphême,

Je vous dirois encor, contre Diane même. Sur tout autre respect l'honneur m'est précieux.

C'est mon chef, c'est mon Roy, mon oraele, & mes Dieux.

ACTE IV. SCENE VI.

à Iphigénie.

Quiconque entreprendra de vous ôter la vie,

Je suivrois sans respect la fureur qui m'anime,

J'immolerois le Prêtre aux yeux de la victime :

Et l'achetterois l'heur de servir ces bestur yeux

Au mépris des enfers, des hommes, & des Dieux.

IPHIGÉNIE.

Ne m'ôtez point l'honneur de mourir avec gloire,

Et d'en laisser aux Grocs une heureuse mémoire,

109

Il m'importe fort peu que le coup que j'at-

1640.

Soit l'ouvrage d'un homme, ou l'ouvrage du

Je puis seule accomplir tous les vœux de la Grèce;

La plainte des nochers à moi seule s'adresse, Par-tout l'ancre est levée, & le timon est prêt.

L'armée pour sortir n'artend que mon arrêt.

Je soutiens, en vivant, l'insolence de Troye,

Et je puis en mourant vous la donner en

proye;

Je trahis mon pais, si vous mourez pour moi,

Je ruine les Grecs, si je leur ôte Achille, J'ôte aux bons un réfuge, aux foibles un azile,

A la vengeance un foudre, à la justice un bras,

L'intelligence aux chefs, & le cœur aux foldats.

Laissez donc accomplir les vœux de la

Je lui donne mon fang, je le donne à la Grece

110

Tirez-le moi du sein, arrosez-en l'autol.

Ce n'est pas trop payer un renom immornel.

Fille, à mille vaisseaux j'auni tracé la voye,

J'aurai puni Paris, j'aurai saccagé Treye,

Vengés bonneur des Grecs, sacisfait Ménésas.

Et pour tous ces exploits, il ne faut qu'un trépas.

PALENES TRAGICOMEDIE

DE M. L'ABBE DE BOISROBERT.

Noici encore l'Editeur Bonair, panégyriste ordinaire de l'Abbé de Boisrobert, qui va exalter le mérite de cette Piece; il faut l'entendre. "Tout le monde a déja vû cet Ou-"vrage sur le Théatre, & tout le mon-"de le veut voir sur le papier. C'est un "chef-d'œuvre de l'art, dont la forme "ne cede point à la matiere. Les vers "n'en sont pas moins excellens que le "sujet, "&c. Nous allons voir la montagne enfanter une souris. Le sujet de Palene est tiré du Chapitre sixiéme des Histoires Amoureuses de Parthénius, Auteur Grec: Voici en peu de du Théatre François. 111

mots de quelle façon, le Poète Dramatique l'a présenté au Théatre.

Palene, fille de Sithon, Roy des Hodomantes, est recherchée en ma riage par les plus puissans Princes de la Grece à cause de son extrême beauté. Sithon déclare qu'il n'accordera sa fille qu'à celui qui le vaincra à la course de chariots; mais que le Prince vaincu payera de sa vie, le malheur de sa défaite. Plusieurs Princes sont les victimes de leur amour. Enfin, Sithon permet à Clite, & à Driante, de combattre l'un contre l'autre, pour obtenir Palene. (C'est ici que commence la Piece.) Palene qui aime Clite, gagne le conducteur du char de Driante, & ce dernier est vaincu par son rival. On découvre cette trahison, & Clite est prêt d'être immolé sur le bucher de Driante, qu'on croit mort : lorsque ce dernier reparoît guéri de sa blessure. qui épouse la sœur de Clite, & Sithon coment que Palene soit unie à son Amant. Il est inutile de faire remarquer combien ce sujet est peu propre au Théatre, Indépendamment de ce mauvais choix, l'Abbé de Boisrobert l'a encore avili par les caracteres de ses personnages, & sa foible versification.

MÉLÉAGRÉ

TRAGEDIE . . CIA . O

PAR M. DE BENSERADE

Ette Tragédie dont tout le monde connoît le sujet, est la plus passable de celles de Benserade, pour la conduite, & les caracteres des personnages:

Voici l'échantillon d'une Scene en tre Déjanire & Atalante. La première dit à l'autre qu'elle ne peut affez 32 tonner de la voir courir avec empreficement à des dangers qui ne sont point faits pour leur sexe.

DE'JANIRE.

Après tout, (mon fouci) dans l'éme en nous fommes,

Ne devons-nous pas vivre autrement que les

Nos manx font différens, de même que nos biens,

Ce sexe a see plaisirs & le nôtre les siens.

Nons ne le sommes pas, pour dépeupler 14

ALAMAN LA

1640

Pour vous, vous des fille, de fille infinit

De moi, si ju la suis, dest de corps seulement, &c.

Isaac de Benserade (a) naquit à Bensera-Lyons a petite Ville de la Haute-Nor-DE. mandie l'au 1612. L'Abbé Tallemant, l'Académie dans la vie de cet Académicien, & M. Françoise. Pavillon dans fon discours de réception à l'Académie Françoise, où il lui succédoit, relevent beaucoup la noblesse de son extraction, mais comme ils ne s'accordent pas ensemble, on peut craindre qu'ils n'ayent eu que des notions vagues sur la qualité de ses ancêtres. Ajoutons que plusieus n'en penfoient pas si avantageusement. (b)

(4) L'ortographe de for nom a beaucoup vasie, li terivoit Benferadde , enfuite Benferade, & enfin Benferade.

Tome VI.

taine - Gouverneur du Châceau de Milon, comme il et juftifie par les Lettres de naturalité à lui accordées, & à son fils Louis de Benserade en 1504. Havois, ajoutet'on . des alliences dans la maison de la Porte. & dans celle de Vignacourt . étant petit-neveu d'un Grand-Maître

⁽b) Il étoit issu, si nous en expyons l'Auseur du Mercure Galant, de Batt de Benferade, Seigneur de Chepy, Cha mbellan du Roy Louis XII, Grand-Maiere & Capitaine Général | de Malthe de ce nom ... de fon Artillerie, Capi- | & coulin issu de germain

Il naquit dans la Religion Proteltante, mais il n'y demeura pas longtems, car son pere s'étant fait Catholique, le jeune Benserade, qui n'étoit encore qu'un enfant, fut élevé dans la Religion qu'il avoit embrassée. Son pere en mourant lui laissa une fuccession fi embarrasse, qu'il aima mieux y renoncer, que de se donner les soins necellaires pour la débrouillér:

Au fortir du College, il s'artacha à la Poësie Françoise, & composa (a) que

Galant, Octobre 1691. P. \$51.

Mercure gentement.. Ce langage est bien différent de colui de Menage. a M. de Benferado, à ce que » j'ai entendu dire, étoit n fils d'un Procureur de . w Gizors , & j'ai été fort a furptis que M. l'Abbé » Regnier lût ici dernieib rement la harangue de n M. Pavillon à sa réso ception 2 l'Academie » Françoise, dans laauquelle on donne à M de n Benferade une geneam logie magnifique. Mais " je ne l'en estimerois s pas moins, pour être er de bas lieu. Les Sçavans an detrout le piquer d'ém tre les fils de leurs propres Ouvrages. M. de Benferade avoit une

de celui qui regne pré-

* affer folial matter » Gontilly; au-deffus de » la porte de cette maia fon , il avoit fait marw tre des armes qu'il s'é-» toit données, avec une si couronne de Clemes » Un de les amis dit gen-» jour, en les voyant. & C'eft dux Poeren ic en * faire, " Menagians . Tome III. (a) " Betriereide" in'a w die qu'étant en Thépu » logie i il alloit plus n foureat & la Comédie » qu'en claffe ; & qu'tn tant devenu amoureux s d'une Comédibilité il avoit fait une Piece de n Théatre, qui avoit éte m bien recue,m Segraifians p na, pag. 117. La Piece de Théatre , dont M. de

du Théatre François. 115

ques Pieces de Théatre qui le firent connoître à la Cour. Il eut le bonheur 1640 de plaire au Cardinal de Richelieu, qui le gratifia d'une pension dont il jouit julqu'à la mort de ce Ministre. Cet accident lui sit pérdre en même tems sa pension, & l'envie de travailler pour le Théatre; il s'attacha ensuite au Duc de Brezé, qui fut tué au siège d'Orbitello en 1646. M. de Benserade, qui l'avoit accompagné, revint à la Cour, & tâcha d'y faire fortune sur le pied de bel esprit. Les libéralités de la Reine, du Cardinal Mazarin, & de plusieurs Seigneurs & Dames de la Cour, le mitent en un état d'abondance qui l'accompagna julqu'à la fin de les jours ; il conferva toute sa vie la protection de la maison de Villeroy, & le logement "que Monfieur, Frere unique de Sa Majesté, lui avoit donné au Palais Royal. · Il fat reçu à l'Académie Françoise le . 17. May 1674. 80 y fuccèda à M. Chapelain.

La fortune qui s'étoit déclarée pour notre Pééte, continua encore à le favoriler. La Cour étoit de son tems fort

Aegrais n'a pas tapporté l'aole érair la Comadisimme le titre, est la Clépparre : à qui Renferade actable Mademoireme Belle. l'foir les Vichx.

dans le goît des Ballets; comme il se trouva un talent particulier pour la composition des vers qui s'y récitoient, il en sit chargé presque seul, pendant plus de vingt ans; il est vrai qu'il avoit pris un tour nouveau. Avant lui les partoles ne regardoient que les personnages qui y étoient représentés, sans faire la moindre allusion à ceux qui les roprésentoient: M. de Benserade trouva le secret de consondre adroitement le caractère des personnes, avec celui des personnages; & par ce moyen de se faire une réputation qu'il n'avoit pu s'acquérir au Théatre.

Sur la fin de sa vie il se retira à une maison de campagne qu'il avoit à Gonzilly, pour y goûter les douceurs d'une vie paisble & tranquille. Les douleurs de la pierre vinrent l'y attaquer. Malagré son grand âge, il prit la résolution de se faire tailler, mais sa constance ne sur pas mise à cette épreuve. Car un Chirurgien, en voulant lui faire une saignée de précaution, lui piqua l'artière, & an lieu de travailler à trancher le sang, prit la suite. On n'ente que le tems d'appeller le Père Commaire, Jésuite, son Consesseur, qui arriva assez à propos pour le voir

l mourut le 13. Octobre 1691 dans sa 80° année. Son caractere se: trouve assez heureusement exprimé dans ces vers que M. de Sénecé a faits pour mettre au bas de son portrait.

27th Ceribal elipsie cur: enois extens divers, -3 quintonvemmi lavenir peu crédules ... De plaifanter les grands, il ne fit point The said Micropoles, 1000 as

Sans qu'ils le prissent de travers. Mifut visto & galant, fans être ridioule, in forentichità composer des vett.

(a) L'Adeur du Met- | " qu'il s'éroit préparé à cune Galant ne dir pas que la mort ait été si précipité, il ajoute même, dis chreonfancis, qui semblent appuyer ce sentiment, d'La maladie appring bapparte (M. da » Benserade) la surpris w dans la preparațion mign'il faifpic pour fe p faire tailler de la pierw re', oc tout l'art des m Mellecins n'a på rénangrer là faute des Chia rurgiens. Il a cur une sufficience relationers ace. n compagnée de reven B'ties, mais comme if PA roujours en beau-

"l'opération, qu'on lus. » devoit faire en véritz-» ble Chrétien . & en " Chrésien pénéezé des » vérités de la Foy, s'as » bandonnant entieresement mixi Ordres de fa » Providence, tous les w duciqu'ile fuffent prinnoncés avec véhémen, ve chivant fon tema pérament , Padrefi p foient à Dieu , à qui wil fe plaignoit, en foi is demandant! en monte or tems de la patience w dans fes douleurs, qui m érofein entiemes. せいかを訪け かたけた

On peut voir son éloge plus au long dans l'Histoire de l'Académie Francoile, dans les Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes illustres, composés par le Pere Nicéron, & le Mercure Galant, Octobre 1691.

Voici les titres des Pieces qu'il a données au Théatre.

LA CLEOPATRE, Tragédie, 1635. LA MORT D'ACHILLE ET LA DISPUTE DE SES ARMES, Tragédie, 1636. IPHIS ET TANTE, Comédie, 1636. GUSTAPHE, OU L'HEUREUSE AMBI TION, 1637. Méléagre, Tragédie, 1640.

MARGUERITE DE FRANCE, and

TRAGI-COME'DIE

DE M. GILBERT.

Enri Second, Royd'Angletern est amoureur de Marguerite de France, accordée à fon fils, & vent l'épouser lui-même. Le fils d'Henri le revolte contre son pere, l'oblige à lut du Théatre François.

fendre la Princesse de France, & la paix se fait entre le Roy & le Prince d'Angleterre. Cette Pièce est affez mat conduite, & l'Auteur a mis peu de bienséance dans ses Personnages.

1640

GABRIEL GILBERT Étoit de la Reli-GILBERT: gion Prétendue Réformée. Il fut dans la jeunesse Sécretaire de la Duchesse de Rohan, & ensuite il le devint des commandemens de Christine, Reine de Suede, & son Résident en France. (a) Les occupations de cette place n'interrompirent point la fécondité des productions de Gilbert. Indépendamment de seize Pieces de Théatre, tans Tragiques que Comiques, qui sont parvenues julqu'à nous, il compola encore d'autres Ouvrages, tant en vers qu'en prose ; & Les Panes & les Plat. firs de l'Amour, Pastorale Héroique, en cinq Actes, représentée par l'Académie Royale de Musique en 1671. qui lui fit beaucoup d'honneur. Ce-

que M. Chapelais a porté fut cet Auteur. . Gilbein molt un elprit delicar . a duquel on a des Odes, mije milles Potmes . Al p Theatre , plaines de 8 774 W. 303 W.

p bons vers : ce qui l'a » ne de Suede , pour Sen cresaire de les commandemens. Il n'a pas w tine parite spinion di 水製器 ジェッハング

120

pendant, avec un emploi, qui annon ce des appointemens très-honorables,& le nombre de ses Ouvrages, qui eurent une forte de réussite dans leur tems, Gilbert n'en devint pas plus aisé, & sur la fin de sa vie, il auroit passe de triftes jours, si M. d'Hervart, protecteur des Gens de Lettres, ne lui eût donné un azile dans son Hôtel, où Gilbert mourut vraisemblablement vers #675. car on ignore le tems de sa mort. Les Pieces que cet Auteur donna au Théatre François ne sont pas bonnes ; mais à travers les défauts dont elles font remplies, on y découvre de certaines situations heureuses, & dans toutes, une versification aisée. Ses Comédies ont des endroits fort passables, & quelquefois fur un bon ton Comique. Passons au Catalogue de ses Pieces.

MARGUERITE DE FRANCE, TragiComédie, 1640.
TÉLÉPHONTE, Tragi-Comédie, 1642.
RODOGUNE, Tragédie, 1644.
HIPPOLYTE OU LE GARÇON INSENSIBLE, Tragédie, 1646.
SÉMIRAMIS, Tragédie, 1647.
LES AMOURS DE DIANE ET ENDIMION, Tragédie, 1657.
CRESPHONTE

16401

POLYEUCTE.

MARTYR,

TRAGE'DIE CHRE'TIENNE

Joique Cinna eut porté la Traligédie à son plus haut point, on peut dire cependant que Polyeucte a en plus de réuflite, & a produir un plus grand effet au Théatre. Le Cid ou vrant une carriere nouvelle, l'avoirren du l'amusement le plus honnéte & le plus flatteur des gens d'esprit & de goût: Cinna l'éleva au dessus de la porte des

asian Pripotte

Critiques, & Polyouce reunit les suf-1640. Hages Wes personnes pieuses & des connoificurs, «Son fuccès » dir M. Corweille a a été très-fieureux. Le style is n'en est pas si sort, ni si majestueux wque celui de Cinna, & de Pompée, mais il a quelque chofe de plus touwhichant, beiles tendresses de l'amour whumain, y font un' si agréable mé-» lange avec la fermeté du divin, que n la représentation à satisfait tout en-» semble les devots, & les gens du » monde (a). A mon gré, je n'ai point

> dit rien ici de trop. M. | dans un Sonnet que voi-Baillet juge compétant ci, & qu'il adressa à dans cette matiere, n'a l'Auteur au sujet de cette fait que rapporter for propres termes. Le fieur

(a) M. Corneille ne | d'Alibray les a rendu Tragodie.

Honse du tems paffé, merveille de notre âge, Exemple inimicable à la postérité. Il ne te restoit plus qu'à faire un saint Ouvrage, Pour te mieux assurer de l'immortalité.

Tu l'as fait, cher Corneille, & sans apprentissage, Ce thef-d'œuvre qu'envain d'autres avoient tent Aux yeux même du ciel, tu rends la Scene fage Er la fais fans dégoût parler de picre.

Toy soul as rencontré cer art si souhaité Qui sçait mettre l'utile avec le délestable : Polymike à la fois neus charms , & nous infirm

» fait de Piece, où l'ordre du Théatre » soit plus beau . & l'enchaînement des » Scenes mieux ménagé: l'unité d'ac-» tion & celles de jour & de lieu y ont » leur justesse, & les scrupules qui peu-» vent naître touchant ces deux der-» nieres, le dissiperont aisément, pour e peu qu'on me veuille prêter de cette " fayeur que l'Audireur nous doir tou-» jours, quand l'occasion s'en offre » en reconnoissance de la peine que » nous avons prise à le divertir ».

La suite du discours de M. Corneille est également juste. L'exposition, le plan & la conduite de sa Piece sont admirables. Si l'on examine les caracteres en particulier: Quelle grandeur d'ame, & queile noblesse ne voit-on pas dans le rôle de Severe ? Quelle vertu, & quels sentimens dans celui de Pauline (a)? Quelle constance dans

Il rallume en nos cœurs une foy refroidie, Er dans les faints discours on ne fait point de fruit . Ou bien l'on en doit faire à voir la Fragédie.

(a) Madame la Dauphine difoit l'aurre jour,
en admirant Pauline de
Polyeuste, Eh bien!
Apolle la plus, hounête;
dame de Svigné da 18,
proile la plus, hounête;
dame de Svigné da 28,

1640:

Polyende à Le personnage de Felix mesopas si brillant, mais il étoit népossire à l'Autour....

vie de M. ... Avant que l'on jouât Polyeucte : Corneille par so M. Compeille le lat à l'Hôtel de Ram-M. de Fonte- bouillet, souverain tribunal des affai-» res d'esprit en ce tems là. La Piece y infat applandie aurant que le demanin doit la bienféance, & la grande réputation que l'Auteur avoit déja. » Mais quelques jours après, M. de - Noiture vint trouver M. Corneille. p'& prit des tours fort délicars pour ... lui dice que Polyeucte n'avoit pas 🖫 réussi comme il pensois, que sur-tous » le Christianisme avoit déplu (a). M.

Théatre Françoise.

Pratique du . (6) Voicile sentiment du d'un homme qui raison-de noit d'après l'Hôtel de l'Abbé d'Au noit d'après l'Hôtel de Bignac, cha-Cambouillet, c'est le pitre infere fameux, Abbé d'Aubidans la Bi- gnac. & Depuis peu bliotheque ja d'années, dit il, Baro n mit sur le Théatre de l'Hôtel, de Bourgogne , w le Marigre de S. Eustaa che & Corpeille celui , n de Polyende & de Théoa dore. Ce n'est pas que ... je les approuve.... ... m Mais ils doivent évirer deux choses, que j'ai apupours remarquées gayoir eu mauvais fucpice, La premiere est

» qu'il ne feut jamais » faire des invectives » contre la Religion.... » Nous en avons vu l'e-» xemple dans le Pe-» lyeuste de Corneille, woù Stratonice, wn'est qu'une simple » Suivante, &c. quel-» ques autres Acteurs » font plusieurs discours » en faveur de la Reli-"» gion des Payens, & » disent une infinité » d'injures atroces con-» tre le Christianisme.... » Cela fir un fi mauvais » effet , que feu M. le » Cardinal de Richelicu

du Théatre François. 125

in Corneille allamné, voulut rétirer la

. » Piece d'entre les mains des Conoé. » diens qui l'apprenoient; mais enfau il » la leur laissa, sur la parole d'un d'entre " eux qui n'y jouoit point, parce qu'il » étoit trop manyais Acteur. Etoit-ce »

m ne le pûr jamais ap-» prouver Mais qu'il o prenne garde de n'y » pas mêler les galanteo ries du fiecle, & de » faire paroître des paf-» fions humaines, qui so donnent de mauvaises » idées aux Spectateurs ; » & qui les portent à des » pensées vicieuses. Car . » ce mélange fait qu'el-» les deviennent odieu-.» ses par la fainteré du » sujet, ou que la sain-» teté du sujet est mépri-» fée par la complaifan-» ce que plusieurs ont à * cette coquetterie. C'est De la faute où Corneille a est combé dans le Mar-» tyre de Polyeucte, où so parmi tant de propos » chrétiens, & tant de beaux sentimens de la Religion, Pauline fait n avec Sévere un entre-» tien si peu convenable » à une honnête femme, » qu'il en devient ridi-Do cule, car elle kui dit, * & plusieurs foie, qu'el-» le l'avoit aimé tendre-D meat , & qu'elle l'ai-

with encore : qu'elle » n'avoit époufé Polyeu-» de que par devoit, & " que la vertu succom-» boit en sa présence, » &c Pauline eut » bien mieux fait d'aw vouer cette foiblesse à » une Confidence, & de » faire la généreuse de-» vant Sévere, en lug » difant que son devoir, » & fon mariage avoience » étouffe tous les sentimens qu'elle avoit pu w concevoir autrefois en w la faveur : c'est la conm duite que devoit gar-» der une femme ver-» tueule, fur-tout dans wune Tragédie qui n'e-» toir pleine que de ma-» ximes Chrétiennes & » de saintes paroles, & » qui finissoit par un » martyre; mais c'est un » de ces beaux endroits » de Corneille qui pê-» chent contre le juge-» ment, & qui n'one » pas laissé de ravir ceux » qui se laissent abuser wanx faux brillant 🚜 🛒

L iij

Histoire

continue M. de Fontenelle a à ce Co-» médien à juger mieux que tout l'Hô-» tel de Rambouillet 3 » (a)

(a) Avant de finir cet | inférées fur cette Piece. Article, none joindrons deux remarques que le nouvel Editeur des Ocu-

Voici quatro vers que . M. Corneille , n'a fait imprimer que dans la rres de M. Cornelllo a promiére Bilista.

Peut-être qu'apres tout, ces croyances publiques, Ne sont qu'inventione de la gespolitiques Pour contenir le Peuple, ou bien pour l'amouvoir .

It deffus la foiblelle affermit leut pouvoir.

la page 11. du II. Tome du Recueil des pieces diverles für M. de la Fontai-De in-12, Pazis 1671.

Le premier de ces vers (*) Voyez éroit le 23 du desnier complèt de Sévere, dans la dernière Scone du IV. Acte.

Quoique ces vers n'expriment que le doute vague d'un Payen, à qui les extravagances de fa Religion rendoient fufpedes toutes les autres Religions, & qui n'awoit ancune consoiffance des preuves évidentes de la nôtre, M. Corneille s'est reproché plufieurs fois, de les avoir fait imprimer.

La premiere des Stances que dit Polyeucte dans la seconde Scene du IV. Ace, donne lieu à une Observation d'un autre genre. Les trois derniers vers de cette Stance le trouvent dans une Ode de M. Godeau à

Louis XIII. & y cermigent la XXXIII. Strophe (3) à qui de M. Gorneille ou de M. Godsau amartionment cas prois vors ? L'un des deux les a-t-il copies d'après l'autre ? tous deux les ons-ils empruntes, ou imités de quelque Auteur plus ancien ? ou n'eft-ce que par un pur effet du hazard qu'ils ont exprimés tous deux la même pensée dans les mêmes termes à Nous n'avons garde d'ofer décider, cependans nous ne diffimulerons. pas que l'Ode de M. Godeau est antérieure aureprésentapremieres tions de Polyeucte. Nous mettrons ici fous les yeux du Lecteur la Stance de Polyeucte, & la Strophe de l'Ode.

du Théatre François.

C'est cependant cette Piece que l'Hôtel de Rambouillet avoit unanimement désaprouvée, qui a accrédité de plus en plus le spectacle, & fait considérer les Comédiens sur un ton différent qu'on n'avoit fait jusqu'alors. On peut même présumer que ce motif, joint à la conduire plus réglée des Acteurs, détermina le Roy Louis XIII. qui les protégeoit, à leur accorder un Arrêt très savorable. Avant de le rapporter, nous crossons qu'on lica avec



Source idélicente, en miferen seconde,
Oue voulez-vous de moi , flateufer voluprés ;
Montétur attachemens de la chair & du mombe,
Oue no me quirten-vous , quand je vous si
quirtés.

Aflez, honneurs, plaifirs, qui me livren la

Tonte youre felicité.
Sujerte à l'instabilité.
En moins de rien tombe par terre : d'as comme elle a l'échat du verre .
Elle en a la fragilisé.

心法公司

Tel on voit le destin sinelle
Des Ministres ambirieux,
Que souvent le coutoux céleste
Donne aux Monarques vicieux.
Leurs paroles sent des oracles;
Tandis que par de faux miracles
Ils tiennent leur siecle enchante;
Mais leur gloire combe par terre,
Et comme elle a l'éclat du vorre,
Elle en a la fragilité.

plaisir le passage suivant, qui mettra au fait de l'état du Théatre, au tems dont nous parlons. Il est tiré d'un Livre assez rare, imprimé en 1642. in-8°. Cet ouvrage qui est de Sorel, est intitulé Maison des Jeux.

« Les Galeries où l'on se met pour voir nos Comédiens ordinaires, me déplaisent, pour ce qu'on ne les voit pre que de côté. Le Parterre est fort in--» commode pour la presse qui s'y trou-» ve de mille marauds mêlés parmi les » honnêtes gens, aufquels ils veulent " quelquefois faire des affronts, ayant » fait des querelles pour un rien, metsetent la main à l'épée, & interrom-» pent toute la Comédie. Dans leur » plus parfait repos, ils ne cessent aussi "de parler, de sifler, & de crier, & » pour ce qu'ils n'ont rien payé à l'en-"trée, & qu'ils ne viennent-là qu'à » faute d'autre occupation, ils ne se » soucient gueres d'entendre ce que di-» sent les Comédiens ».

"Vous dites en bref que l'on voit des Comédies sans ordre, & sans jupement, mais est-ce de celles-là que l'on vous veut faire estimer? N'en at-on pas fait de telles depuis peu d'années, que l'on n'y trouve rien à sou-

» haiter ? Autrefois l'Hôtel de Bourgongne n'étoit qu'une retraite de Bâte-» leurs groffiers, & sans art, qui al-" loient appeller le monde au son du » tambour jusqu'au carrefour S. Eufta-» che, comme on l'apprend dans les » contes de Bonaventure Des Periers. "Ce n'étoit que la racaille de Paris qui » les alloit là écouter. Maintenant nous » y avons des Comédiens illustres, en-» tretenus des Rois & des Princes, qui » y représentent des Pieces graves & » lérieules, dignes des plus chastes sercilles, & de l'austérité des Philosophes. Il n'y a pas fort longtems qu'il n'y avoit à Paris, & par toute la » France, qu'un seul homme qui tra-» vaillat pour de telles représentations, " qui étoit le Poëte Hardy: & lorsque » les Comédiens avoient une Piece nouvelle, ils mettoient seulement » dans leur affiche, que leur Poëte avoit » travaillé sur un sujet excellent, ou » chose semblable, sans le nommer, » pour ce qu'il n'y avoit que lui, ou » pour ce que s'il y en avoit d'autre, » l'on ne les nommoit pas non plus » pour les distinguer; & ce n'étoit pas * tant qu'ils fissent scrupule de laisses * mettre leurs noms à une affiche de

» Comédiens, qu'à cause qu'ils n'or » soient se déclarer aureurs de quel » ques mauvaises Pieces. Mais main, » tenant que l'on en fait de si belles » & que l'on y employe même les His-» toires Saintes, il y a de l'honneur à » y être nommé »,

« Mais je me souviens que vous » avez dit que le lieu où se fait l'assem-» blée vous déplast, & que vous ne " vous trouvez pas bien aux loges, pour » ce qu'il n'y a que les premieres qui » soient bonnes, & qu'aux autres, » l'on ne voit les Acteurs que de loin, » & de côté; l'on s'approche comme »l'on veur au parterre; mais j'ai vu des » gens qui se tenoient si mal-à-propos » sur la gravité, qu'ils cussent ern être. » deshonorés de se placer en ce fieu-là ; a d'autant qu'ils disoient que ce n'étoit » que pour les gens de pied; comme » s'il n'étoit permis de s'asseoir, qu'aux » gens de cheval, ou de caroffe. S'ils s entendoient aussi quelque rencontre » de quelque boufon qui ne leur plûte » pas, ils disoient dédaigneusement que » c'étoit des railleries à faire rire le Paristerre: cependant l'on y trouve quel-» quesois de fort honnêtes gens, & » même la plûpart de nos Poëtes, qui

du Theatre François. 131

» sont les plus capables de juger des » Pieces, ne vont point ailleurs ».

1640.

Voici la Déclaration dont on a parlé, elle fait trop d'honneur aux Comédiens, pour que nous puissions nous dispenser de la transcrite ici entièrement.

1641.

DECLARATION DV ROY LOUIS XIII.

Au sujet des Comediens.

Du 16 Avril 1641.

Roy de France & de Navarre; A tous ceux qui ces présentes Lettres versons. Salur. Les consinuelles bénédictions qu'il plait à Dieu répandre sur noure rogue, nous obligeant de plus en plus à faire tout ce qui dépend de Nous, pour retrancher tous les déreglemens par lesquels il peut être offensé. La crainte que nous avons que les Comédies qui se représentent utilement pour le divertissement des Peuples, ne soient quelques ois accompagnées de représentations peu honnêtes, qui

1641

laissent de mauvaises impressions sur les esprits, fait que nous sommes réfolus de donner les ordres requis, pour éviter tels inconvéniens. A ces causes, Nous avons fait & faisons très-expresses inhibitions & défenses par ces présentes signées de notre main, à tous Comédiens de représenter aucunes actions malhonnêres, ni d'user d'aucunes paroles lascives, ou à double entente, qui puisse blesser l'honnêteté publique, & sur peines d'être déclarés infames, & autres peines qu'il y Échoira: enjoignons à nos Juges, chacun à fon district, de tenir la main à ce que notre volonté soit religieusement exécutée; & en cas que lesdits Comédiens contreviennent à notre présente Déclaration, Nous voulons & entendens que nosdits Juges leur interdisent le Théatre, & procedent contreux par telles voyes qu'ils aviseront à propos selon la qualité de l'action; sans néanmoins qu'ils puissent ordonner plus grandes peines que l'amende, & le bannissement : & en cas que lesdits Comédiens reglent tellement les actions du Théâtre, qu'elles soient du tout exemtes d'impureté, Nous vou-lons que leur exercice, qui peut inno-

cemment divertir nos Peuples de diverses occupations mauvaises, ne puisse leur être imputé à blâme, ni préjudicier à leur réputation dans le commerce public, ce que nous faisons, afin que le desir qu'ils auront d'éviter le reproche qu'on leur a fait jusqu'icy, leur donne aurant de sujet de se contenir dans les termes de leur devoir des Représentations publiques qu'ils feront, que la crainte des peines, qui leur seroient inévitables, s'ils contrevenoient à la présente Déclaration. Si donnons en mandement à nos amés & féaux Conseillers les gens tenans notre Cour de Parlement à Paris, que ces Présentes ils ayent à faire vérifier, & enregîtrer, & du contenu en icelles faire jouir, & user lesdits Comédiens, sans permettre qu'il y soit contrevenu en aucune sorte & maniere que ce soit. - CAR tel est notre plaisir. Donné à S. Germain en Laye, le 16. jour d'Avril, l'an de grace 1641. & de notre regne le trente-uniéme. Signé LOUIS, & fur le reply, par le Roy, DE LOMÉNIE, & scellées du grand sceau sur simple queue de cire jaune. Registrées, ouy le Procureur général du Roy, pour être exécutées selon leur forme & re-

1641.

neur, à Paris en Parlement le vingtquatriéme jour d'Avril mil six cens quarante-un. Collationné, signé,

DU TILLET.

PARTHENIE,

TRAGI-COME'DIE

DE M. BARO.

Ette Piece est de l'invention de l'Auteur, qui suppose qu'après la derniere défaite de Darius, Alexandre son vainqueur devint amoureux de Parrhénie, Princesse de Perse, sa prisonniere, femme d'Hitaspe, Prince attaché à l'infortuné Darius. Mais à la persuasion d'Héphestion, Alexandre rend la liberté à Parthénie, & à Hitaspe, & comble de ses bienfaits ces deux époux. Le caractere d'Alexandre est assez mal rendu jusqu'au dénouement, où à la vérité, il paroît tel qu'il devoir être. Il y a peu de bonne Poesie dans cette Tragi-Comédie. En voici cependant un morceau qui n'est pas sans mérite. C'est Parthénie qui parle à Alexandre.

-(...

SIRE, ce qu'aujourd'hui tu recherches de moi

Est digne d'un Tyran, mais indigne d'un Roi. Que ces lâches beautés devant toi prostituent

Leurs infames appas, qui charment, mais qui tuent,

Qu'elles l'accordent tout, de crainte de périr,

Elles sçavent flatter, & moi je sçais mourir. Use plus sagement des saveurs de Bellonne, N'agueres je portois le Sceptre & la Cou-

ronne,

Et bien que désormais ces marques de grandeur

Ne foient plus dans mes mains, elles font dans mon cœur.

C'est-là que méprisant les coups de la for-

Et le fâcheux succès d'une guerre importune, Malgré ma servitude, & malgré ses projets, Ma vertu trouve encore un Sceptre & des Sujets.



LE GRAND TIMOLEON

DE CORINTHE, TRAGI-COMEDIE

Par LE SIEUR DE S. GERMAIN.

Imophane, Tyran de Corinthe, fait emprisonner injustement Philarque, un des principaux Citoyens de l'Etat, dans l'intention de séduire la femme de Philarque, dont il est amoureux. Timoléon, frere de Timophane, qui a mis ce dernier dans la situation de commander à Corinthe, mais qui ne croyoit pas qu'il pousseroit sa puissance jusqu'à la Tyrannie, lui représente en vain son injustice. L'amour de la patrie oblige Timoléon d'entrer dans une conspiration contre son frere, & dont il est nommé le chef. Timophane est tué, & Timoléon, après avoir rempfi les devoirs d'un Citoven zélé pour sa patrie, deure la mort de son frere, & le malheur qui l'a forcé d'être son assassin, & prend la résolution de s'exiler de son Païs, & d'aller fin ir ses jours dans le plus affreux défert.

sert. On trouve dans certe Tragi-Comédie de très-belles choses, dans les situations, & la Poesse: Saint-Germain n'auroit eu besoin que d'être conduit pour devenir un des plus passables Poetes Dramatiques de son tems.

L'INJUSTICE PUNIE,

TRAGE'DIE

DE M. DU TEIL (a).

Est l'Histoire de Virginie enlevée par le Décemvir Appius, qui en est devenu amoureux, & sauvée de sa violence par Virginius, pere de Virginie, qui poignarde sa fille sur le Théatre. Appius est mis en prison, où il s'empoisonne, ce qui finit la Piece. M. de Campistron traita depuis ce même sujet, nous en parlerons en son tems. A l'égard de la Tragédie de Du Teil, on peut, en ménageant les termes, assurer qu'elle est très-soible. Par le passage suivant, on jugera de la Poesse de l'Auteur.

⁽a) Ce Du Teil est aussi | de Suetone, c'est tout ce guteur d'une Traduction | que nous sçavons de luis Tome VI... M:

Histoire :

1641.

APPIUS feut.

Thémis, pardonne-moi,
Une divinité plus puissante que toi
Renverse tes autels, & fair céder au vice
Les inclinations que j'ai pour la justice!
Tu sçais que je l'observe aux autres jugemens.

Excuse en celui-ci la fureur des Amans. Si je condamne à tort une fille au servage, C'est pour la trop aimer que je lui fais ou-

Loin de lui commander, je int veux chois.
Tu me parles, Vertu, ju ne te peux com.
Ton maintien férieux, & ta face ridée.
Viennent à rous momens s'offrir à mon idée.
Mais l'amour en riant, diffipe ée respect,
Et bannit de mon cour cet ennemi suspect.



1641

LE GOUVERNEMENT

DE SANCHE PANSA.

COMEDIE

DU S' GUERIN DE BOUSCAL.

C'Est peu de chose que sette Comédie; l'Auteur a soivi, autaux qu'il a pû, le Roman de Dom Quichotte. Les Scenes Episodiques sont un pru, dissérentes. Nous ne rapportons de certe Piece que les vers suivans, débités par une Egyptienne, qui fait l'Apologie du larcin d'une façon assez singuliere.

A qui souvent on donne un pardon légitime.
Par exemple, la nuit nous dérobe le jour,
Le silence le bruit, & l'absence l'amour.
Les extrêmes malheurs, nous dérobent les-

Les cas, & la laident, dérobent les Amans: Les cas, & la laident, dérobent les Amans: Les Cathares aussi, nous dérobent les dents.

M ij

ANDROMIRE:

TRAGI-COMEDIE

DE M. DE SCUDERY.

M Onsieur de Scudery, dans la Préface qui précede cette Piece, en parle ainsi. « Quoique les Anciens » ayent à peine connu le Poeme Tragi-"Comique, je pense que nous pous vons assurer, sans perdre le respect » que nous leur devons, que s'il n'est le » plus parfait, il est du moins le plus » agréable..... Ce beau, & divertissant » Poëme, sans pancher trop vers la sé-» vérité de la Tragédie, ni vers le style » railleur de la Comédie, prend les » beautés les plus délicates de l'une & de » l'autre; & sans être ni l'une, ni l'autre, » on peut dire qu'il est toutes les deux en-» semble, &quelque chose de plus...Je » ne sçais si j'ai raison de me faire une » loi de mon expérience, mais je sçais » bien, que de treize Poemes que j'ai » composé pour le Théatre, & qui tous » ont été reçûs du Public, plus favora» » blement que je ne le méritois; les

» Tragi-Comédies ont été plus heu-» reuses, quoique chacun m'ait voulu » faire croire, que mon principal talent » étoit dans les choses graves. L'An-» dromire, qui est ma derniere, & » celle que je vous présente, m'a con-» firmé puissamment en mon opinion, » & je serois plutôt ingrat que modeste, is fi je eachois ma reconnoissance » après le succès qu'elle a eu (e). Aussi » suis-je obligé d'avouer, que soit pour » la fable, ou pour les vers, pour l'in-» vention, ou pour le style, elle est, " aussi-bien que trois ou quatre des miennes, le dernier effort de mona esprit a.

Andromire Reine de Sicile, a été promise en mariage par Hieron son pere à Siphax, Prince de Numidie. La mort d'Hieron a suspendu ce mariage, & Andromire devenue sa maîtresse, & qui aime Cléonime, Prince de son sang, & souverain d'Agrigente, refuse d'exécuter la volonté de son pere. Siphax, amant méptilé & jaloux, implore le

⁽a) M. de Seudery té-moigne encore la même dere, il ajoure, Andro-

prévention dans la Pré-face de fon Arminius : vança l'un & l'autre de sagrès avois parié de l'ad-bien loin.

142

lecours de Jugurthe, Roy de Numidie. 1641. qui pour venger son ami, assemble une armée navale, & vient mettre le siège devant Syracule. (Voilà où l'action de la Piece commence.) Arbas, Prince de Messine, du sang des Rois de Sardaigne, qui a formé le dessein de s'emparer du Royaume de Sicile, feint d'aimer la Reine; mais se voyant rebuté, à cause de Cléonime, il traffit ce Prince, qui dans une sortie est pris prisonnier par les Numides. Siphax, à qui Cléonine a autrefois fauvé la vie veut lui rendre la liberté, mais Jugurthe s'y oppole. Cependaut Arbas, maitre des Troupes d'Andromire, offre & cette Reine de délivrer Cléonime, à condition qu'elle lui cédera le Royanme de Sicile. Andromire accepte la propolition d'Arbas, & après l'avoir fait reconnoître Roy, elle lui apprend qu'elle vient de s'empoisonner. Cléanime, & Arbas se désorperent de es malheur, mais Crates, Médecin d'Andromire, les rassure, en disant qu'il a rrompé la Reine, & qu'il n'a point mis de poison dans le breuvage qu'elle a pris. Tandie que cet évenement se passe, Jugurthe, par le moyen de Menandre, Gouverneur du fort, s'empare du Theatre François. 14!

1641

de la ville de Syracuse, & dépōuille Arbas de sa nouvelle puissance; mais par une générossé, peu commune, c'est en faveur d'Andromire, & cette derniere la partage avec Cléonime. Siphax épouse Stratonice, sœur de la Rosné, & Arbas qui a autresois aimé Policrite, autre sœur d'Andromire,

rentre dans les premieres chaînes. Malgré le succès de la Piece de M. de Scudery, on ne pent lui-passer la multiplicité des évenemens peu arranges, dont elle est remplie. De plus, tous les personnages sont désectueur. Andromire ne gards aucune majellé dans les discours, ni dans les actions: Cléonime est sans esprit; Arbas n'est qu'un bas scélérat : les sours de la Reine, des avanturieres, qui fe jettent à la rêce de ceux qui se présenceme: Jugurrhe & Siphex n'ons point de caracseres décides : tous les deux animés par la vengeance, & l'ambition, lors qu'ils sont en étatide farisfaire ces pashous, ils deviennent généreux, lans qu'on puille juger que movif les y porto. A l'égued de la verfification, elle est pompetife, mais vuide de penfées, & souvent remplie d'anticheses, & de jeux de mois. Voilà quelle ch cente 44 Histoire

Tragi-Comédie qui, « oblige » M. de Scudery « d'avouer que soit pour la »fable, ou pour les vers, pour l'inven-» tion, ou pour le style, c'est le dernier » effort de son esprit ».

CLARICE :

DE M. ROTROV.

U N jeune homme de famille est y amoureux d'une aimable personne appellée Clarice, chez laquelle il ne peut s'introduire, attendu que son pere, & celui de sa maîtresse sont onnemis. Cet obstacle lui fait naître l'idée de se travestir en domestique, & da se présenter sous ce titre au pere de sa maîtresse, qui le reçoit à son service. Le pere du jeune homme meurs, & par son testament il demande que lo Pere de Clarice donne cette jeune pérsonne à son fils, pour assoupir toutes? inimitié. Le Pere de Clarice consent à la volonté du défunt. Le jeune homme se fait connoître, & épouse la belle Clarice. Il y a dans cette Comédie deuxdu Théatre François. 149

deux roles épisodiques, qui sont assez comiquement rendus de la part de l'Auteur; l'un est un Capitan, & l'autre un Pédant. Ces caracteres qui étoient alors fort à la mode, devoient amuser les Spectateurs.

1641,

PHALANTE,

TRAGEDIE

DE M. DE LA CALPRENEDE.

TEleine, Reine de Corinthe, a au-L tant d'aversion pour Philoxene, fils du Prince Timandre, que d'amour pour Phalante, Prince étranger. Tout l'intérêt de la Piece roule sur la délicatesse de ce dernier, qui sacrifie les sentimens de son cœur à ceux de l'amirié qui le lie avec Philoxene. Au lieu de répondre aux empressemens de la Princesse, il ne lui parle qu'en faveur de son ami. Ses soins ne servent qu'à redoubler l'averfion de la Reine, & exciter très-injustement la jalousie de Philoxene, qui sans vouloir écouter aucune justification, force son Rival à mettre l'épée à la main, fur laquelle il se jette avec tant de fureur, Tome VI.

Digitized by Google

gn'il s'en bleffe morrellement. Il reconnoît enfin son erreur, & meurt pénétré du regret de son avenglement. Dun autre côté, les froideurs affectées de Phalante, jettent la Reine dans un tel désespoir, qu'elle s'empoisonne pour terminer une vie importune. Elle vient en cet état se présenter aux yeux de son cruel amant. La vûe de la Princesse expirante lui cause de pressans remors; il le reproche la foiblesse, qui l'a engagé à entretenir l'infructueux amour de son ami, & empêché de profiter de celui d'une Reino adorable, & cédant à l'excès de sa douleur, il se frape, & tombe aux pieds de son Amante, qui ne tarde pas à le suivre.

Au reste, la versification de cette Tragédie est très-soible. Le plan est à la vérité, d'une grande simplicité, mais il n'en est pas plus heureux. Le principal personnage est peu propre à être goûté au Théatre. Peut-on concevoir qu'une personne qui présere son ami à sa maîtresse, soit effectivement amoureux? C'est une espèce d'Hérostime trop extraordinaire, & trop peu

vraisemblable.

BELISAIRE.

TRAGI-COMEDIE

PAR LE SIEUR DES FONTAINES.

A versification de cette Piece est assez passable pour le tems, mais les caracteres sont pitoyables : l'intrigue est très-embrouillée, l'Auteur l'a chargée d'événemens & ne s'en est tiré que par un dénouement qui n'a pas le sens commun. L'Impératrice Théodore poursuit Bélisaire avec fureur. Après avoir tenté inutilement de le faire assaffiner, elle le dénonce à l'Empereur comme criminel d'état. Ce Prince fait mettre Bélisaire en prison: Il reconnoît ensuite son innocence, & le comble de biens & d'honneurs. Passons aux épisodes. Bélisaire reçoit d'une façon fort séche les attentions de la Princesse Sophie, & va soupirer aux piés d'Amalasonte, amante de Vitigez, Roy des Gots. D'un autre côté, Iskirion, Prince Danois, rend des soins à Sophie. A la fin de la Piece, Virigez épouse Amalasonte; l'empereur offre la

main de la Princesse sa niece, à Iskirion. Ce Prince qui sçait sa passion pour Belisaire, fait le généreux, & la lui céde: & ce detnier y consent de peur d'offenser l'Empereur, & de paroître ingrat envers une personne, qui n'a cesse de lui rendre les services les plus essentiels.

LE FILS DE'SAVOUE'

O D

LE JUGEMENT

DE THE ODORIC, ROY D'ITALIE.

Julie, Dame Romaine, par une idée de vengeance contre la mémoire de son mari, qui lui avoit enleva le fils qu'elle avoit eu de lui, au moment de sa naissance, resuse de reconnoître ce même fils, lorsqu'il se présente devant elle. Le jeune homme porte la justice de sa cause à Théodolric, Roy d'Italie, qui, malgré la pertisévérance de Julie à désavouer son fils, sorce cette mere injuste à reconnoître son sang, en lui ordonnant d'épositeire jeune homme. Julie, frapée du crime qu'on yeur l'obdiger de commes.

tre, céde à la voix de la nature, & reconnoît son fils. C'est aux Maîtres de l'Art à décider si ce sujet est propre à présenter sur le Théatre.

THOMAS MORUS

LE TRIOMPHE

00

DE LA FOY

ET DE LA CONSTANCE,

TRAGE'DIE EN BROSE,

DE M. PUGET DE LA SERRE.

donner un extrait. On se contente de dire que l'épisode de cette Tragédie est l'amour d'Henri VIII. Roy d'Angleterre, pour Anne de Boulen. La Serre donne à cette derniere les sentimens les plus vertueux; malgré les avis de sa mère, qui lui confeille de tout permettre au Roy, Anne de Boulen lui répond qu'elle veut suivre les loix de la vertu, & qu'Henri VIII, n'obtiendra rien, qu'en partageant avec elle sa couronne, par la Niii

voye de l'hymen. Il nous paroit superflu d'ajouter que cette Piece est foible, le nom de l'Auteur en est une preuve fans réplique. (a)

LA SERRE.

JEAN PUGET DE LA SERRE naquit à Toulouse vers l'an 1600. Il fut Garde de la Bibliothéque de Monsieur, Frere du Roy Louis XIIL avec le titre d'Historiographe. L'Abbé de Marolles dans son dénombrement des Auteurs page 439. dit : " Jean Puget de la » Serre, qui d'Abbé Conseillend'Etac, : » acheva les jours dans le manage, & qui a tant fait de livres, de Tragé-» dies en prole , & l'esprit de Sené-

ғыА ≥изс⊞ с

france

205.00

tions fur les nalle réformé fait parler Acrits mo- ainfi la Serre. « On fcait dernes . T. I. w que Thomas Moras n s'est acquis une répun tation que toutes les n autres Comédies du n tems n'avoient jamais eûes. M. le Car-» dinal de Richelieu a pleuré dans toutes les » représentations qu'il a wues de cette Piece. Il » lui a donné des témoin gnages publics de son sellime, & toute la » Cour ne lui a pas été » moins favorable que s fon E ninence. Le Paa lais Royal étoit trop

(a) L'Auteur du Par- 1

petit pour contenis se ceux que la curiolité p attiroit à cette Tragé-» đie.On y ľuoit au mois w de Désembre, & l'on » tua quatre Portiers, de » compte fait, la prem miere fois qu'elle fur » jouée : voilà ce qu'on » appelle de bonnes Piew ces. . . . M. Corneille » n'a point de preuves » si puissantes de l'ex-» cellence des siennes. & » je lui cederai volon-» tiers le pas , quand il » aura fait tuer cing » Portiers en un seul » jour. »

du Théatre François.

" que " & de Plutarque, qu'il ne se » vantoit pas d'avoir lûs. »

C'étoit un Auteur fort médiocre, c'est ce qui a fait dire de lui à Saint Amant,

La Serre

Qui livre sur livre desserre. (a)

" La Serre avoir trouvé le secret de bien débiter ses livres à mesure qu'ils paroissoient : mais les ayant fait imprimer en corps, personne ne voulut plus les achetter. On rapporte de lui un aven assez naïf, qui mérite d'avoir place ici. Etant un jour aux conférences que M. de Richelource faisoit sur l'éloquence, dans une maison située à Paris, Place Dauphine; après l'avoir écouté jusqu'au bout, il alla l'embras-

*** 1 · . ..

P 1: 1: 14 1

\$4.03

(a) Ce passage se trou- Paris, après sui avoir ve dans une Piece de fair ses adieux, aussi-Poesse de Saint Amant, bien qu'à plusseurs intitulée, Le Poète éroté, grands Seigneurs, sont en il feine que ce Poète il a reçû jadis des bien-14ffe de sa misere, quitte | faits,& il continue ains. titre

J'ai va que vous preniez des noises, Pour les Marguerites Françoises, * Et qu'euffiez joue des couteaux Pour nerverze, & pour Escureaux. Et depuis pou même la Serre, Qui livre fur livre desserge, Dupoit encore vos esprits De les impertinens écrits.

Niv

C'est le

Reciieil

Poëlies de differens Au-

tems, qui est

erès - mau-

isa.

ler, en lui dilant, Ah! Monsieur, je vous avoue que depuis vingt ans, j'ai bien débiré de galimathias; mais vous venez d'en dire plus en une heure, que je n'en ai écrit dans toute ma vie.

M. Guéret, dans son ingénieuse critique intitulée le Parnasse Résormé, fait tenir ce discours à la Serre. « Il est » étrange qu'on me false des reproches » après ma mort, sur des livres dont » on ne m'a rien dit pendant ma vie, » & je ne comprens pas comment on » en parle mal, après le bon argent » que j'en ai reçû..... Pour moi, » je vous l'avoue, je n'ai presque point » travaillé pour l'immortalité de mon » nom : j'ai mieux aimé que mes Ou-" vrages, me fissent vivre, quede faire » vivre mes Ouvrages, & j'ai toujours » vû qu'un homme sage devoit préfé-» rer les pistoles de son fiécle, aux » vains honneurs de la postérité..... » Je laisse aux autres le soin de bien " écrire, & je n'ai pour moi que celui » d'écrire beaucoup. Enfin, dans un » tems où j'ai vû qu'on vendoit si bien » les méchans livres, j'aurois eu tort, » ce me semble, d'en faire de bons, » &c. »

M. Despréaux se moque de la Serre

du Theatre François. 153

dans la trollième Savyre, ien faisant dire à un Campagnard,

16434

Morbien, (dit-il) La Serre est un charmant

Loret nous apprend que la Serre se préparoit en 1665, à donner un Mercure tous les mois : voici le passage.

Muse Historique de Loret, du 21. Mars 1665.

> Le fameux Monsieur de la Serre Qui livre sur livre desserre, Comme le feu Sieur Saint Amant L'a dit autresois plaisammant: Pour encore mieux vivre & revivre, S'en va plus que jamais pontsuivre Le glorieux titre d'Auteur, Dont il est ardent amateur. Il s'en va, dit-on, de la France, Narrer les choses d'importance. Dans certain livret, tous les mois, Nommé le Mercure François.

Cet Auteur a de l'abondance, Du fluide & de l'élégance, Et pour en parler nettement, Son plus naturel élément, C'est de presque toujours écrire. Il est né pour donner à lire;

Bref, pour meubler de les écrirs. Les Sieurs Libraires de Paris, Et des autres lieux de la terre, Il n'est qu'un Puget de la Serre.

Il y a grande apparence que la Serre me donna pas long-tems cet Ouvrage, car il mourut au mois de Juillet fui-vant. C'est ce que nous apprend M. Robinet, sous le faux nom de Du Lo-rens, dans sa Gazette en vers.

Gazette du 24. Juillet 1665.

Le fameur Puget de la Serre,
De la Parque a senti la serre,
Il est gissant dans le tombeau,
Avec ce Mercure nouveau,
Que sa plume belle & séconde
Eût fait voler au bout du monde:
Oii, comme un autre il est passé,
Des vers il sera fricassé,
Le l'on ne dira plus la Serre,
Qui livre sur livre desserre.

Ce passage fair voir que l'Auteur du nouveau Supplément de Moréri s'êst trompé, en faisant mourir la Serre sur la sin de l'année 1665, ou au commencement de celle de 1668.

Poemes Dramatiques du Sieur de la Serre.

164¥.

Thomas Morus, ou le Triomphe de la Foy et de la Constance, Tragédie, 1641.

LE SAC DE CARTHAGE, Tragédie,

LE MARTYRE DE SAINTE CATHERI-NE, Tragédie, 1643.

CLIMENE, ou LE TRIOMPHE DE LA VERTO, Tragi-Comédie, 1643.

Thésée, ou le Prince reconnu, Tragédie, 1644. (4)

(4) Il est nécessaire d'a- l vertir que toutes ces Pieces sont en prose, & que M. de la Serre n'a jamais fait de vers. On peut regarder ses Ouvrages Dramariques , comme des plans distribués, & prêts à être mis entre les mains d'un l'oète. C'est ce qu'a fait Mont-Leuri, qui s'est servi du Sac de Carthage qu'il a imis en vers , & donné au Théatre fous le titre nice la More d'Afdrubat. Outre les Pieces dont on Vient de rapporter les titres , M, de la Serre avoit compose une Tragédie aussi en prose, divitée en deux Journées, chacune de cinq Actes. Elle elt intitulée PANDOSTE OU LA PRIN-CESSE MACHEUREUSE . & fut imprimée en 1631. Nous n'en avons point parle sous cette année, parce qu'elle n'a jamais été représentée. L'Auteur l'avoit dédiée à une personne dont il cache le nom fous celui d'Uranie; après avoir beaucoup exalté fes qualités supérieures : Le refte de vorre corps , (dit-il .) ef une huirieme merveille , done en ne parle point parce qu'ella n'a point de nem propre.

Le sujet de cette Piece est de l'invention de

LES VÉRITABLES

FRERES RIVAUX, (a)

TRAGI-COME'DIE

DEM. CHEVREAU,

Représentée par la Troupe Reyale.

A Naxandre, Roy de Thrace a obligé de porter lui-même la guerre chez ses voisins, confie son Royaume, & la Princesse Doralise, qu'il aime, à son frere Pissmant. Ce

l'Auteur. Pandoste est le nom d'un Roy, qui fans aucun sujet, devient jaloux d'Agathocle, Roy de Sicile, & veut le faire emprisonner. Agathocle averti de ce deffein . se retite. Sa fuite précipitée confirme les soupcons du Roy, il fair exposer la Reine, appellée Belaire. Cette Princeffe est sauvée, mais elle expire peu après de douleur. Pandoste la trouve prête à rendre les derniers foupirs. Il reconnoît fon innocence. Les regtets de ce Roy terminent la premiere Journée. Les Amours de Dorafte, fils d'Agarhocle, Roy de Sicile, & de la Princesse Fauvye, fille de Pandoste, leurs avantures romanesques, & leurs reconnoissances a composent la seconde Journée, plus ennuyeuse encore que la premiere.

(a) Ce mot de Vérica...
bles est sans doute employé pour ne point confondre cette Piete avec celle du Sieur Beys, institulée : Céline ou les Frerestivanx.

dernier devient amoureux de Doralise, & pour se mettre en état de l'obtenir malgré elle, il fait soulever les sujets d'Anaxandre en sa faveur. Le Roy de Thrace ayant appris la double infidélité de Pisimant, revient dans les états, punit les révoltés, & force son frere de se rendre à sa merci, & à lui remettre Doralise. Pisimant en recevant le C'est ici où pardon de sa révolte, dit à Anaxandre commence la que Doralise s'est rendue à son amour. Piece. & qu'il l'a épousée. Ce mensonge produit tout l'effet que ce traître s'en est promis, Le Roy ne veut plus voir Doralise, & la fait chasser lorsqu'elle se présente devant lui. Enfin l'imposture de Pisimant se découvre, Anaxandre connoît tout l'amour & la constance de sa Maîtresse, il en obtient le pardon de sa faute, & en accorde un second à Pisimant.

'Ce sujet d'invention auroit pû devenie passable en d'autres mains que celles de Chevreau: mais celui-ci l'a rendu au plus mai. Nulle noblesse dans les caracteres des Acteurs. Le Roy de Thrace qui joue un assez beau rôle. pour le fond, est avili par les discours que l'Auteur lui prête. Doralise s'exprime comme une Megere avec Piff

3.5.4.I.

mant, & pleure en mince griferte avec Anaxandre. Qu'on juge après cela comment le rôle de Pilimant est rendu. Enfin, on peut dire que cette Tragi-Comédie est aussi pitoyable par la forme, que par la versissication. Voici deux vers, qui feront juger des autres.

PISIMANT à Deratife.

Miracle de beauté! avant la fin du jour Vous aurez fait mourir un miracle d'amour-

On auroit à se plaindre de nous, si à cet extrait, nous ne joignions pas un passage de l'Epître composée par le Sieur Bary, Editeur des Véritables Freres Rivaux, qu'on trouve à la tête de cette Tragi-Comédie. Voici ses propres termes.

"Le sujet de cette Piece est rare, les incidens dont elle est accompagnée merveilleux; & si l'esprit éclate en son invention, la prudence paroît en la conduite. Ses pensées sont nouvelles, claires & relevées, & si leur velles, claires & relevées, & si leur multitude surprend les plus spirituels, leur solidité éronne les plus judicieux. Ses vers sont doux, coulans, justes, & bien tournés. L'Auteur a l'imagination nette, & présente, & l'esprit revêtu de toutes les connoissances

du Théatre François. 159

» dont un grand Poete doit être orné.... » Si j'eusse voulu dire îci de lui, tout » ce qu'on en doit dire, je n'eusse pû

se ce qu'on en doit dire, je n'eune pu se téduire en deux livres, ce que j'ai

" réduit en deux pages."

Il faut avouer que Messieurs Bary, & Bonair, * étoient des gens d'un goût bien singulier.

1641.

* Editeur d'une partie des Pieces de Boilrobert

L'ESPRIT FOLET.

COME'DIE

PAR M. D'OUVILLE.

Lorestan, jeune Languedocien, nouvellement arrivé à Paris, loge dans la maison d'un de ses amis. Angélique, sœur de cet ami, devient amoureuse du Provincial, & par le moyen d'une porte secrette, s'introduit dans sa chambre en son absence, fouille dans ses papiers, met ses hardes en confusion, lui fait des présens, écrit des settres, & en reçoit de lui. Florestan n'est pas entierement la dupe de ce manège, mais il veut voir quelle sera la fin de cette avanture, dont il n'imagine rien que de gracieux. Carille son

valet, ne pense pas de même, prévenu que tous ces défordres font un reffer de la puissance d'un Esprit Folet, il s'abandonie à des frayeurs, le des craintes ridicules, que la Suivante d'Angélique prend malignement le soin d'augmenter. Les discours du Valet, font le plus plaisant de la Piece. Le fond en est heureux & consique; Hauteroche a sçu en profiter dans celle qu'il a donné lous le même nom. Le dénouement de la Comédie de d'Onville, est ce qu'il y a de plus foible. Le stratagêmes d'Angélique se découvrent & la Piece finit par son mariage avec, Florestan.

Dans cette Piece, ainsi que dans les autres du même Aureur, ce sont les femmes qui sont l'amour, avec assez de vivaciré. On y trouve toujours aussi des rencontres, des travestissemens, des incognito, &c.

Nous remarquerous que, quoique tous les Acteurs de cette Comédie, soient François, & que la Scene se passe à Paris, néaumoins le sujer est emprunté d'un Canevas Italien, qui a pour titre, La Dama Demonio, ou Artequin persécuté par la Dame invisible.

BLANCHE

BLANCHE

DE BOURBON,

REINE DESPAGNE

TRAGI-COME'DIE

DEM. REGNAULT. (a)

On Pedro, Roy de Castille, & mari de Blanche de Bourbon, aime passionément Marie de Padille qui, pour entretenir l'amour de ce Prince, use de sorcint non seulement le Roy à ne s'occuper que de Marie de Padille, mais ils sui inspirent une haine si forte contre Blanche de Bourbon, qu'il devient surieux à la vue de cette Princesse. DonHenri, frere de Don Pedro, découvre les détestables pratiques de Marie de Padille. Cette derniere se tue: le Roy de Castille demande pardon à Blanche, qui excuse tout d'un mari

⁽a) C'est le même Auteur qui avoir déja compose la Tragédie de Marie Smard 5 dont nous ce Poète.

qu'elle aime, & mui n'agissoit que par les chârmes des Enfers. Four est foible dans cette Piece, sujet, conduite, car nacteres, & verification.

LE COURONNEMNT DE DARIERO

TRAGI-COMEDIE

DE M. L'ABBE DE BOISROBER

Arie, affocié par Artaverce son pere, au trône de Perse, est amoureux d'Aspasse, jeune Grecque, que le Roy aime aussi, & qu'il a enlevé à Darie. Cette rivalité seit de prétexte à Tiribaze, Seigneur Persan pour conspirer contre Artaxerce, qui suppose que Darie lui a ordonné de retirer Aspasie des mains du Roy. Cate conspiration est déconverte, & Tiribaze est arrêté dans le moment que Darie arrive dans le dessein d'enlever Afpasie. Artaxerce à qui on a dir que ion fils étoit le chef de la conspiration, le blesse de son épée. Darie tombe évanoui, & on le croit mort, Cependant

S196 35 43

Digitized by Google

du Théatre François. 163

le Mystete de la conspiration se découvre, & Anaxerte, qui connoît que Darie n'y avoit aucune part, vent le tuer : Darie reparoit, & dit que sa blessure est peu de chose. Le Roy lui cede Aspasie, & termine la Piece pat les deux vers suivans,

Qu'après la guerison de mon fils on ne

Que festine dans me Cour, que Bals, que feux de joye.

MORT 73 44 LA

DE POMPÉE, (a)

TRAGEDIE

DE M. CORNEILLE.

E caractere de la Poelie du stile, Réflexione a toujours décide du bon ou du cririques sur la Possie & la mauvais succès des Poemes, même Peinture, par de ceux, qui par leur étendue, sem-M. l'Abbé du

lai qu'en lui a conservé, & que M. Corneille lui avers donat den la pre-

(a) Le véritable titre miere édition. Mais demettre feulement Pemile Tragédie.

O iš

» blent dépendre le plus de l'œconomie » du plan, de la distribution de l'ac-» tion, & de la décence des mœurs,

"Nous avons deux Tragédies du grand Corneille, dont la conduite, "& la plûpart des caracteres font trèsdéfectueux. Le Cid & la Mort de Pompée. On pourtoit même disputer
à cette derniere, le titre de Tragédie. (a) Cependant le Public enchanté par la Pocsie du style de ces Ouvrages, ne se lasse point de les admirer, & il les place fort au-dessus
te plusieurs autres, dont les mœurs
sont meilleurs, & dont le plan est
régulier. Tous les raisonnemens des

M. Corneil- (a) « Il y a quelque le , examen » chose d'extraordinai- de Pompée. » : dans le titre de ce

n : dans le titre de ce p'Poeme, qui porte le nom d'un Héros, qui ar h'y parle point : mais mil ne laisse par d'en' » être en quelque sorte le n principal Acteur, puif-» que la mort est la caufe munique de tout ce qui way palle. J'al juftifié mailleurs l'unité d'acstion qui s'y renconm tre, par cette raidon, s que les événemens Y m ont une telle depen-» dance l'un de l'autre .

n que la Tragédie n'au-» roit pas été complette, » si je ne l'eusse poussée w julqu'au teime ou fe » la fais finir. n' ll n'ap-3 w partenoit qu'à Corneille de hazardet" des choses extraordinaites. Il étoit né pour composer des modeles. Quel- 1 que beau que foir celuici, & quelque fuccès qu'il' air eu , cependane Paul " teur n'à pas voule y'revenir ; & aucuh Poece " après lui n'à oft en faire

du Théatre François. 169

" Critiques ne le petsuaderont jamais qu'il ait tort de prendre pour des Qu" vrages excellens deux Tragédies qui,
" depuis quatre-vingt ans, font tou" jours pleurer les Spectateurs,"

Comme nous avons déja parlé de la premiere de ces deux Tragédies, nous n'examinons ce passage de M. l'Abbé du Bos, que par rapport à la derniero.

Il est certain que la beauté des vers qui, sans contredit, sont les plus élevés, & les plus pompeux (a) que M. Corneille ait jamais faits, jointe à la richesse des images & des pensées, a pur éblouir les Spectateurs sur les irrégularités du Poème: mais pourroit-on direqu'en cela seul consiste tout son mérite, & n'être pas frapé des caracteres

(a) On a reproché qu'en [général, la versification de ce Poème , & furtout celle de la premiere Scene , qui en contient Pexpolition, est un peu trop épique. M. Corneille.fans y penfer, nous en donne la raison. a J'ai traduit, dit-il , de, Lucain, rout ce que » j'y ai trouvé de pro-» pre k mon fujet, & comme je n'ai point p fait de letubule d'on-

wrichir notre langue dur

pillage que j'ai gu

pfaire chez lui, j'ai ra
be ché pour le refte, a

bentrer fi bien dans sa

maniere de former ses

pensées, & de s'expli
p quer, que ce qu'il m'a

p fallu, y joindre du

mien sentir son ge
nie, & ne sur pas in
digne d'être pris pour

un larcin que je lui

w eusse fait, »

de Gléopatre, (a) de Célar, et de Corar, nélie, aussi sublimes, se aussi bien souventenus qu'aucun, que cer inimitable. Auteur ait mis au Théatre? Ce n'est pas que nous préundions engager le Lecteur, à juger de cette Tragédie sul l'examen de l'Auteur qui, contre sa coûtume, quitte en cette occasion la qualité de Censeur impartial de souverpropre Ouvrage, dont il devient l'apos

Pompée. (s) « Achevons cerhymen, s'il se peut achaver.

ACTE II. » Ne dura-t'il qu'un jour, ma gloire est sans seserme I. conde,

"D'être, du moins un jour, la mastresse du mondo » «

C'eft la peinture du caractere que M. Corneille donne d'Cléopatre, en lui conservant une vraisemblance ennoblie, par ce qu'on y peut imaginer de plus illustre. « Je ne la s fais , dic-il , amoureu-» se que par ambirion, » & en sorte qu'elle n Cemble n'avoir point a d'amour, qu'en tant p qu'il peut fervir à fa » grandeut. Quoique la n réputation qu'elle a a laiffee, la fasse passer n pour une femme lafm cive, & abandonnée l ma les plaisirs. . . . Je m trouve qu'à bien examiner l'Histoire, elle » n'avoit que de l'ambiwww.fans amour, &

» que par politique elle " w le fervoit des avanța-" ges de la beauté, pour paffermir fa forcune D Cela parote vifible men ce que les Hifto-» riens ne marquene m point qu'elle se soir « n donnée qu'aux deux » premiers hommes dit monde, César & Ang 3 » toine, & qu'après la » déroute de ce dernier . » elle n'épargna aucun 3 » artifice pour engager » Antoine dans la même » paffion qu'ile avoience » eue pour elle, & fir » voir qu'elle ne s'étoir » attachée qu'à la hause » puissance d'Antoine » & non pas à sa perdu Théatre François: 167

logiste, de ne s'étudio qu'à en faire remarquer l'an & les beantes . A bion 1641; » considérer cette Piece, je ne ne crois » pas, dit-il, qu'il y en ait fur le Théa-» tre, cui l'histoire soir plus conservée,. » & plus falssiée sout ensemble. Elle settli copane, que je n'ai olé en changer » les évenemens; mais il s'y en trou-» vera pou qui foient arrivés, comme » je les fais arriver. Je n'y ai ajouté » que ce qui regarde Cornélie, qui " semble s'y offrir d'elle-même, puil-» que dans la vérité historique, elle » étoit dans le même vaisseau que son » mari, lorsqu'il aborda en Egypte, » qu'elle le vit descendre dans la bar-» que où il fut affassiné à ses yeux par » Septime, & qu'elle fut poursuivie sur » mer, par les ordres de Ptolomée. » C'est ce qui m'a donné occasion de » feindre qu'on l'atteignit, & qu'elle » fut ramenée devant César, bien que » l'Histoire n'en parle point. » La suite est sur le même ton. Comment doiton interpréter la pensée de M. Corneille : A-t'il cru que sa Tragédie n'avoit d'autres défauts, que ceux que son habileté lui a fait si bien réparer ? & qu'il étoit inutile de la justifier du côté de la conduite, des mœurs, de la

feiblesse, & du peu do vraisemblance de la plupart des autres personnages ? . Ce qui est de certain, c'est que la vérice, & ses lumieres, fui ayant fait appercevoir certains défauts, il a évité den parler dans son examen, almanic mieux inférer la critique autre part. (a)

précéde la Comédie du Menteur, M. Corneille convient de la foiblesse du sujet de la Tragédie. dont nous parlons, " l'ai w fate Pampie, dit-il, pour " latisfaire à coux qui ne w trouvoient pas les vers nde Polysucto fi puif-» lans, que ceux de Cinma, & leur montrer m que j'en feaurois bien strouver la pompe, p quand le sujet le pourroit souffrir. . . J'ai » voule faire un effai de so ce que pouvoit la maw iesté du raisonnement, » & laforce des vers dé-» nués de l'agrément du ≠ fujet, »

Le second endrait de. critique se trouve dans l'examen de Polyende, où en parlant de la confidence que Pauline fait Stratonice de fon amour pour Sévere, il blanc celle de Cléopatre dans Pompio , &: prend

(6) Sans l'Epitte qui f occasion de le, de don-Der un précepte poèt in bienséance que l'on doit observer dans de pareil les figuaciona. « Il fa fairi » fur nos Théatres beauw coup de confidences r d'affictions, qui sor! » déja duré deux ou m trois ans, dont on » attend à révéler le le-» cret , justement au m' jour de l'action qui » le préfence... & non a feulement fans aucu-» ne raison de choifir ce n jour-là plutôf qu'un. » autre pour ledéclarer. » mais lors même que » vraifemblablement on es en est dû ouvrir beau-» coup auparavant avec a la perfonne à qui ob » en fait confidence.... wL'Infante du Cid avoité " D & Léoner Pament fex de » cret qu'elle a pour lui, » & l'auroir pu faire, un ... » an ou fix mois plutôt, » Cléopatte, dans Pourw see, ne prend pas det · Finitions

16411

Pinissons ser article par quelques résexions que M.Dacier a faites sur cette Tragédie, dans ses Remarques sur la Poetique d'Horace. Il ne l'attaque que par l'endroit le plus brillant, c'est-àdire, par celui de la versification, dont

il releve pluficurs négligences. Conten-

tons-nous de quelques exemples.

-- Suppolons, dit-il, que M. Corneille eut donné sa belle Fragédie de la Mort de Pompée à Quintilius, ou à quelqu'autre Critique; & voyons en pullant, si nous ne pourrions pas découvrir une partie de ce qu'il y auroit prouvé.... Dans la troisième Scene du troisiéme Acte, Célar demande à Antoine

Comme a t'elle reçu les offres de ma Alamme?

ANTOINE.

Domme n'olant la croire, & la croyant dans l'arne ?

Par un refus modelte, & fait pour inviten, Elle s'en dit indigne, & croit la mériter.

meluter plus justes a- mone la putton de Cé-

Daque four ses Courriers Eur forrent en eribur fes vanz & fes lauriers,

e n Cependant, comme | n avec qui elle sit plita' il ne paroit personne | w d'envereure de rœur ; Tome VI.

die Die attein Mitteriorie

cia aurom pani lache, froid y so pleido 164 Lin d'une affoctation qui ne convient point du pous à la Francisco, su moine encore: au catactore d'Assoine (se) i Je ne donné plus que Quincilias in che masque se condamné comme sua do ces endobits fans grades & fams or nomeins, do the Air. choree dit dans la leconde Scene du deuxième Acte, en parlant de Pompée, qui rend le dernier soupir : outre que cela est vainement subtil. & rocherché; il est sans grace, & péche par le tout, & par l'expression. Les ornemens emphatiques font très-condaminables; & je crois que Quintilius aut soir mis de ce nombre, tout ce muife chorée dit de la tête du Grand Portifée, quand Achillasila montra à Céfar

> A ces mots, Achillas découvre cette tête, Il semble qu'à parler encore elle s'apprête, &cc.

M. Cornelle, d'une chose naturelle. មាស់សំសំសំខ្លា

nqu'avec cetteChamion, n il'y a mande apparenw.ce. quoc'espic elle me » me dont cette Reine fe » servoit pour introduiwre fes Courriers, & · p qu'ainhelle devait feat

» merce entre César & es la Malcroffe. »

LABBIA

⁽⁴⁾ M. Dacier ell indulgent, & fait grace au reste de la Scone, & au rôle d'Auroine en entier. + ni nagu . ge 13

du Théatre François. en faireme on agriqui maquarite de

blog ni de naturel : mais dans te mêt: 1641. mo endsoir , fept ou that lignes plus haut , il yla deux vere, qui seuls rachement sous ces endroits foibles; c'elt onide même Adhorée parle des basselles que Probondo fix devant Célan : 30

J'on di rougi moi-même, & me lus plaint De voir là Prolomée, & n'y voir point de William Committee of the world and the state of

on nelpentimient fitte que par ces dend vers, dignes du grand Cornellie, Surrenvoyer le Lecteur pour le surplus de ces remarques, à l'Ouvrage de M. Dacier, que nous venous de citer.

ij

LE TRIOMPHE DESCINO PASSIONS.

TRAGI-COME'DIE

De M. Gillet 'de ta Teffonneria;

Ette Tragi-comédie est composée de cinq sujets dissérens, proposées pour exemple, par un Sage à un jeune Seigneur pret d'entrer dans le grand monde. C'est ce qui some une espèce de Prologue, qui amonte les Actes suivans.

ACTE I. LA VAINE GLOIDE. Manlius le fils, condamné à la mort, par son pere, pour avoir, malgré sa défense, donné une bataille, quoiqu'il eût remporté une grande victoire,

ACTE II. L'AMBITION. Rhadamiste s'empare des états de Mithridate, Roy d'Arménie, & fait ensuite étouffer ce malheureux Prince.

brule en secret d'un feux incessique, pour Stratonice sa belle-mere.

ACTE IV. LA JALOUSIE. Martiane, femme d'Emile, suit secrettement du Théatre François.

for mart à la chate, sanaginain surprendre avec une Maîtresse. Elle se cache dans un perit bois Emile sentend du bruit, tire une fléche, & tue

Marriane, croyant fraper un cerf.

ACTE V. LA FUREUR. Bisathie, fille du Roy des Massiliens, croyant que son amant est insidéle, le livre à la vengeance du Roy, qui le fait mourir. Bisathie se repent de sa cruante, & tue ensuite.

ALCIDIAN

LES QUATRE RIVAUX;

TRAGI-COME'DIE

Tirce du Manzini 🗮 🗷

PAR M. DESFONTAINES.

A Leidiane, méce d'Anaxandre, Roy de la Gaule Narbonnoise,

(e) Jean Baptifte Manzini , eft un Auteur Ita-Chen qui a fair un Ole I'm tie, in-80. 1640. vrage, que M: de Scuderi a traduit sous le cours Académiques que Tiere Mivane, « Les Ha- Desfontaines a pris le pr rangues, ou Discours | fonds de sa Tragi-Comé-» Académiques de Jean- die.

» Baptifte Manzini, tra-» duites de l'Italien, Pa-

C'est d'un de ces dis-

est aimée de Périmeno, Vistamodante. 1642. Se de Phillite, Princes de la Coor d'Anaxandre, & de Therfaidre Prince étranger. Ce dernier, qui le voit meprise d'Alcidiane, fait déguiler des gens à lui, en Maures, qui seignent de vouloir enlever cette Princesses Therfandre parofir dans le moment ; st les men en fuite (a). Tandis qu'il les potrfuit, ou qu'il en fait le femblant partire Périmene, à qui Alcidiane fait le récit du prétendu service de Thérsandre. Périmene se prehid point le thange, & se doute de la supercherie de son Rival: desorte que lorsque ce dernier reparoît il le traite très-mal & veut lobliger à mettre l'épée à la main. Thersandre refuse le combat & s'enfuit honteulement. Eusuite il se gravestit, & en présence des trois autres Amans d'Alckliane, il vent poignarder cette Panelfe. Périmene s'évanouit ? Hérmodante détourne le conp , & Philiste poursuit Therfandre & le tue. Chacun de ces Rivanx prétend avoir mérité la main de - In Princesse. Ils se présent devaire A-- nakandre, & plaident chactin leuf cattle.

avoir été déja employé phise on la Beaut gerfepar le même Auteur dans

Lie Boy dicide en lavaut de Praimene qui obrient Alaidiane Anaxandre confole Hormodante, en l'unissant à Sa sever, & Philiste épouse Ormonde, · Princesse des Volsques Tout le monde peroit consent mexespré les Specta-Acuss, qui mundi , indépendamment des gurres défauss de la Piece , avoir stanfusionlement ennuyes des longs plaidoyers des Amans d'Alcidiane.

Sage LE B. MAR TYRE a' C . c ne le n Rival

SAINT EUSTACI

TRAGEDIE

DE M. DESFONTAINES.

Esfontaines, en traitant ce sujet après Baro, n'a pas cru devoir s'assujettir à plus de régularité que son . devancier.

La Tragédie commence par la congersion de Placide, ensuite il s'embar-The avec fa famme & les deux fils âgés de cinq on six ans. Un Pirate hi pavit sa femme : & ses deux fils lui sont enlevés, l'un par un Ours, & Piv

16441

l'autre par un Lion. Placide se retire dans un hermitage. L'Empereur Trajan le fait chercher, & le rappelle auprès de sa personne pour lui donner le commandement de lon armée. Placide remporte une grande victoire fur les Perles. Daux jounes gens le distinguout si fort dans cette bataille, que Placide les fait venit, pour les récompenser. Il reconnoît ses deux enfans dans ces jeunes Héros. Une Dame vient implorer le fecours de Placide : ce dernier regrouve sa femme en la personne de certe Damie. L'Empereur Trajan meurt: Adrien lui succéde à l'Empire. Il ordonne à Placide de le suivre au Temple de Jupiter, où il va offrir un sacrifice. Placide se déclare Chrétien, & est martyrilé. Adrien employe vainement les offres les plus avantageuses, pour en gager les fils de Placide à renoncer à la Heligion Chrésienne : enfine il les menace d'une mort ignominieule, s'ils peraltent dans leur résolution. Les plus jeune des deux freres répond à l'Empereut

THEOPISTE.

La mort est toujours belle, & toujours honotable,

Quant on meuri innocent y & qu'on a'cl point coupable.

1642

Les tombeaux aux grainds coeurs font bien and indifferent in 1992 (1991) (1992)

Los plus licitor font affreux; aux esprits des

Ses marbres arrachés du centre de la serre ; En que de luce éleve, an doffiné du ronnerre ; à Deduce d'étale invantagem de pompeux & di abs soitages ; cité asse or se son est se

Cachene deux pourriture & non pas leurs

De leur ambition l'odieuse mémoire,

Esit, voir, avec, horreur ses reftes de leuis

Et le grime, qui tient les méchans dans les fers Sur la pourpre & dans l'or, les entraîne aux enfers.

La Tragédie est terminée par le martyre des deux fils de Placide, de la fémme de ce dernier, & les remords

FRANCION

COMEDIE

De M. Gillet de la Teffonnerie.

L E vieux Seigneur du Bourg-la-Reine, nommé Valentin, a épousé 1642-

dopais peud aurette, jeune dejeile perfonne, que fa mere à lacrifiée dut vichoses de ce Crésus. Celui-ci , maigré tout l'amour qu'il ressent pout sa nouvelle épouse, n'en est pas moins deglace auprès d'elle. Francion, Gontlihonne Parifien ; amoureux vie Laureux, & qui a appris fon matinge, arrive un Bourg-la-Reine, déguile en Opératour. Il se présente à Valentin, pour obtenir la permission de débiter ses drogues dans le lieu, & gagne fi bien la comfiance de ce Vieillard, qu'il lus avous fon infirmité. Francion promeode l'en guerit, par le moyen d'un charme mat gique, mais il est nécessaire qu'il passe seul la nuit dans un bois. Valentin perfuadé du sçavoir du prétendu Opérateur, se résout à cette épreuve. Il se rend dans le bois, ou Anselme, Comfident de Francion, l'attache à un arbre & se retire. Prancion de son côtes. se propose de profiter de l'absence de Valentin, pour entretenie Laurette; mais ce projet est dérruit par des voimaison de Valentin, dont l'un le flic tomber, dans le moment qu'il veut monter un balcon de la maison. Francion blesse de sa chûte, est obligé de

s'en tetovanenà lou bâtallenie, appendant Valentin après avoir morifement 1641 assendu Francion, commence à le douter qu'il est joué; il crie à son secours, des paylans le reconnoissent, & on le délie, Dans le moment passe le Prevêt, qui a arrêté une partie des roleurs, qui étoient dans la maison de Valentin i celui-ci s'imagine que l'OL parseur est complice de ces voleurs. & comme tel le dénonce au Prevôt, qui, suivi de ce Vieillard, se transporce avec ses Archers à l'hôtellerie de Francion, pour l'arrêter. Francion se fair sonnoître, & découvre la turpitudo de Valentin, ajoutant qu'il prérend faire annuller son mariage avec Laurette. Valentin qui ne peut nier le faiti, consent à la proposition de Frangion; s'est ce qui termine certe Comédia dont le sujet est emprunté da premier & second Livre de la premiere partie du Roman de Francion. Il s'en faut beaucoup que la Comédie soit aussi Comique que le Roman quoique ce dernier soit un assez mé-Chair Quyrage Jours Vish and con most promise.

1 30 30 B 30 8

Digitized by Google

ARISTOTIME

TRAGEDIE

PAR LE SIEUR LE VERT

Ous croyons que cette Tragédie a dû avoir du succès, & qu'elle en auroit peut-être eu d'avantage, si l'Auteur avoit choisi un sujet plus heureux. Celui-ci est tiré d'un opuscule de Plutarque, intitulé: Les vertueux faits des Femmes, voyons de quelle façon le Poète l'a présenté au Théatre.

Aristotime, Tyran d'Elée, n'est pas satisfait d'avoir usurpé la suprême puissance, affermie par le mariage de Myrone sa fille avec Anaxandre, sils d'Antigone son Protecteur, il veur encore assujettir le cœur de la vertueuse Mégiste. Les conseils de Myrone, & les menaces du Tyran ne peuvent rien sur cette semme sorte. Prête à voir égorger Ariston son jeune fils la fortune change, Aristotime tombe au pouvoir des conjurés. Anaxandre sert de premiere victime à la sureur du peuple, qui demande avec instance la

du Théatre François. 181

mort d'Aristotime & de sa fille. Ce = Prince perost au cinquisme Are dans une sale tendue de noir, au fond de laquelle on voir le cercheil de soa malheureux gendre. Il déclare à Myrone qu'il s'est empossonné: malgré sa défense, cette derniere veut l'accompagner au tombeau, & choiste le poignard comme le moyen le plus prompt pour terminer sa vie infortunée.

Il est vrai que ce Poëme n'est pas entierement régulier, que la conduite pourroit en être plus correcte, & les cenes mieux lices, mais, malgré cela il n'est pas sans mérite. La versification est des meilleures du tems, (Si l'on veut excepter M. Corneille.) On trouve dans cette Tragédie des situations menagées avec allez d'art, des lentimens nobles, & bien exprimes. Autant qu'il lui a été possible, l'Auteur a dépouille le caractere d'Aristotime de ce qui pouvoit le rendre odieux, Le tôle de Mégiste est sans contredit le plus beau; il est soutenu parfastement. Celui de Myrone interresse infiniment. On ne peut en effer être qu'attendri du sort de cette vertueuse fille, qui desaprouvant les violences de son pere, he conserve pas moins pour lui la plus vive tendresse, dont elle ne cesse de donner des marques.

. ACTE II.

. " M E'G-1 ST B. (a)

Quoi? ereiroit on jamais qu'après tant

Vous cuffiez en pour moi cette injulte pirié?

Et qu'en mon infortune, une personne

M'eut voulu conseiller la honte a, l'infamie ?

Qu'on voit si vaillamment aux pieds de nos murailles,

Chercher nos libertés, on bien sessioné-

Et qui lans réfléchir vers son propre intérêt, Se donne à sa patrie, & fait ce qui lui plaît? Quitter Timoléon, pour prendre Aristoribre? C'est laisser la versu pour embrasser le crime: C'est chercher par un acte infame

De quoi noirciri fon nom d'un reprofite

ici a Myroas qui vans la rifforime.

Milis riffuser un tione clevé par le vice; C'est éviter l'appas d'un pompeux précipéés; C'est courrirà la gloire, & fuir un cercueil, Qu' la fortune enfin ensevelit l'orgueil.

16494

MYRONE.

Puis-je wouloir la mort à Mégiste qua

Ah! que n'osai-je ici vous dire librement.
Les importans secrets de mon ressentiment?
Que ne vous puis-je ouvrir le fond de ma

Vons verriez aischnent à quoi je suis forcée; Et que possir contentet mon pere, & moss

Je combars la vertu que je respecte en vous.

ALIT NDE

TKAGEDIE

DE M. DE LA MESNARDIERE.

Es trais unités prescrites pour la régularité d'un Poeme Dramatique, calle d'action a le plus de poince le faire observer. On ue doit pas en êrre surpris. M. Corneille dour les Ouvrages sont regardes comme des modéles, s'en est quelquesois écarté, a sona?

16434

dans ses plus belles Pieces : pourquoi ne pardonnera-t'on pas au Sieur de la Mesnardiere, s'il n'à pas été plus mé-

thodique dans un coup d'essai.

Alinde, Reine de Perle, & fiancée contre son gré au Roy des Parthes, se déguise sous le nom de Perside, & . prend la fuite avec Léontin, Seigneur Persien qu'elle aime, & qui l'accompagne sous le faux nom de Canope. Une tempête jette ces deux Amans sur les côtes de Thrace, où ils sont reçue par Ortalque, Prince du lang Royal, · c'en ici qui devient amoureux de Perlide. * Cet-

commence.

où la Piece amour importun n'est pas le plus grand mal qu'elle doit éprouver : elle ignore encore que l'infidéle Canope n'est plus fentible qu'aux chaemes d'Iria, forpr du Prince de Thrace. Cette fiere Princelle veut éprouver la constance de ce nouvel Amant, avant que de se rendre.

Dr. M. D. Lat WIL Such Land

. Je veux voit des vertus fans püir des farmens . ំណើង ១០ ៤១១១៧ 🕻 Ze gonnois suitre amour 15 prouter veus 1, a preponitance and a proposition of the late. Gagnez mon jugement , forest the relife ear attitue of the son this carrie O ું મારા કું કું કું છા. એક વર્ષ કું માર્ક કું કું કું કું મારા CAMOPEL

CANOPÉ.

16424

Fil f poulequoi vonlez-vons qu'une ame infortunée

Trouve l'éternité dans le sours d'une année? Le soleil a-t'il droit, par le nombre des jours, Comme il forme les fruits, de former les

IRIS.

ER-ce donc vous traiter avec tant de froi-

Qu'entendre ces discours? approuver votre

Et vouloir que mes yeux commandent dans votre ame?

C'est beaucoup, c'est assez, c'est même trop pour moy

Que vous recommander la constance & la foy.

Perside interrompt cet entretien; elle en conçoit quelques soupçons, mais elle n'ole s'y livrer.

Mais crois-tu qu'un grand occur puisse manquer de foy?

Dis, ne me flatte point, parle, conseille

Tome VI.

Dis tout ce que the crois ; mais le crois de coupable ! Itis vant-elle tant ? Eft-elle plus aimabile 22 Pour moi, je ne vois pas.... font puillans: Possible mes soupçons our abuse mes soils Ma fille, dis-mol done y font-is en course Et les a-t-on surpris en mielque intellig Parle-moi franchement. CHRYSANE Confidente de Perside Un mot fi dangereux peut cauler trépas. Je cherche des raisons qui nourrissent ma flame, Je veux des vérités qui plaisent à mon ame. Trompe-moi , jy confens , fais durer mon mais elie n'eli tourment; Trouve de la constance en eft-il innocent ? en vosdrois-ru inner? I's A's P'B', autie Confidencusq kviter a nou plus asmaballiquitien un Lyandin intracerif Il fuffic. Il fair deux carlance.

lque poursuivant son amoureux

dessein, cherche à guérir Perside de la passion qu'elle a pour Canope, & croit en avoir trouvé un sur moyen. en lui découvrant son inconstance. Evandre, Seigneur Grec, attaché à Ortalque, & qui est annoncé comme un homme d'une prudence conformmée, tâche à dissuader ce Prince d'une démarche, qui ne peut causer qu'un extrême déplaisir à la Princesse, sans la rendre plus favorable. On par la Scene suivante que ce sage Grec est amoureux d'Iris, & que c'est ce motif qui le porte à éviter une rupture entre Canope son rival, & son ancienne Maîtrelle. Il déclare qu'il va zenverser les projets d'Ortalque, & communique son dessein à Arcade, Confident de ce Prince. Le Spectateur s'attend à voir les effets de cette union. mais elle n'en produit aucun. Dès la premiere entrevue, Ortalque fait con-Adence à Perside de l'intrigue de Canope & d'Iris, Ce Prince ne tarde pas. à fentir le mal que son indiscrétion peur sauler; mais il ne squit comment l'éviter, non plus que la réprimande qu'Evandre lui vient faire, ni une secondo encore plus forre de la part d'Irian II promer à cette despiere de

rans.

travailler efficacement àraccommoder la faute; & dans le moment il le laisse pagner par les discours d'une des Confidentes de Perside, & lui fait voir la preuve du malheur de sa Maîtresse.

Au cinquieme Acte, Perside (qui est recomue pour la Reine de Perse) envoye un billet à Canope (que l'orifeait être le Prince Leontin) par lequel elle lui marque, que ne pouvant supporter son insidélité, elle s'est déterminée à quitter la vie, & que pour cet esset, à la faveur des ténébres, elle s'est exposée au coup mortel qu'Ortalque croyoit porter à une esclave dont il avoit sujet de se plaindre. Au même instant, la porte s'ouvre, on vois Chrysane, & d'autres Domestiques, mettre la Princesse dans un fauteuit, et este a une écharpe sur le côte voir ayant été pensé de ses blessires.

veille dans le cœur de Léoninguthe la vivacité de l'amour qu'il a resent pour Alinde. Il se jette à ses piés, es les arrose de larmes.

LE'ONTINGO ... DENOS.

Ah! pardon, grande Reine, une ame ;

We doir point accabler und any infortunts.

16424

Si vous feavier l'étamente Miss avant mon trépas . A1 . 10 . 2 . 4 . 7 Puls-je au moins espétet que vous ne mourrez pas! Mh! j'expitel ah! je meurs! ah! crime irré-(3) millible! Belle Reine! ah! barbare . 1 ALINDE. Ah! cruel! ru veux donc à mon dernier moment, Gener ce pauvre esprit par un double tour-Mais enfin tu le veux, il faut que je ressente Et la mort de l'Amant, & celle de l'Amante. Léantin arrache l'épée d'Ortalque qui arrive dans le moment & so perce le sein. Le Prince de Thrace est fort étannà d'apprendre qu'il a tué Alindo, & non l'esclave qu'il vouloit punir ; il veut sommer, ses gardes le retiennent. Alinde a la douleur de voir expirer son amant à les yeux, & d'écouter, avant de le suivre, les ennuyeux complimens d'Iris, avec qui elle se réconcilie trèsgénéreulement.

On jugera aisement par cet extrait; que le plan de cette Piece est assez mal construit aque le fonds du sujet ne yaux

rien. Ajitubons qu'il niya ancune liailichs dans les Scenes. La duplicité d'action qu'on y peut remarquer est le moindre défaut de l'Ouvrage. La versification est asser confante en quelques endroits, mais on sent que l'Auteur l'a travaillée avec peine, & qu'elle lui a beaucoup coûté, quoiqu'elle soit souvent mégligée : fi l'on veut faire l'analyse des principaux personnages, on trouvera qu'Ortalque est un fou . Alfisde June imbécille extravagante, Léontin un scelérat, & qu'Iris ne peut passer que pour one franche coquerte. up one tranche copusite. Il I Mesnandiere étoir de Loudin ; il s'appliqua d'abord à l'étude de la Médecine, mais s'étant, suivant les apparences, dégouté de cette profession sil tacha à faire la fortune par les belles Lereres; Se s'actacha an Cardinal de Richelieu. Il exerça successivement les charges de Malare d'Hôtel , de de lacetour ordinaire de la Chambre du Roy. La répetation qu'il s'étoit acquile par un effer de son bonhene, lui sit donner une place à l'Académie Françoife y où il fine reçu en 1695. & succeda de Priscan l'Hermite. Il mourat le 4- Jain 3663. Entre pluseurs Ouyrages de ca Auteur, rous rrès foibles dans leurs genres da Tragédie d'Alisabett le feul qu'il air donné au Théatre. On peur voir un plus long détail de sa vie, & un jugement sur ses différentes productions, dans l'Histoire de l'Académie Françoise, continuée par M. l'Abbé-

1642

BRAHIM

Coliver our to me me proves some

L'ILLUSTRE BASSA,

TRAGI-GOME'DIE

DE M. SCUDERY.

Erre Piece ne contient enne la conclusion du Roman d'Ibrahim, se n'a mulles beautés de détails. Voitire qu'en dit l'Auteur dans sa Présace d'Arminius. Le Pour l'Illastre Bassa gil mavoit été trop heureux en Roman, mpour ne l'être pas en Comédie. Ausin mare l'être pas en Comédie. Ausin mare l'être de relle sorte, que si l'Acteur qui en faisoit le premier personmare, me sur en fut point mort, il autoir peut être essac au Théatre tout se que j'avois fait jusqu'alors.

YMIND

LES DEUX VICTIMES.

TRAGI-COMEDIE

DE M COLLETET. (a)

Es peuples de la Sarmatie, ayant offense Neptune, en sont punis par la peste qui désole leur pais. L'O+1 racle confulté (répond que pour apais paiser le Dieu des Mers, il faut tons les trois mois lui offrir une personne. qui sera désignée par le sort, qui servica : de victime a fon courroux ந& முடியில் lagrifice dunera julqu'à ce que of el !!

. Le zele un jour d'il No falle refuler doux victimes d'annound

Voilà ce qui constitue le fonds de la Pièce; elle commence par le peuple qui

revient

⁽a) Cofferer n'est que l'Abbé d'Aubignic ; qui le Verificateur de la Tra-gu Comédie de Cominde: un chef-d'œuvre de Alle étoit toute en profe l'act. de la composition de

revient du Temple, où le sort s'est déclaré. Licidas, favori du Roy, & marié depuis peu avec Cyminde, est la victime qui doit être présentée à Neptune. Cyminde, pour sauver la vie à son époux, se présente au Sacrificateur, qui la reçoit à la place de Licidas: elle est mise dans une barque, & abandonnée au gré des flots de la mer. Licidas qui apprend ce que Cyminde vient de faire pour lui, ne veut point survivre à cette généreuse épouse, & il se jette dans la mer. Cyminde & Licidas n'y périssent pas : au contraire, les vagues les portent sur le rivage. Le Grand Prêtre arrive, & déclare, de la part de Neptune, que l'oracle est accompli, se que l'amour de ces époux amans, a calmé la colere de ce Dieu: & finiles malheurs du pais. Cette Piece est foible. L'Auteur n'entendoit rien

à la Poplie Dramatique. GUILLAUME COLLETET DAQUE à COLLETET-Paris, & selon Moreri, ce fut le 1.2. Mars 1596. Cet Auteur très-fécond en vers & en prose, mérita l'estime & les bienfaits du Cardinal de Richelieu qui le sin entrer à l'Académie Francoffe des son inflicution, & de plus le mit au nombre des Cinq Auteurs qui Tome VI.

travaillement aux Comédies dont il avoit donné les sujets. Ce dernier fait mérite d'être placé dans notre Histoire: ce fera M. Pélisson qui prendra ce soin. « Personne ne doute que le Cardinal » de Richelieu, n'eût lui-même fourni " le sujet de trois autres Comédies (a) » qui sont les Thuilleries , l'Aveugle " de Smyrne, & la Grande Paftorale, " Dans cette derniere, il y avoit jus-» qu'à cinq cent vers de la façon. Mais » elle n'a point été imprimée comme » les doux autres, & en voici la raison. » Lorsqu'il fut dans le dessein de la » publier, il voulut que M. Chapelain » la revit, & qu'il y fit des observations » exactes. Ces observations lui furent a rapportées par M. de Boisrobert, & » bion qu'elles fussent écrites avec bean-» coup de discrétion & de respect, elles » le choquerent, & le piquerent telle, " ment, ou par leur nombre, ou par ala connoissance qu'elles lui donnoient sede les fantes, que sans achever de "les lire, il les mit en Pieces. La nuit » suivante, comme il étoit au lit, & » que tout dormoit chez lui, ayant » pensé à là colere qu'il avoit témoi-

⁽a), 36. Péliflon parls piartie du finer, & des phis haur de la Tragédie penifes étoiene aussi du de Missine, dont une Cardinal.

o gnée, il fit une chose, sans compa-» railon plus estimable que la meilleure » Comédie du monde, c'est qu'il se » rendit à la raison : car il commanda " que l'on ramassat, & que l'on collat n ensemble les pieces de ce papier déchiré; & après l'avoir lû d'un bout » à l'autre, & y avoir fait grande résté-» xion, il envoya éveiller M. de Bois-» robert, pour lui dire qu'il voyoit » bien que Messieurs de l'Académie s'ențendoient mieux que lui en ces » matieres, & qu'il ne falloit plus par-

» ler de cette impression.

» Il faisoit composer les vers de ces » Pieces, qu'on nommoit alors les " Pieces des Cinq Auteurs , par cinq » personnes différentes , distribuant à si chacun un Acte, & achevant par co is moyen une Comedie en un mois. Ces cinq personnes étoient Mes-" sieurs de Boisrobert, Corneille, Col-" leter, de l'Etoille, & Rotrou : aufs quels, outre la pension ordinaire qu'il » leur donnoit, il faisoit quelques libéralités considérables, quand ils wavoient séuffi à son gré. Ainsi M. » Colletet m'a affuré que lui ayant por la Comédie des

» s'arrêta particuligrement fur deux R ii

" te le Monologue des Thuilleries. * Il Thuilleries.

d'eau men cet endroit - La cone s'humecter de la bourbe de l'egu D'une voix corouée, & d'un battement d'aile, Animer, le canand qui languit auprès d'elle.

» Et qu'après avoir écouté sounle " reste, il sai donna de sa propre quain w (a) cinquante pistoles; avoc ces par " roles obligeantes; Que c'étoit, seule? s ment pour ces deux mers qu'il andit " trouvés si beaux, que le Roy n'émis » pas affer riche pour payer tout le 3 refte. ... Le Cardinal faisoit re-» présenter ces Comédies des Ginquia s teurs devant le Roy, & devant toute » la Cour, avec de très-magnifiques décorations de Théatre. Ces Messieurs vavoient un banc à pare, en un des b plus commodes endroits; on les nome " moit même quélquefois avec éloge, 3) comme on lie à la représentation des of Thuilleries, dans un Prologue fait " en prose, ou entrautres choses, l'in-", vention du sujer sut attribuée à M. ". Chapelain, qui pourtant n'avoit fait

Ring de M. PAbbl d'Oliver.

⁽a) . Soixante, fuiyant cette épigtamme de Colis fetet lui-même. "w Armand, qui pour fix vers m'a donné fix cent b'Ohe ne puis-je à ce prix se vendre tous mes livres

16424

w the le reformer en quelques ren-» droits: mais le Cardinat lestit priet "de lui prêter fon nom en cerre occawhon, ajourant, qu'en recompensa, il » lui préteroit sa bourfe en quelqu'au-4 Après, ampir représenté : M. Colletet duscôté des belles Leures, il faut le faire voir par colui de la vie privée, M. Chevreau dans ses œuvres mêlees en fair un récit, que nous croyons devoir capporter dans les termes de cet Auteurise Oh tl'admirable tempérament. proporcelui du complaifant M. Collesoter! On ne l'a jamais vû en colere, & n en quelque état qu'on le rencontrât, o un cur jugé qu'il étoit content; il setoit naturellement voluptueux &. » pour le tenter il ne falloit être ni p belle, ni jenne. Comme il ne vouas loie point être en scandate à son voi-Minage, il ne pouvoit vivre fans quelrque servante, & épouloit celle qu'il » avoit prise, & qui n'étoit pas plûtôt " morte, qu'il en cherchoir quelque autre dont il ne manquoit pas de » faire sa femme (a). Nous allions

[»] l'autre. Les vers qui | » étoient tous de son

⁽a) a M. Colletet | » ont paru fous le nora » épousa treis de ses | » de la derniese, nom-» servantes, l'une après | » mée la belle Glaudine,

s manger bien fouvent chez lui, à con-» dition que chacun y feroit porter son » pain, son plat, avec deux bouteilles » de vin de Champagne ou de Bourgo-» gne: & par ce moyen nous n'étions » point à charge à notre Hôte. Il ne » fournissoit qu'une vieille table de » pierre, fur laquelle Ronfard, Jo-» delle, Belleau, Baïf, Amadis-Ja-» min, &c. avoient faits en leur temps " d'affez bon repas : & comme le pré-" sent nous occupoit seul, l'avenir & » le passe n'y entroient jamais en signe " de compte. Claudine, (a) avec quel-

so mari, fans en excepter » l'épitaphe si charmanse te que le Pere Vavasa feur , Jésuite , traduinit en vers latins exw cellens : on me les a se répétés les une & Jes : » autres, mais je les ai or oublies. » Carpentaria. o na , page 216. L'Epitaphe charmante de Colletet fous le nom de la belle Claudine , a , été confervée dans le Ménagiana , voyez la note fuivante, (6) a Guillaume Colle-

» vantes. . . . La fer-» vante que Colletet » épousa en dernier lieus » s'appelloit Charline » sous le nom de la-» quelle il faisoit des www.ll-mount avant » elle, mais peu de tems » avant la mort, afin de » couvrir la chose, il fie » sept vers sous le nom » de la même Claudine . 🤏 qui sont très-beaux 🏚 » par lesquels elle pro-» teltoit qu'après la » mort de fon époux ... » elle renoncoir à la

na, Tome II. m tet a épouse trois ser- | » Poelie. de Edition 1715. pages

33-85.

» Le cœur gros de soupirs, les yeux noyés de larmes,

Dlus triste que la mort, dont je sens les allarmes.

» ques vers qu'elle chantoit, y cho-» quoit le verre avec le premiere qu'elle

1642.

Dusques dans le combeau je vous suis, cher époux.

D Comme je vous aimai d'une amour sans seconde. » Comme je vous louai d'un langage assez doux,

w Pour ne plus rien gimer, ni rien louer au monde, a J'ensevelis mon cœur, & ma plume ayec vous,

s ayant tenu parole so voient admirés, se des so trop exactement, son so sa son son so fileace sit douter son traine sut du nom-» que les vers qu'on | w bre, & s'en explique » aveir brus d'elle, en | » ainfi.

w La belle Claudine | w Bien des gens qui l'aw fulfene veritablement.

greg si Los paracles one cellé : 1 D. Colletet eft trepaffe.

» Dès qu'il eur la bouche-close, so Sa femme 'ne dit plus rich'. » Elle enterra vers & profe, a Avec le pauvre Chrétien.

nes mille cela je plaine fon zela. . . . w Et ne içiir au pardefius , so Si les Graces font chez elle . Mais les Muses n'y sont plus.

m Sans gloser fur le mystere, . .. Des madrigaux qu'on à faits, b Ne lui parlons desormais a Que la langue de sa mere.

m Les oracles ont celle. w Colletet eft trépaffe.

R iv

16A2

p interprenoit : & fon ther bout? Mi # Colletet, nous récitoir dans les inters » médes du repas, ou quelque Sonnée »de la façon, ou quelque fragment de " nos vieux Poetes, que l'on ne trouve " point dans leurs livres. C'est affire mont un fore grand dommage, que " la vie des Poètes qu'il avoit faite pats » été perdue. (n): Cenx qui le proposè » foient de travailler à son inventaite à » m'ont assuré qu'il leur en avoit épar "gné la peine, & qu'il n'avoir laisse à M. son fils que le nom de Colletes » pour tout hétitage. » (1949) d'Ohver. Si l'indigence de Colletet n'étolt pas aussi amestée qu'elle l'est, on auroit des la peine à croire que cet Auteur, qui avoit recu tant de bienfaits du Cardinal de Richelieu, & qui, à ces bienfaits, avoit pû joindre la rétribution

⁽a) w Jo lis dans la

Bibliothéque Hithori
so que du Peirs le Lung v

so Num. 17334- que M.

so Colleter a lui-même

so écit par la qu'il finig

so c'elt par la qu'il finig

so fon siffera dis Peis
so qualita fara irié, demus
so re enfeveli dans la

so pouffiere depuis la

[»] mort de l'Auteur. On
» promet enfin' de le
» donner su tollummens
» au public, & le ma» nufcit est aujour» débui entse le mains
» d'un Librairs qui en
» connoît tout le prix, »

Note de M. l'Arbéd
d'Otiver à l'artidié de
Codleten : l'Athore, des
l'Académie Françoise set
p. 342, Ed. de 1945, 2113

du Théatre François. 20

des les Odventes, qui sono qui affez grand nombre, & dont le débit a dé éties considérable de son vivant, air vécu, & loit mort dans une tritte suation. Les trois mariagés qu'il contracts, en les regardant d'un certain côté, denoient avoir contribué à son atrangement. Chaque femme qu'il éponts, hi apports en dot ses services de les gages, & peu de dépense pour

College mourus à Paris, non pas leurs Févries 659, comme le dit Ma d'Oliver, page 334 de l'Histoire des l'Agadémic ci-desses citée, mais le ra, du même mois. En voici la preuves

Muse Historique de Lores, (a)

Du 19. Février 1659.

flomed Collerer des Muses aime,

Depuis trois jours far inhumé.

Ce qui doit, au présent malheur,

Diminuer notre douleur

C'est qu'il laisse un filsen sa place,

Qui, fans doute, fuivra la trace,

restre la feuille rous les il écoir morrau plurau serié la fécoir préser la feuille rous les il étoir morrau plurau serié la Morrau présér la morrau plurau serié la Morraula présér la morrau plurau serié la Morraula présér la morrau plurau serié la morraula présér la morraula pr

Dans le mysterieux vallon,
Oil de tout temps Maître Apostos.
Inspire aux ames bien sensées,
Ses plus délicates pensées.
Touchant cotte aimable moirié,
Qu'il épousa par amité,
Dans la aristesse qui l'aocable,
En est, dit-on, inconsolable:
Le monde (en perdant son époux)
N'a pour elle plus rien de doux.

Le Catalogue des différens Outratiges de Colletet se trouve dans l'Histoire de l'Académie Françoise de Mestilieurs Pélisson & d'Olivet. Nous ne partillons que de ses Ouvrages Dramatiques.

LA COMÉDIE DES
THUILLERIES, 1635.
L'AVEUGLE DE quième.
SMYRNE, 1638.

à lui seul.

CYMINDE OU LES DEUX VICTIMES ; Tragi-Comédie, 1642.



1642

BELLE

EGYPTIENNE,

TRAGI - COME'DIE

DE M. SALLEBRAY.

🛘 T Ardi avoit déja traité ce sujet 🕻 qui est tiré d'une Nouvelle de Michel Cervantes. Sallebray a rendula même nouvelle, à peu près comme Hardy, mais un peu plus décemment; voilà tout son mérite.

LA VRAYE DIDON

o v

DIDON LA CHASTE.

TRAGE'DIE

DE M. L'ABBE DE BOISROBERT.

🛪 E titre suppose qu'il n'est pas uguestion d'Enée dans cette Piece. En effet, M. l'Abbé de Boisrobert, zélé partisan de la vérité & de la vertu

Digon and vecut pu de trois cent ans après Enée. Diddin fidelle after condres de Con époux Sichée : refuse le cosur & la

main d'Hyarbar, Roy de Cétulie. Cet amant rebuté entre dans les états de Didon, l'assiege dans Calthage, prend cette Ville, & Didon tombe en son pouvoir. Peur éviter la violence elle le tue; Hyarbas au désespoir de cette mort imite l'exemple de Didon; ains finit la Tragedie, qui est foible de versi fication, comme toutes celles de Boi robert mais pallablement conduite & affez interrellante, si le rôle de Didon n'étoit pas plus fou qu'Héroique. Au reste, l'idée d'Hyarbas, qui vient voir Didon sous le nom de son Ambassadeur, a été employée par l'Auteur de la Tragédie de Didon,

Digitized by Google

1642

LAMANTE

ENNEMIE,

and the second s

DEM. SALLERRAY,

E sujet de cette Piece, est de la vieille intrigue & des plus 10manelque. Claironde obligée de poursuivre la mort de Therlandre, dont le bras la prive d'un pere & d'un frere fait publier qu'elle épousera quiconque lui apportera la tête de son enneniil. On presumera bien que la beauth, de Claironde a suscité un grand nombred adverlaires à Therlandre, & qu'il a eu besoin de sa valeur pour s'en garantir. Enfin Claironde ne voulant plus confier à d'autre qu'a elle-même le soin de sa vengeance, se dégusse en Cava-Her , avec Lucine : Her fous le nom de Floridan, & celle-cafous celui de Dorimon. Floridan & Dodmon, car il ne faut plus les appeller autrement, ouvrent la Piece par la conversation qu'ils' ent à là porte de la maison de campa206 Histoire y

gne de Thersandre. Ce Gentilhomme en sort avec un de ses amis appellé 1641. Méliarque. Il apperçoit les deux Cavaliers dont on yient de parlet. & les prie poliment d'accepter un logement chez lui. Floridan croit ne devoit pas refuser des offres si obligeantes, & qui le mettent à porté d'éxécuter plus aisément son dessein. Le lendemain matin, Dorimon se présente à Floridan, & lui dit qu'il s'est battu avec Ther sandre, & l'a laissé sans vie. Ceci n'est qu'une feinte pour découvrir les fentimens de Floridan & son amour pour Thersandre. En attendant que cette tendresse puisse éclater avec bienséan. ce. Floridan & Dorimon se lient d'une amitié très-étroite avec Thersandre & Méliarque, & inspirent de l'amour à Flavianne, sœur du premier, & à Clymene sa Considente. Sur ces entrefaites un certain Alcinor, attiré par la flateule promesse de Claironde, vient se présenter pour combattre Thersand dre. Floridan prend la place de fon amant, délarme lon Cayalier de fait entrer dans la mailon pour le re-

poser. Alcinor, obligé de renoucer à Claironde, pour ne pas rester offis, conte fleurettes à Flaviane. Cette in

rigue assez mas conduite, sinit par un dénouement qui n'a pas les sens commun. Un Domessique de l'oncle de Claironde, & qui a ordre de la chetcher, la reconnoît malgré son déguisement. Elle avoue l'amour qu'elle & sa compagne ont pour Thersandre & son ami. Ces deux Cavaliers apprennent avec une extrême joie cette heureuse métamorphose: on a plus de perme à persuader Flaviane & Clymene.

CLAIRONDE à Flaviane.

Quand vous verrez mon sein, quand vous faurez touché,

Serez-vous satisfaite ? & croirez - vous le

Approche-toi Lucine, & découvre à Clymene

Ce qui doit terminer son amoureuse peine.

Plaviane se console de cette avanture avec Alcinor; la pauvre Clymene tesse seule mécontente.

· Digitized by Google

LES GALANTES VERTUEUSES,

TRAGI-COME'DIE

PAR LE SIEUR DESFONTAINES.

Ne partie de l'avis de Desfontai-nes au Lecteur, tiendra lieu d'in extrait de cette Piece, qui est des plus médiocres. L'Auteur, après avoir attesté la vérité de l'intrigue de sa Tragi-Comédie, dont il n'a fait que changer les noms, pour épargner la modestie des uns, & la honte des autres, ajoute. Toutesfois, pour ne te point laisser ans lumiere, (il parle au Lecteur) e n dans les intrigues que tu y verras représentés, tu sçauras que M. le Maré-", " chal de la Force, allant au-devant du » Duc de Féria, la plus belle noblesse p de France qui l'accompagnoit , le-p journa quelque tems à Remiremont men Larraine, ou cette Histoire le " paffa; & quelque tems après ces Ca-» valiers qui avoient formé les incidens. » passerent en Italie, pour réparer au-

164z.

LA MORT D'AGIS;

DE M. GUERIN DE BOUSCAL.

E sujet de cette Piece est fort simple; l'Auteur n'a fair que rassembler, dans l'unité d'un jour, ce fair historique, qui heureusement est assez intéressant, & fournit par sui-même,
sans le secours des épisodes. Il s'agit,
à l'ouverture de la Piece, de décider
s'il est plus avantageux de rétablir l'égalité des biens entre les Citoyens de
Sparte, conformément à la loi de
Lycurgue, ou si l'on doit laisser les
choses dans la confusion ou elles sont.
Agis, Roy de Sparte, entreprend le
rétablissement de l'ancienne loi, dont
il fait voir l'utilité (a). Son sentiment

⁽s') Voici quelques traits de la harangue d'Agis, & de la peinture qu'il fait des mœurs au temps que les loix de Lycurgue étoient observées.

La morale regnoit dedans tous les esprits. Le bienfait de lui-même étgit l'unique prix. Tome VI...

passe à la pluralité des voix, & Léonis das son beau-pere, & son collégue au tione, qui soutient le parti contraire; est généralement condamné. Les pleurs de Chélonide sa fille, & femme d'Agis, sont commuer sa peine en celle de l'éxil. La situation des affaires change de face à la sin du trosseme Acte, le parti de Léonidas devenant le plus

Chacun de la vertu recherchoit les carrelles

Il ajoute le tableau des malheurs que le même mépris de ces loix a produit.

Détestable intérêt, par toy Sparte affervie. A perdu les douceurs de la première viei les Princes coronneus, ont gâré les fuient. Chacun à son exemple a sorué des projets. Mais ce ne stroit rien , sice monstre estroyable le man produie un autre estrose plus formidable à C'est la nécessité, qui le poignard au poing, Peut contraindre le pauvre au mal qu'il ne veut point.

L'éxil , l'affalinat , le polion , l'incendie, L'horzens du faccilége , & de la perfidieu, su Et tout ce que l'enfer p'jamais inventé , Sont les moindres effets de la predicte de la fort, le matheureux Agis se trouve epprimé. Chélonide sollicité vainement la même grace qui a été accordée à son pere ; elle ne l'obtient que lorsqu'il n'est plus temps, & que l'arrêt est éxécuté.

Des trois principaux personnages de cette Tragédie "celui de Léonidas est le plus foible: son caractere est dur, il ne connoît la tendresse, que pour se prévaloir de celle de sa fille, afin d'accabler son gendre, & se contente de quelques résléxions, hors de saison, au récit de la mort d'Agis, qu'il écoute avec une patience qui a de quoi surprendre.

Ah! trop severe loy,
Ai-je cessé d'êrre homme alors qu'on-m'a

ACTE V.
Scene derniere,

Droit sanglant de l'état, voilà votre vic-

fait Roy?

Enfin, vous triomphez aux dépens de ma gloire.

Agis ne choque plus l'effet de mes projets a Mais je perds mes enfans, pour gagner des Jujets.

Le rôle d'Agis est grand & noble d'un bout à l'autre. Ses revers n'ébranlent point la fermeté.

S-ij

an The Medicine of the Color

A LEONT DAS Je condamne ton crime, & je plains top ACTE IV. 115 mailienr. SCENE III AGTS. Celui de mes sujets fait toute ma douleur. Ten atteste les Dieux, & que mon infortune. Me touche en ce seul point, qu'elle leur est commune: Je ne crains que pour eux, & je l'ai fait voir Lorsque pour vous sauver, j'employai mon premiers Adm. The gardoving Que fi j'eusse louffert que la surcut publique Immolât votre vis à notre politique., Je ferais sur le trâne, où je vous vois monte. Encore plaint d'innocence, & de prospéries Prêt à être conduit au fupplice, le fouvenir de Chelonide lui fait veifes des laimes. ACTE V. Chelonide que j'aime avec tant de rendrell Scene III. Objet trop adorable, helas ! queldelespoir ! Le note rerrai plus, tu ao mo dois plus reis. Je tombe au précipies ; le spansitionable de Dice if ideeratere is a configuration of the Je suis trop affiré que ma chûter entraine. I

du Thoappe Reançois. 213

Ah! lâche a gu'ai-jou fait h Eh! de grace foldars a man a nos morabus.

1647.

Dedans ce mouvement ne me regardez pas.
Un Roy de Sparte, Agis, nourri dans les
allarmes.

Se voit presque réduit à répandre des larmes.

Cependant le tôle, sans contredit le plus beau, & qui jette le plus grand înteret dans le Poeme, est celui de Chélonide. Cette Princesse, condamnée à des pleurs éternels, ne paroît jamais que suppliante, & prenant toufours le parti opprime. Dans les trois premiers Actes, elle n'est occupée qu'à pried pour la vie d'un pere, qui lui el assez cher, pour vouloir partager son exil :8c les suivans sont presque remplis de ses supplications, & de ses instances en faveur d'un époux qu'elle aime swed handrelle, & qu'elle accompagne. an tombeau. C'est par la comparation de ces deux situations, qui ne difference que par le degré d'intérêt qui la fait agir que nous prétendons terminer

ACTE V

Mais sui n'agnore pas qu'on légionne Prince.
Dir bono factifier fu bicis de la Province de partens,
La parte louis invéries fut font indifférence.

l'ai prosque condamné la raison souveraine.

D'un Prince, & d'un état, pour l'amourd'une Reine.

Vois s'il doit être grand, juge de son pouvoir,

Je l'ai fait balancer avecque mon devoir.

CHE LONIDE.

. Hélas ! qui l'eût pût croire :

Mon malheur aujourd'hui procéde de mand gloire.

Dans l'état lamentable où mes jours sont réduits,

L'amour que j'ai pour vous cause tous mes

Aussi je ne plains point mon sceptre & ma; couronne,

Les Dieux me sont témoins que je les abandonne,

Sans aucune contrainte, & fans nulle doue, leur ;

Mais je plains mon époux, & c'est tout mon malheur, &ce.

AGIS

Mais, pourquoi t'éxiler, tu n'a point faite de crime?

CHE'L'ONTOR.

Your prier pour mon perey & ne rien.

N'elt-ce pas un forfait dont je mie dois genie?

Ne suis-je pas coupable, ayant manque d'adresse.

1642.

Dans un sujet si juste, & si plein de tendresse:

Je connois vos bontés, oiii, Seigneur, je fçais bien,

Que votre affection ne me refuse rien, Lorsqu'un desir ardent anime ma priere; Muis j'ai parti trop froide en parlant pour un pere.

Au nom des Dieux, Seigneur, souffrez que ma douleur

Eclate aux yeux d'un pere accablé de mal-

Et puisque le destin me désend d'être heue reuse,

Ne trouvez pas mauvais que je sois généreuse:

Hymen me le permet sans en être jaloux : Je ac présere pas mon pere à mon époux,

Mais par une action plus juste, & moins

Je quitte le banhour pour fuivre l'infor-

CHE'LONIDE à Lionidas.

Quoi je l'aurai trahi? Que dois-je de-

Efte danc la phie que vous voulez panit?

ACTE IV

Histoire

1641.

C'ast-elle qui vous met en droit de le poursuivre,

Elle vous fait regner, vous ayant laissé: vivre,

Lorsque nos Citoyens tous d'un commun accord,

Les armes à la main , demandoient votro

Mais si cette vertu mérite le supplice, Vous me devez punir, puisque j'en suis complice.

LE'ONIDAS.

Je l'aime comme vous, & je me plains du fort

Dont la juste rigueur le destine à la mort.

J'ai vû votre vertu dans votre présérence,

Et c'est ce qui me donne encore plus d'assurrance,

Croyant que vous m'aimiez bien mieux que cet ingrat,

Et que vous souffrirez qu'il meure pour l'état.

CHB'LONIDE.

Préférence cruelle autant que légicime?

Faut-il que ma vertu foit la cause d'uns crime?

Ah! mon pere, croyez qu'en cet événement Je Préfere, & je suis le matheur seulement

du Théatre François. 217

Je vous aimai toujours tous deux sans différence,

Ma pitié vers mon pere inclina la balance:

Alors que le malheur se tourna contre vous,

Pour vous, sans contester, je quittai mon. époux.

Mais, quand par un retour funeste & favorable.

Je vous vois dans le trône, & le vois misé_ table.

Cette même pitié qui me tourna vers vous, Me fait, sans contester, tourner vers mon époux.

Et si votre rigueur ne souffre pas qu'il vive > Comme je vous suivois, il faut que je le suive.

Prononçant son arrêt, vous prononcez le mien .

Et mon trépas doit être une suite du sien.

Ah, quand vous m'ôteriez & le fer & la flâme,

Et tout ce que l'enfer nous a jamais fait voir Pour armer la fureur qui porte au désespoir, S'il faut qu'Agis succombe au mal qui nous furmonte,

Pour me faire mourir, il suffit de ma honte.... Tome VI.

Mais, atton pris encor ce Prince infortuné?....

L'avez-vous écouté, l'avez-vous con damné ? ...

L'avez-vous fait mourir? Dites-le moi de grace?

Vous ne répondez rien... Dieux ! tout mon fang se glace;

Hélas! s'il est ainsi, ne me le scélez pas, &c.

ACTE V.

LE'ONIDAS.

Je ne puis le sauver, quelqu'effort que je fasse.

CHE'LONIDE.

Ah! Seigneur, fouffrez-vous, qu'on vous fasse ce tort:

Donnez-moi des soldats, j'empêcherai sa mort,

J'irai la main armée, & d'un courage mâle, Punir l'affront qu'on fait à la maison Royale, Vous ne me dites mot, Seigneur?

A considérer cette Tragédie en gros, le sujet en est triste, & sans art, la versification soible, mais elle se sauve par des situations touchantes, par le pathétique, & plus encore par beaucoup de sentimens, dont l'expression simple & naturelle, est peut-être présérable à une tournure recherchée.

1642

LESAC

DE CARTHAGE,

TRAGE'DIE EN PROSE

DE M. PUGET DE LA SERRE.

A Sarubal assiégé dans Carthage par l'armée des Romains, commandée par Scipion, trahit sa patrie, pour sauver sa femme & ses silles: mais ces dernières resulent sierement la grace que Scipion veut leur accorder. La femme d'Assirubal voyant la Ville perdue, poignarde ses silles, & se que enspire. Assurbal apprendate événement, & après avoir regreté sa famille, il se frape de son épée, & meurt, en disant.

» la mémoire me révient à mesure que » non sang s'écoule de mes veines. » L'amour m'avoit fait Romain, mais » je meurs Carthaginois.

Voici le plus passable Ouvrage de la Serre. Monsseuri, le Comédien, ne sir que mettre toute cette Piece en vers, quelques années après, comme on l'a déja dit, & la donna sous le titre de la Mort d'Asdrubal. Nous en parlerons èn son temps.

LES FAUSSES VÉRITÉS

OV

CROIRE 'CE QU'ON NE VOIT pas, & ne pas croire ce qu'on voit,

COMEDIE

DE M. D'OUVILLE.

Idamant jeune homme du Languedoc, qui est à Paris depuis pen de temps, pour des affaires, demeure chez Léandre, un de ses amis. La sœur de Léandre qui se nomme Florimonde, devient amoureuse de Lidamant, & sans se faire connoître de ce Cavalier. elle lui donne un rendez-vous au Thuil. leries: ensuite elle le conduit chez Orasie son amie, qui est aimée de Léandre. Ce dernier arrive chez Orasie, on fair cacher Lidamant, Léandre s'apperçoit du mystere, & croit sa maîtrelle infidelle. Voilà ce qui constitue toute l'intrigué de la Piece, qui sans être bonne, peut avoir amusé les Spec-

tateurs par le nombre des événemensdont elle est remplie. Il est aisé de deviner le dénouement de cette Comédie: Florimonde avoue son amour, & se sitratagèmes, les soupçons de Léandre s'évanouissent, & tout se termine par un double hymenée. Il y a toute apparence que d'Ouville a tiré d'un Auteur Espagnol les principaux événemens de cette Comédie.

PHILOCLÉ E ET TÉLÉPHONTE,

TRAGI-COME'DIE

DE M. GILBERT,

Représentée par les deux Troupes Royales.

Ermocrate, Tyran de Messene & meurtrier de Cresphonte son légitime Roy, oblige Mérope, sa veuve, à l'épouser, pour s'assurer d'avantage le pouvoir souverain. Il a proscrit la tête de Téséphonte, sils de l'infortuné Cresphonte, & de Mérope, que cette derniere a sauvé de sa fureur, en l'envoyant sécrettement en Etolie.

T iij

Un inconnu arrive à Messene, & se dit l'assassin de Téléphonte: Mérope apprend la mort de son sils, avec toute la douleur d'une tendre mere: elle forme la résolution de la venger, en immolant cet inconnu. Prête d'éxécuter te dessein, Mérope reconnoît Téléphonte dans la personne qui passe pour lui avoir ôté la vie. Cette reconnoissance aussi terrible, qu'attendrissante, est suivie de la mort d'Hermocrate, que Téléphonte tue dans le Temple: ensuite ce Prince se fait reconnoître des Messeniens pour le sils de Cresphonte, & monte sur le thrône de son pere.

Voilà sans doute un beau sujet, & signe de la Scene Françoise, mais pour le traiter dignement, il falloit un génie d'une toute autre étendue que celui de Gilbert. Ce n'est pas qu'il n'y ait dans sa Tragédie de certaines beautés, mais qui ne constituent ni les caracteres de ses personnages, ni les situations de sa Piece. Philoclée, fille du Tyran Hermocrate, est l'épouse que Mérope destine à son sils; & certe Princesse aime Téléphonte, sur ce que Mérope lui en a dit. Un désaut encore plus remarquable, c'est que Téléphonte ne paroît qu'à la fin du Quatriéme Acte.

Qu'on juge des vuides qui se trouvent dans les Actes précédens, & de la précipitation des événemens du Cinquiéme? En un mot, Gilbert, loin de proster de son heureux choix, n'en a composé qu'une très-médiocre Tragédie. M. de la Chapelle traita depuis ce sujet sous le titre de Téléphonie. Mais sa Tragédie, qui sans doute est supérieure à celle de Gilbert, manqua encore par le languissant qui regnoit dans toute sa piéce, & parsa foible versification. M. de la Grange Chancel, avec plus d'art que Gilbert, & M. de la Chapelle,employa le même fond, dans sa Tragédie d'Amasis, & mérita des applaudissemens. Ce n'est pas que la Piece de M. de la Grange soit parfaite, mais le plan est heureux, & les événemens affez bien ménagés. Cela sauve beaucoup de défauts, & sur-tout celui des vers qui sont extrêmement profaïques. Enfin le fujet de Téléphonte, barbouillé par Gilbert, manqué par la Chapelle, mieux rendu par la Grange, & toujours mal versifié par ces trois Poètes: ce sujet, dis-je, a été traité par M. de Voltaire * au gre des connoilleurs, & générale- tre de Miment de tous ceux qui l'ont vû, tant "pe. pour le plan, les caracteres, les situa-

tions, que l'élégance de la Poësse. La fuite de notre Histoire nous fournira l'occasion de parler plus amplement de cette piece, ainsi que de celles de Messieurs de la Chapelle, & la Grange Chancel.

ARMINIUS

O U

LES FRERES ENNEMIS,

TRAGI-COME'DIE

DE M. DE SCUDERY.

Aminius, Roy des Chérusques, en voye Flavian, son frere, à la Cour de Segeste, au-devant de la Princesse Hercinie sa fille, qui lui a été accordée en mariage. La vue de la Princesse rend Flavian insidéle envers Ségimire son ancienne maîtresse, & perside à l'égard de son frere. Ségeste, séduit par ses discours, l'accepte pour gendre, & recoit très-mal les Ambassadeurs d'Arminius. Ce dernier à la tête d'une troupe choisse, enléve sa Princesse le même jour qu'elle doit être unie à Flavian

& l'épouse. Peu de temps après, Hercinie devient prisonniere des Romains, & amenée au camp de Germanicus. C'est en cet endroit que la Piece commence, par le récit qu'Hercinie fait à Agrippine de ses malheurs. Les esforts d'Arminius pour obtenir la liberté de sa Princesse, & les obstacles qui se présentent, en font le nœud & l'in-

trigue.

L'intention de l'Auteur étoit peutêtre, de composer un Poème qui pût aller de pair avec Cinna, mais malheureusement le personnage qu'il a le mieux imité est celui de Livie. Agrippine qui tient ici sa place, paroît encore plus inutile, par la raison que son rôle est plus long. Pour consoler l'épouse d'Arminius, elle lui apprend que ce Prince a obtenu la permission de venir au camp. Ségeste qui est allié des Romains, conseille à Germanicus de saisir cette occasion, & s'assurer d'un ennemi.

SEGESTE.

Voulez-vous que mon bras en délivre l'Empire?

GERMANICUS.

Yous deviez l'avoir fait au lieu de me le dire.

r642.

Que, dis-je, par sa fin cette guerre eût fini 3 Mais si vous l'aviez fait, on vous auroit puni.

Non, non, nous combattons & sans fraude, & sans haine,

Et l'honneur est l'objet de la vertu Romaine.

L'univers est le prix de nos fameux combats, Mais l'univers sans lui, ne nous satissait pas.

Les lâches seulement désobent la victoire; Et vaincre sans péril, seroit vaincre sans gloire,

SEGESTE.

Il est bien mal aisé que le victorieux Après qu'il a vaincu, n'ait un sort glorieux. Il n'importe comment tombent nos adversaires:

Il est, comme des maux, des crimes néces-

Arminius suivi de ses soldats, dont les uns portent les Aigles Romaines, prises à la désaite de Varus, & les autres des vases d'or pleins de pierreries, vient traiter, pour la rançon d'Hercinie. La générosité & la clémence naturelle à Germanicus, le portent assez à lui accorder sa demande, il s'y est même déterminé par l'avis d'Agrippi-

ne, mais il change de sentiment, dans l'appréhension des périls imaginaires que Cécinna, Général Romain lui fait pressentir. Agrippine même écoute ce que ce dernier dit, comme des paroles prophétiques. Une si grande foiblesse s'accorde mal avec les l'entimens qu'ils ont fait paroître. Arminius tente encore une fois de fléchir Germanicus: fur son refus il s'adresse à Ségeste, & enfin, suivant le conseil d'Hercinie, il s'abaisse jusqu'à implorer le secours de Flavian. L'entrevûe des deux Freres est singuliere. Arminius s'exhale en reproches: Flavian, après y avoir répondu assez mal, met l'épée à la main : Arminius en fait autant, & Hercinie vient à propos pour les séparer. Flavian fair. encore quelques efforts pour percer fon Rival, qui le désarme. Germanicus, qui entre dans ce moment, est d'autant plus offensé de cet attentat de Flavian, qu'il vient d'apprendre que Ségeste a abandonné le camp. Il se contente cependant d'ordonner à Hercinie de choisir entre ces deux freres: elle ne balance pas à prononcer en faveur d'Arminius. Ce dernier comblé de joie obtient le pardon par fon lâche frere. Il rend ensuite les ai-

gles Romaines, que Germanicus accepte, pour effacer la mémoire du malheur de Varus, mais il refuse l'or & les richesses que le Prince des Chérusques distribue aux soldats, pour no

lui pas céder en générofité.

L'auteur a joint le personnage épisodique de Ségimire, premiere Maîtresse de Flavian. Ce rôle est assez beau.
Cette Princesse, qui ne peut oublier
son ingrat, prend le parti de l'aller
chercher au camp des Romains, &
s'offre à leur chef pour captive, à la
place d'Hercinie: elle espere par cette
action, écarter sa Rivale, & avoir le
moyen de regagner son Amant, qu'elle
épouse à la fin, lorsqu'il est obligé de
renoncer à Hercinie.

La Préface de cette Pièce contient l'Histoire de toutes celles que l'Auteur a donné au Théatre : il la finit en ajoutant. « Enfin , Lecteur , il ne me reste » plus à nommer que le GRAND ARMINIUS que je vous présente , & par » lequel je prétens finir un si long & si » laborieux travail : c'est mon chef-d'œu- » vre que je vous présente en cette Pie- » ce, & l'Ouvrage le plus achevé qui soit » jamais sorti de ma plume, soit pour la » fable, pour les mœurs , pour les sen-

» timens, ou pour la versification: il est =
» certain.... que si mes labeurs avoient
» pû mériter une couronne, je ne l'ar-

» tendrois que de ce dernier. »

On ne doit pas prendre ce discours comme un langage ordinaire à M. de Scudery, qui routes les fois qu'il présentoit un Ouvrage nouveau au Public, l'annonçoit toujours comme le meilleur de sa composition : c'est ici le jugement général de tous ses Poèmes. qui le porte à donner la préférence à celui-ci, qui est en effet le chef-d'œuvre de l'Auteur. Nous n'entendons pas dire par-là, que c'en soit un pour le Théatre. La Tragédie d'Arminius a de vraies beautés, on y trouve de l'esprit, de l'art, des situations, & des sentimens, elle est, outre cela, reguliere, mais sujette aux défauts ordinaires du Poëte. Caracteres la plûpart faux & manqués, pensées forcées, plan défectueux, & versification enflée.



LE MENTEUR,

COMEDIE

DE M. CORNEILLE.

Uoique dans les différences éditions des Piéces de M. Corneille. celle-ci soit toujours placée à la suite de Polyeucte, cependant, sur le témoignage de l'Auteur, nous avons cru ne devoir la mettre qu'après Pompée. « Je vous présente, » dit-il, dans l'Epître qui précéde cette Comédie, « une " Piéce de Théatre d'un style si éloi-» gné de ma derniere, qu'on aura de " la peine à croire qu'elles soient par-» ties toutes deux de la même main, » dans le même hiver. Aussi les raisons » qui m'ont obligé à y travailler, ont » été bien différentes. J'ai fait Pompée » pour satisfaire à ceux qui ne trou-» voient pas les vers de Polyeucte si » puissans que ceux de Cinna.... J'ai » fait le Menteur pour contenter les " souhaits de beaucoup d'autres, qui, " suivant l'humeur des François, ai-» ment le changement, & après tant

» de Poëmes graves, dont nos meilo leures plumes ont enrichis la Scene. » m'ont demandé quelque chose de » plus enjoué qui ne servit qu'à les di-» vertir. Dans le premier, j'ai voulu » faire un essai de ce que pouvoit la » majesté du raisonnement , & la force » des vers, dénués de l'agrément du » sujet. Dans celui-ci, j'ai voulu ten-» ter ce que pourroit l'agrément du » sujet, dénué de la force des vers. Et » d'ailleurs, étant obligé au genre co-» mique de ma premiere réputation, je » ne pouvois l'abandonner tout-à-fait, » sans quelque espèce d'ingratitude.(a) " Il est vrai, ajoute M. Corneille, » que comme alors que je me hazar-» dai à le quitter, je n'osai me sier à " mes seules forces.... Ainsi, quand » je me suis résolu de repasser du hé-» roique au naif, je n'ai pas osé des-» cendre de si haut, sans m'assurer d'un " guide. En un mot, ce:n'est qu'une co-

(4) Ce passage que | neille . que nous sommes étonnés que le sçavant Editeur de ses Oeuvres, qui en a lû routes les feuilles avec foin, tention.

nous avons cru nécessai--re h l'histoire de la Pie-.ce, nous a paru en même-temps ficlair , pour fixet le rang qu'elle doit in'y ait fair aucune atavoir entre les Poemes Dramatiques de M. Cor-

» pie d'un excellent original, mis au jour » sous le titro de la Verdad Sospechosa... « Cette Piece, continue l'Auteur dans " son éxamen, est en partie traduite, » en partie imitée de l'Espagnol. Le n sujet m'en semble si spirituel, & si " bien tourné, que j'ai dit souvent que » je voudrois avoir donné les deux plus " belles Pieces que j'ai faites, & qu'il » fut de mon invention. On l'a attri-» bué au fameux Lope de Vegue. » mais il m'est tombé depuis peu entre » les mains un Volume de Dom Juan » d'Alarcon, où il prétend que cette » Comédie est à lui, & se plaint des » Imprimeurs qui l'ont fait courir sous » le nom d'un autre. Si c'est son bien » je n'empêche pas qu'il ne s'en resai-» sisse. De quelque main que parte » cette Comédie, il est constant qu'elle » est très-ingénieuse; & je n'ai rien vû » dans cette langue, qui m'ait satisfait » d'avantage. J'ai tâché de la réduire » à notre usage, & dans nos régles. »

Le succès que cette Comédie a eu dans sa nouveauté, & la réputation qu'elle s'est conservée au Théatre depuis plus d'un siècle, justifient assez l'éloge que M. Corneille fait ici de l'original, & son discernement dans le choix

1642

choix d'un sujet imaginé heureusement, dont la conduite & les incidens font toujours plaisir. Il est yrai que pour être goûté, ce sujet avoit besoin de l'art de l'Auteur, qui y a ajouté les régles, & les bienséances du Théatre, un peu trop négligées par les Poëtes Espagnols. Un modele si beau ne manqua pas d'être suivi par les Auteurs contemporains, & servit à les dégoûter un peu du genre Tragi-Comique (a). On chercha à plaire par des intrigues amulantes, d'un fond plus comique, & par des discours assaisonnés de meilleures plaisanteries. C'étoit avant Moliere tout ce qu'on demandoit à un Auteur qui entreprenoit de donner une Comédie. (b) "Quoique

(a) « Dans ce tempss là, la Tragi Comédie ar étoit affez à la mode . n genre mêlé, où l'on mettoit un affez maun vais tragique, avec s du comique, qui ne n valoir guéres mieux. souvent cependant, n on donnoit ce nom à m certaines Pieces touw tes sérieuses, à cause p que le dénouement en w étoir heureux. La plûpart des sujets étoient md invention. & avoient Tome VI.

» un air fort romanef» que: aufil la coutume;
» étoit de mettre au-de» vant de ces Pieces; de:
» longs argumens, qui
» les expliquoient. »
Vis de P. Corneille y par

M. de Fontenelle.

(b) On peut s'en convaincre, si l'on veut lire le passage suivant, prisde l'éxamen de la suitedu Menteur, où M. Corneille veut excuser celleci du côté de l'utilité & des mœurs, « Or, pour

Digitized by Google

1642. Corneille.

" le Menteur soit très - agréable, & » qu'on l'applaudisse encore aujourvie de P. » d'hui, j'avoue, dit M. de Fonte-» nelle, que la Comédie n'étoit point

> ne vous pas donner n mauvaile impression ar de la Comédie du Menp teur, que vous pourpriez juger être fimplement faite pour plaire, & n'avoir pas ce no-» ble mélange de l'utilin té, d'autant qu'elle a femble violer une mam xime qu'en veut tenir m powe indubitable, touschant la récompense a des bonnes actions, & » la punition des mauvaises, il ne sera peutetre pas hors de propos que je vous dise . là - deffus ce que je penfe. Il est certain p que les actions de Doa rante ne font pas bonmes moralement , n'éa tant que fourbes & menteries, & néanmoins, il obtient ens fin ce qu'il fouhaite, » puisque la vraie Lum crece est en certe Pie-= ce fa derniere inclina-» tion. Auffi , fi corte maxime est une véritaw ble régle du Théarre, j'ai = failli... Copendant je » n'ai qu'à vous dire l

» que cette régle imagimaire, eft entierement » contre la pratique des-» anciens..... Dans » les Comédies de Plante » & de Terence , que » voyons - nous autre » chose que de jeunes » fous, qui après avoir, » par quelque trompe-» rie , tiré de l'argent de » leurs peres, pour dép penfer à la fuite de Leurs amours dérén glées, font enfin ri-" chement mariés; & " des esclaves, qui après y avoir conduit toute » l'intrigue, & fervi de » ministres à leurs dé-» bauches , obtiennent » leur liberté pour ré-» compense ? Ce font » des éxemples qui ne leprojent non plus propres » à imiter, que les mau-» vaifes finestes de notre » Menteur, . . . Pourvû w qu'on scache mettre » les vices & les vertus » en leur jour, & les » faire connoître par » leur véritable caracte-» re, celles-ci se serone a aimer. quoight maldu Théatre François.

» encore à sa persection. Ce qui do-

» minoit dans les Pieces étoit l'intri-» gue, & les incidens, erreurs de » noms, déguisemens, lettres inter-" ceptées, avantures nocturnes, & » c'est pourquoi on prenoit presque » tous les sujets chez les Espagnols, " qui triomphent sur ces matieres. Ces » Pieces ne laissoient pas d'être fort » plaisantes & pleines d'esprit; témoin " le Menteur, dont nous parlons, Dom » Bertrand de Cigarral, & le Geolier » de soi-même. Mais enfin la plus » grande beauté de la Comédie étoit

m henreules, & ceux-là » le feront dételler quoi-20 que triomphans. Et m comme le portrait d'une laide femme, ne n laisse pas d'être beau, w & qu'il n'eft pas bew foin d'avertir que l'ow tiginal n'en est pas aiso mable, pour empêcher pqu'on l'aime; il en oft » de même dans notre peinture parlante, » bien peint de les couw leure, quand les ime perfections font bien n figurées, il n'est pas w befoin d'en faire voir an ain mainais luccis , à a la fin , pour avertir

» qu'il ne les faut pas » imiter : & je m'asture » que toutes les fois que » le Menteur a été re-» présenté, bien qu'on » l'ait vû foreir du Théa-» tre pour aller épouser » l'objet de ses derniers " desire, il n'y a per-"fonne qui se soit pro-" post fon exemple pour "acquérir une maîtrelw fe ? & qui n'air pris » poutes fes fourbes, " quoiqu'heureuses, pour " des friponneries d'é-" colier, done il faur " qu'on se corrige, fi » Pon veut paffer pour m honnête homme, m

" inconnue; on ne songeoit point aux 1642. " mœurs, & aux caracteres; on alloit » chercher bien loin les sujets de rire » dans des événemens imaginés avec » beaucoup de peine, & on ne s'avi-» soit point de les aller prendre dans » le cœur humain qui en fourmille. »

Cependant, comme M. Corneille n'a songé qu'à plaire, on peut dire qu'il a parfaitement réussi. Sa Comédie, la plus ancienne de celles qui sont restées au Théatre ; n'a point cessé d'y être applaudie. Les dissérens embarras où se trouvent le Menteur. font autant de plaisir, que la façon. dont il s'en tire, cause de surprise. Outre le personnage de Dorante, qui est foutenu avec tout l'art possible, on peut remarquer le caractere naif de son valet : la finesse des rôles de ses Maîtresses; celui d'Alcippe, & le bonhomme Géronte. D'ailleurs, il regne dans cette Piece un air de noblesse, & un genre de Comique inconnu jusqu'alors: & les rôles semblent avoir été composés pour les Acteurs qui les ont remplis d'original. M. Corneille nous a donné dans la troisiéme Scene du premier Acte de la suite du Menteur, le portrait des deux Comédiens.

du Théatre François.

qui jouerent ceux de Dorante & de Cliton *. Ce dernier, après avoir dit à son Maître, que son nom est si dé- & Jodelet. crié à Paris, que l'on y représente ses avantures en plein Théatre, ajoute:

On y voit un Dorante avec votre visage, On le prendroit pour vous, il a votre air, votre âge,

Vos yeux, votre action, votre maigre embonpoint,

Et paroît, comme vous, adroit au dernier point.

Cliton continue ainsi par son propre portrait (a).

Comme à l'évenement j'ai part à la peinture :

Après votre portrait, on produit ma figure 3.

dant que Borante est felle.

(a) Pour achever le occupée à écrire à Mélif-portrait de Jodeler, nous croyons devoir joindre le morceau suivant. Pen- fuivante de cette Demoi-

CLITON.

Dirons-nous cependant deux mots de guerre Menteur. enfamble ?

Disons.

CLITON

Contemple-moi.

L 1 S. I.

Toyr

Digitized by Google

Suite du

ACTE IN SCENE LL B642.

Le Héros de la Farce, un certain Jodeles Fait marcher après vous votre digne Valet. Il a jusqu'à mon nez, & jusqu'à ma parole: Et nous avons tous deux appris en même

C'est l'original même, il vaut ce que je vaux; Si quelqu'autre s'en mêle, on peut s'inscrire en faux.

Cui moy, que t'ensemble?
Lisa.

Dis que tout verd & rouge ainsi qu'un perroquets. Tu n'est que bien en cage, & n'as que du caquet.

CLITON.
To ris? cette action, qu'est-elle?
Lise,

Ridicule.

Et cette main ?

école.

L 1 S Z. De taille à bien ferrer la mule.

CLITON: Cette jambe? ce pied!

Ersa.

Si tu fors des prisons.

Dignes de t'installer aux Petites-Maisons.

CLITON.

Ce front ?

LISE.

Lise.

Chironi

Cette tête :
L : s E.
Un peu folle:

CLITON.

Ce ton de voix est fin, avec cette parese?

Ah! c'est-là que mes sens demeurent éconnés; Re ton de voix est sage aussi bien que le nex; Et tout autre que lui, dans cette Comédie, N'en fera jamais voir qu'une fausse copie.

1642.

Et acheve ce tableau par les trois vers fuivans.

Pour Clarice & Lucrece, elles en ont quelqu'air:

Philiste avec Alcippe (a) y vient vous accorder.

Votre seu pere même est joué sous le masque.

Ce portrait de Jodelet, nous fournit l'occasion de placer à sa suite la vie de cet Acteur célébre.

Julien Geoffrin, entra dans Jodelen. la Troupe du Marais en 1610. & prit au Théatre le nom de Jodelet. La naïveré de son jeu, & la vérité de ses tons, lui acquirent une grande réputation dans le genre Comique. Aumois de Décembre 1634. Jodelet, par ordre du Roy (Louis XIII.) passa à l'Hôtel de Bourgogne : son mérite déja connu s'augmenta encore sur ce Théatre. Plufieurs Auteurs travaillerent pour

(a) Nous avons dit | premier , fit valoit le Tome V. p. 25. en par-lant de Bellerose, que l'Acteur qui joua le rôle d'Alcippe, piqué du pré-quoique bien inférieux à

fent que le Cardinal de celui de Dorante. Richelieu avoit fait au

faire paroître ce célébre Acteur, mais parmi ceux qui le firent mieux briller. Scarron fut celui à qui il dût son plus grand éclat, par les Pieces de Jodelet, Maître & Valet; Jodelet souffletté; D. Japhet d'Armenie, &c. rôles qu'il joua d'original, & qu'il joua avec un succès étonnant. « Les traits » de son visage étoient marqués, & si » comiques, qu'il n'avoit qu'à se mon-» trer pour exciter les éclats de rire. » qu'il augmentoit encore, par la sur-» prise qu'il témoignoit de voir rire les » autres. » Jodelet mourut à la fin du mois de Mars 1660. Voici ce qu'en dit Loret dans sa Gazette en vers du

> Notre Démocrite Gaulois, De la mort subiffant les loix, A payé tribut à nature; Et voici pour sa sépulture.

trois Avril suivant.

Ici git qui de Jodelet
Joua cinquante ans le rolet,
Et qui fut de même farine
Que Gros Guillaume, & Jean farine,
Hormis qu'il parloit mieux du nez (a)
Que lesdits deux enfarinez.

^{(4).} Jodelet parloit | ce défaut étoit réparé par beaucoup du mez, mais | ses talens, Au reste, il TI.

Paravant que Clothon, pour nous pleine de fiel,

Eût ravi d'entre nous cet homme de Théatre,

Cet homme archi-plaifant, cet homme archi-folâtre,

La Terre avoit son Mome, aussi-bien que le Ciel.

Jodelet avoit été marié, il laissa un fils, qui entra très-jeune dans l'Ordre des Feuillans, & qui se rendit recommandable par sa piété, son sçavoir, & son talent supérieur pour la belle déclamation de la chaire. Chacun approuvera ce juste éloge, lorsqu'on sçaura que nous parlons de Dom Jerôme, fameux prédicateur du siècle passé, & du commencement de celui-ci. Il y a encore beaucoup de personnes qui se rap-

est dépeint dans des estampes, avec une grande barbe, des moustaches roires. & le reste du vifage fariné. M. Piganiol de la Force, page 345. de sa description de la Ville de Paris, nous apprend le nom de famille de Joalett, en rapportant Tome VI.

l'Epitaphe de D. Jerôme;
« Ce célébre Prédicateur
» portoit dans le monde
» le nom de Claude Geof» frin. Mort le 16- des
» Calendes d'Avril 1721.
» âgé de 80. ans enterré
» aux Feuillans de la
» rue Saint Honoré. »

pellent l'onction de ses sermons, & la noble hardiesse avec laquelle il les débitoit.

1643.

HERMÉNIGILDE,

TRAGEDIE

En Prose,

DE M. DE LA CALPRENEDE.

Erménigilde, fils de Lévigilde, Roy d'Espagne, assiégé dans Séville, où il s'est retiré pour fuir les cruelles perfécutions de Goisinthe sa belle-mere, se rend enfin sur les instances d'Indegonde, & la promesse que lui fait Recarede, que ses jours sont en sureté. A peine ce Prince s'est-il soumis à la volonté de Lévigilde, que ce foible Roy, qui n'agit que par les conseils de cette cruelle marâtre . le fair arrêter. Recarede au délespoir, & se réprochant d'être cause du malheur de son frere, reclame la foi du trairé dont il a porté la parole. Le Roy, presse de tous côtés, consent enfin à faire grace à Herménigilde, mais c'est à condition qu'il renoncera à la foi Catholique. Cette condition empêche qu'il en puisse profiter. Indégonde l'exborte à ne pas abandonner sa Religion, & à porter avec fermeté sa tête sur l'échaffaut. Voilà le sujet de cette Tragédie assez passable du côté de la la conduite, & des régles, mais languissante, & sans art. Telle qu'elle est, M. de Montauban qui en a jugé peutêtre plus favorablement, M. de Montauban, dis-je, crut que ce sujet étoit très-propre au Théatre, & qu'il n'y manquoit que la versification. C'est ce qu'il fait dans sa Tragédie d'Indégonde, qui n'est autre chose que la Tragédie de M. de la Calprenede mise en vers, avec quelques petits change. mens dans la catastrophe. En attendant que nous parlions de cette derniere, joignons un morceau de la prose de M. de la Calprenede.

Indégonde dit un dernier adieu à Herménigilde, & après son départ, ajoute: « Donnez maintenant mes » yeux, donnez le cours à des pleurs » que je retiens avec trop de tyran- » nie; Herménigilde n'est plus auprès » de nous, pour remarquer notre soi- » blesse, & pour relâcher de sa cons-

X ij

.1643.

» tance par la perte de la nôtre. No-» tre exemple ne lui peut plus nuire: » pleurons donc avec liberté, & la " mort d'un Prince très-accompli, & la » mort d'un époux, qui fut toujours » la meilleure partie de nous-même.... " C'est assez, " dit-elle à Sigorie, qui fait le récit de la mort du Prince. " Je suis satisfaite d'Herménigilde, » puisque le Ciel le doit être. ô » bonté souveraine, tu éxauces nos » prieres, je sens.... que peu à peu » cette vie se dissipe comme une om-» bre, & comme une fumée; je com-» mence à perdre l'usage de mes sens... « Cessez (elle parle à ses Confidentes) » de me donner des assistances inuti-» les, & que je ne défire plus de vous; " ma vie, par la grace du Ciel, & » par la faveur d'Herménigilde, est arrivée à la fin que je lui ai deman-» dée; je vais rejoindre mon cher mari, & je vole après lui sur les aîles » de mon Amour. »,



LA CLIMENE

LE TRIOMPHE

DE LA VERTU.

TRAGI-COME'DIE

En Prose.

DE M. PUGET DE LA SERRE.

🔼 Limene est aimée d'un Roy , (on ne sçait de quel païs) & de son favori ; & elle aime ce dernier. La sœur de Climene, amante méprisée du favori, découvre au Roy, l'amour de Climene. Sur le champ, le Roy ordonne qu'on mette le feu au Château de son rival. Climene toute en pleurs, vient se jetter aux pieds du Roy, & attendrit ce Prince au point, qu'il se repent de l'ordre qu'il a donné. Dans le moment on vient dire que le Châ--seau a été consommé, mais que le favori s'est sauvé de la fureur des flâmes. Le Roy consent à l'hymen de Climene & de son amant, c'est se qui finit

cette Piece mal arrangée, & encore plus mal écrite.

ESTHER.

TRAGEDIE

DE M. DU RYER.

Omme cette Tragédie se trouve réimprimée dans le Recueil en douze Volumes des Pieces du Théatre François, qui se vend par la Compagnie des Libraires, nous n'en rapporterons que les vers suivans.

Aman, qui voudroit faire périr les Juifs, qui sont répandus dans les Etats d'Assiérus, après les avoir dépeint des plus noires couleurs, ajoute, que la disférence de leur Religion, avec celle des autres peuples, doit encore hâter leur perte.

Car enfin, quelle flâme, & quels malheurs éclatent

Quand deux Religions dans un état combat-

Quel sang épargne-t-on, ignoble, ou glorieux.

Quand on croit le verser pour la gloire des.
Dieux?

du Théatre François. 247.

Alors tout est permis, tout semble légitime, Du nom de piété l'on couronne le crime:

1643

Et commé on pense faire un sacrifice aux Dieux,

Qui verse plus de sang, paroît le plus pieux.

LE MARTYRE

DE STE CATHERINE

TRAGEDIE EN PROSE,

DE M. PUJET DE LA SERRE.

Ette Piece ne parole pas avoir été représentée: & de plus, elle est pitoyablement construire, que ce seroit ennuier le Lecteur, que de lui en donner le plus petit Extrait.



1643·

ROXELANE,

TRAGI-COMEDIE

DE M. DESMARES (a).

Soliman II. Empereur des Turcs, est si épris des beautés, & du mérite de Roxelane, une des esclaves de son Sérail, qu'il veut l'épouser, malgré l'ufage des Princes Othomans, qui depuis Bajazet I. n'ont eu que des esclaves favorites. Ce Prince, après avoir rendu Roxelane libre, consulte le Mousti sur l'engagement qu'il veut prendre.

LE MOUFTI.

Vous pouvez l'épouser.

SOLIMAN.

Epouser une esclave ? ah! que dites - vous à

LE MOUFTE

Le remede est fâcheux, mais il est salutaire. Eh! Seigneur, qui des deux est indigne de vous,

D'être né d'une esclave, ou d'en être l'é-

⁽a) Desmares ne nous est connu que par la Piece de Reselane, qui sem-

Cette Tragi-Comédie, quoique foible, a des endroits assez bien rendus. Le rôle de Roxelane est beau, & soutenu.

1643.

LABELLE ESCLAVE; TRAGI-COME'DIE

DE M. DE L'ESTOILLE.

Rêt d'être uni par les plus doux liens avec la belle Clarice, le Prince Alphonse la perd à la prise de Mégare, où vraisemblablement elle a dûssinir ses jours, & se trouve réduit à l'esclavage dans un Pais d'Afrique, dont l'Auteur n'a pas jugé à propos de dire le nom. Il ouvre la Scene, s'entretenant de ses malheurs avec son valet Fernand. Le Roy du Pais, qui aime Alphonse, & veut lui procurer tous les plaisirs possibles, vient lui ordonner de choisse entre toutes les esclaves qu'on lui amenae, celle qui lui plaira d'avantage; il an excepté une seule, dont il veut, dit-il, faire présent au Grand Seigneur.

Cette esclave destinée au Sérail se trouve être la même Clarice, dont Alphonse pleure la perte. Ces deux Amans se reconnoissent, mais ils n'osent faire éclater leurs sentimens que sous les noms de frere & de sœur. Quelque bonne volonté que le Roy air pour Alphonse, il n'ose lui accorder la liberté de Clarice; ce tendre Amant, au désespoir, implore les bontés de la Reine. & obtient cette grace, par son crédit. Dans le moment que le Roy donne fes ordres, pour qu'on ramene Clarice, Haly vient dire qu'elle s'est précipitée dans la mer. A ce récit, Alphouse se désole, & recommence les regrets: mais la Reine par les perquilitions. découvre la fourberie d'Haly, & qu'épris des charmes de cette belle , il vouloit se l'approprier. On la ramene saine & sauve à son cher Alphonse, & le Roy pardonne à Haly, en faveur de la commune joye.

Cette analyse met en étar de juger du plan & de la conduire de la Piece, passons aux principaux personnages.

Le Roy & la Reine sont trop doux & compatissans pour des Barbares. On autoit de la peine à trouver des personantes aussi charitables. La vertu de Clanes

rice est un peu Romanesque. A l'égard d'Alphonse, c'est un bon garçon, son rôle est long, & toujours sur le ton plaintif. L'Auteur a eu tort de ne lui pas donner un Valet plus intelligent & plus secourable que Fernand.

Il ne reste plus qu'à joindre un morceau de versification, pour achever de faire connoître les talens de l'Auteur pour la Poësie Dramatique. Nous avons choisi les Quatrième & Cinquième Scenes du second Acte, qui contiennent la triste séparation des deux Amans. Cette situation est touchante & propre à éxercer l'art d'un Poëte.

ACTEIL

SCENE IV.
ALPHONSE, CLARICE,
FERNAND.

ALPHONS E.

HA! malheureux départ!

CLARICE.

S'il vous blesse, il me tue.'
Au prix de mon destin, le vôtre est-il pas doux?
Vous ne perdez que moy.

A L P H O N S E. Qu'ai-je à perdre que vous !

CLARICE.

Je vous pers, & de plus, ô perte sans seconde!

Je pers ce qui vaut mieux que moi, que tout le monde,

Enfin, je pers l'honneur.

ALPHONSE.

Moy l'esprit, & les sens.

Mais, qui résisteroit aux douleurs que je sens?

Quoy! perdre de la sorte une sœur ado-

CLARICE.

Ha! nommez-la plûtôt infame & misérable;

Et dans l'état qu'elle est, au lieu de la louet, Commencez déja même à la désavouer.

ALPHONSE.

Moy! je délavouerois un objet que j'a-dore?

CLARICE.

Ha! ne découvrez point un secret qu'on ignore.

Dieu! que diroit le Roy, s'il sçavoit qui je suis?

Redoubleroit-il pas ma honte & mes ennnuiss Er vous est-il si doux, qu'il vous seroit sévere, Cachons-lui ma naissance, évitons sa colere, Parlons bas.

1643

ALPHONSE.

A quoy plus déguiser notre cœur Sous ces noms empruntés & de frere, & de sœur?

Agissons franchement; il n'est plus temps de feindre,

Nous n'espérons plus rien, qu'avons-nous plus à craindre?

CLARICE.

Rien, si ce n'est de vivre, & de ne pouvoir pas

Rachetter mon honneur, au prix de mon rrépas.

Mon frere; mais hélas! si vous m'étiez si proche,

Qui de ma honte un jour ne vous feroit reproche?

Cest à vos déplaisirs quelque soulagement Que je ne vous sois sœur, que de nom seulement.

ALPHONSE.

La fussiez-vous d'effet, merveille de notre âge

Vous ne m'êtes pas tant, & m'êtes d'avantage:

Le sang touche beaucoup, mais je sais assez

Qu'amour plus que nature a fur nous de pouvoir;

Les ennuis d'un amant passent bien ceux d'un frere ;

La perte d'une sœur à porter est légere, Celle d'une maîtresse accable de souci.

Et comme on vir pour elle, on meurt pour elle aussi.

CLARICE.

Non, non, ne mourez point, rien ne vous y convie:

Mais en vous exhortant de garder votre vie, Je sens bien que la mienne est prête à s'envoler,

Et je console enfin, qui me doit consoler.

Est-il quelque malheur que le mien ne surmonte,

Puisqu'il faut que je meure, ou vive avecque honte?

ALPHONSE.

Hélas! que dois-je faire en si grand désespoir?

CLARICE.

Il faut vivre, m'aimer, & cesser de me voir;

Mais j'espere aux ennuis, dont je suis affligée,

Cest par eux que déja je suis toute changée:

Je ne me connois plus, & mes gémissemens Vont troubler du Sérail tous les contentemens;

du Théatre François. 255

Enfin le Grand Seigneur regardant mon vilage,

Croira qu'on n'en a fait qu'une infidelle image:

Me verra sans désirs, & même avec dédain. Et touché de mes pleurs, m'éloignera soudain. ALPHONSE.

Dieu! que malgré vos pleurs, il vous trou-

vera belle.

Il brulera d'abord d'une ardeur criminelle. Et s'il veut vous contraindre à le favoriser. A ce torrent de feu, quelle digue opposer?

CLARICE.

La mort !

ALPHONSE.

Ha! d'un grand cour grande & chaste penfée!

CLARIER.

Celle qui sçait moutir, ne peut être forcée.

ALPHONSÉ.

Ha! vous ne mourrez point; non je vous tirerai.

D'un si grand précipice, ou bien j'y périrai.

Oui, l'épée à la main, j'irai, sans nulle crainte

Percer ves conducteurs d'une mortelle atteinte.

CLARICE.

Mais Haly s'en revient.

· 1643.

SCENE V.

CLARICE, ALPHONSE; FERNAND, HALY.

ALPHONSE.

Quoy! déja nous quitter?

HALY.

Différer son malheur, ce n'est pas l'éviter. Il faut partir, Madame, & votre plainte est vaine.

CLARICE.

Adieu, mon frere, adieu, pour jamais on m'emméne,

On m'arrache de vous, sans aucune pitié.

ALPHONSE.

On retranche de moi la plus belle moitié, CLARICE.

Il faut que je vous laisse.

ALPHONSE.

Il faut donc que je meure.

CLARICE.

Voici mon dernier jour.

ALPHONSE.

Voici ma derniere heure.

CLARICE.

. Au moins, pensez à moi.

ALPHONSE.

Peut-on vous oublier?

Peut-on rompre les nœuds qui nous ont sçullier?

Č'est

du Théaire François. 257

C'est vouloir séparer le feu d'avec la flâme, L'ombre d'avec le corps, & l'esprit d'avec l'ame,

1643.

Que vouloir séparer ma sœur d'avecque moi.

CLARICE.

Prodige d'amitié, seul comparable à soi! Encore un coup, adieu, je ne puis plus rien dire,

Mais pourrois-je parler à l'heure que j'expire ?

SCENE VI.

ALPHONSE, FERNAND.

ALPHONSE.

De quelle foy l'esprit se peut-il remparer?

Pour voir un tel désordre, & ne pas murmurer?

Je pardonne à qui croit qu'en toute la nature Il ne se trouve rien qui n'aille à l'avanture; Que l'Eternel Auteur de la terre & des Cieux Ne les daigne éclairer d'un regard de ses yeux:

Et que le monde enfin n'est qu'un vaisseau qui stotte,

Et parmi les écueils, voit dormir son Pilote, &c.

SAUSSAY, étoit Parissen, Gentilhoper LE. Histoire de me, & de fort ancienne famille, just l'Académie Françoise.

qu'à compter un Chancelier de France parmi ses ancêtres. Son pere qui étoit Audiencier à la Chancellerie de Paris, laissa trois fils; l'aîné qui mourut jeune, le second qui fut Sécretaire du Cardinal de Lyon, & celui-ci, qui étoit le troisiéme, qui n'eût point d'autre emploi que celui des belles Lettres, & de la Poesse, où il se rendit rrès-célébre. Il avoit pourtant plus de génie que d'étude, & de sçavoir. Il s'étoit attaché particulierement à bien tourner un vers, à quoi il réussissit fort bien, & aux régles du Théatre, qu'il faisoit profession d'avoir apprises de M. Gombauld, & de M. Chapelain. Il étoit grand admirateur des vers de M. de Sérisay, & de ceux de M. de Gombauld : Il étoit d'une compléxion extraordinairement portée à Pamour, & cette passion sit presque tous les troubles de sa vie. En ses dernieres années, il épousa par inclination, une femme qui n'avoit que peu de biens. Il tint long-temps ce mariage caché & comme il n'étoit pas riche, autant qu'il falloit pour vivre commodément à Paris, avec sa famille, il se retira à une maison des Champs, où il Passa presque tout le reste de la vie. Il

259

1643.

mourut en 1652. âgé d'environ 50. ans. Il étoit de taille médiocre, & fort grèle. Il avoit les cheveux, & les yeux noirs, le visage fort pâle, & fort maigre, gâté, & sans barbe en quelques endroits, à caule qu'étant enfant il étoit tombé dans le feu. Il avoit beaucoup de vertu & d'honneur, & supporta sa mauvaise fortune sans s'en Faindre. & sans être incommode, ou importunà personne. Il reprenoit hardiment, & brusquement, avec une sévérité étrange, ce qui ne lui plaisoit pas dans les choses qu'on exposoit à son jugement. On l'accuse d'avoir fait mourir de regret & de douleur un jeune homme qui étoit venu de Languedoc avec une Comédie, qu'il croyoit un chef-d'œuvre, & où il lui fix remarques clairement mille défauts.

Il travalloie avec un soin extraordinaire, & repassoit cent sois sur les mêmes choses. De-là vient que nous avons si peu d'Ouvrages de lui, il laissa deux Pieces de Théatre, LA BELLE Es-ELAVE, Tragi-Comédie, 1643. & L'INTRIGUE DES FILOUX, Comédie, 1647. & en achevoit une trossème, quand il moneut, qu'il appelloit LE SECRETAIRE DE SAINT INNOCENT. II

Digitized by Google

avoit part, comme on l'a déja dit, aux 1643. Pieces des Cinq-Auteurs.

L'ABSENT CHEZ SOY,

COME'DIE

PARM. D'OUVILLE.

Orlqu'on a lu une Piece de d'Ou-ville; on connoît presque tous les fujets de ses Comédies. Ce sont toujours des rencontres inopinées, de trompeuses apparences, des brouilleries, & des raccommodemens: des perfonnes qui se trouvent les unes chez les autres, sans trop sçavoir pourquoi. La Comédie qui fait le sujet de cet arzicle, est remplie de tous ces événemens. Le principal personnage, qui se nomme Chandre, rend des soins à une jeune personne nommée Blize: ensuite il la quitte, pour revenir à Diane sa premiere maîtresse. Le galant de Diane est un fou sieffe, qui tantôt fait le jaloux, & tantôt le complaisant. Les valets imitent leurs maîtres, ils se quittent, se raccommodent, se brouillent, &cc. Piece assez foible, à quelques Scenes près, Nous

remarquerons en passant, que le titre de cette Comédie n'est éxam que pour le premier Acte, où le re d'Elize feint d'aller à la campagne, & rentre sécrettement dans sa maison, par une

1643-

LE BELISSAIRE.

porte de derriere.

TRAGEDIE

DEM. ROTROU.

Otrou semble avouer que cette Piece n'eût pas de réussite; car voici comment il s'exprime dans son Epître dédicatoire au Duc de Guile: " Bélissaire a été trop cruellement tra-» versé pendant sa vie, pour espérer " de ne l'être point après sa mort, & » quoiqu'il ait été l'admiration de rout ss le monde, il n'a pas laissé d'être la » haine de quelques-uns, parce qu'il » en a été l'envie. Son Histoire ne doit » pas être plus privilégiée que sa vie, » ni sa représentation, que lui-même; » & si ceux-même qui l'aimerent le s plus forent ceux qui lui firent le plus » de mal, il est visible que son fort est d'être persécuté, quoiqu'il soir 16434

» admiré, & d'être condamné par des » passionnée, & par des jaloux.» Bélissaire ainqueur des Perses, re-

vient à Constantinople: trois personnes attirées par l'Impératrice Théodore, pour assassiner Belissaire, sont si charmes de sa vertu, qu'ils deviennent, ou du moins promettent d'être les plus zélés défenseurs. L'Empereur Justinien reçoit Bélissaire comme le vrai soutien de son Empire. Le bonheur de Bélissaire est de peu de durée : une lettre qu'il a écrite à une Dame qu'il aime, & que cette Dame a laissé tomber, est ramassée par l'Impératrice, qui la porte à Justinien, en l'assurant que c'est à elle que Bélissaire l'a adresfé. L'Empereur, sans vouloir rien écouter pour la justification de ce grand homme, lui ôte tous ses emplois, & donne ordre qu'on le fasse mourir. L'Impératrice Théodore, presse par ses re-mords, justifie Bélissaire. Justinien révoque trop tard ses ordres, on vient sur annoncer la mort de Bélissaire, & la Piece finit par le désepoir de l'Empereur. Malgré la chûte de cette Tragédie, elle n'est cependant pas la plus foible de son temps.

I 6:4 3%

AXIANE

TRAGI-COME'DIE

EN PROSE.

PAR M. DE SCUDERY.

Au Lecteur.

TLy a dix ou douze ans, que je me suis trouvé en conversation » avec trois des plus beaux esprits du » Royaume; l'un desquels, soutient » fortement, que la prose étoit aussi * propre au Théatre que les vers; que » par elle, on pouvoit aussi-bien ex-» citer les passions, que par la Poë-"sie, & que, pourvû qu'un Poëme » de cette sorte fut composé par un » bon Artiste, il auroit le même suc-» cès. J'avoue que j'écoutai lors ce » discours comme un paradoxe, & que » toutes les raisons qu'il apporta ne " me persuaderent point. Cependant, » il est arrivé par la suite du temps, que

⁽⁴⁾ Le sujet de cette mier Volkme de Pilling-Tragi-Comédie est tiré tre Bassa. 2 d'une Mistoire du pre-

,1643.

» l'expérience m'a fait voir la vérité » de son opinion, & la fausseté de la » mienne: & trois ou quatre Ouvra-» ges de cette espète, ont si avanta-» geusement réussi qu'il a fallu donmer les mains, & rendre les armes, » & confesser ingénuement à l'avanta-» ge de la Prose, que ses forces sont » plus grandes que je n'avois cru:.... " Mais comme celui dont j'avois com-» battu les sentimens, a remarqué » que les miens étoient changés, il a » voulu pousser plus loin sa victoire, » & se servant du pouvoir que les » vainqueurs ont sur les vaincus, il » m'a imposé, comme une réparation » à son honneur, la nécessité de faire » une Piece de cette nature: je l'ai donc » faite avec tout l'art, & tout » le soin dont je suis capable, &c. ».

Léontidas, Prince de Lesbos, chassée de ses Etars par ses propres sujets, forme le dessein de courir les mers, & devient en peu de temps un fameux Corsaire. Hermocrate, sils de Diophante, Roy de Créte, est pris prifonnier par Léontidas. Il devient amoureux d'Axiane, sille de ce dernier. Axiane, sensible à l'amour d'Hermocrate, brise ses fers, & s'enfuit avec

lui en Créte, où Diophante les reçoit avec bonté. Léontidas, au désespoir de la perte d'Axiane, déclare la guerre au Roy de Créte, & dans une bataille navale, ce dernier, tombe au pouvoir de son ennemi. (Ici commence la Piece.) Léontidas offre la vie & la liberté auRoi de Créte, en lui-remettant Axiane. Diophante refuse cette proposition, aimant mieux mourir, que de commettre une pareille perfidie. Cependant Axiane, sans en rien communiquer à Hermocrate, se résout à se remettre au pouvoir de son pere, pour sauver la vie au géné-. reux Roy de Créte. Le même motif engage Hermocrate à s'offrir à la colere de Léontidas. Axiane, & Hermocrate se trouvent dans le même moment aux pieds de ce pere inéxorable. Ce spectacle, & les discours de ces Amans, désarment la colere de Léontidas : il pardonne à Axiane, & consent qu'elle s'unisse avec Hermocrate, & en même-temps, il se réconcilie avec le Roy de Créte, & promet de quitter la profession de Corlaire; & le Roy de Créte lui offre tous les secours nécessaires pour remonter sur le trône de Lesbos. Cette Piece a beaucoup d'endroits pathétiques: le dénoue_ ment en est même attendrissant.

Tome VI.

E UROPE,

COME'DIE HEROIQUE

DE M. DESMARESTS.

Uoique cette Piece ait été imprimée comme d'un Anonyme, cependant le nom de l'Auteur étoit aussi connu, que l'allégorie facile à appliquer à la conjoncture des affaires, où l'Europe se trouvoit alors.

La paix descendant du Ciel, fait le Prologue, & annonce le retour des Arts, du Commerce, des plaisirs, & de

l'Abondance.

Europe , qui du monde eut le plus beau partage,

Qui compte tant de Rois entre ses habitans,.

Malgré l'orgueil de ses Tirans,

Va voir dissiper son orage.

Après milte tourmens soufferts,

Un guerrier valeureux la va rirer des fers, D'un Tyran dont l'ardeur la veut rendre captive.

Son heur sera suivi de rous.

Après le mal, le bien; les fruits de mon-Olive.

Au cueillir sont amers, & par le temps sont doux.

L'Espagne représentée par lbere ouvre le premier Acte, & prie Germanique son parent & son Gonsident, de l'aider dans le dessein qu'il a d'assujétir la Reine Europe, malgré les efforts de Francion, qui a entrepris de maintenir sa liberté.

Je brule pour Europe, & ma fortune est telle,

Que sans faire le vain, je suis seule digne d'elle.

Tant de Rois affervis, tant de puissans Etats M'ont mis au plus haut rang entre les Potentats.

Je suis si cher aux Dieux, que du milieu de l'onde,

Ils ont fait pour moi seul sortir un autre monde;

Et pour me combler d'heur, ils ont fait naître encor

Des rivieres d'argent, & des montagnes d'or.

Comme ses soins & ses empressemens ne sont qu'irriter cette superbe
Reine, Ibere a recours à la ruse, & à
la violence: & tâche à gagner la Nymphe Ausonie (1), Considente & savorite d'Europe. Pour faciliter cette conlie.
quête, Germanique employe son au-

vorité, & fait agir Parthenope & Mé-

(1) L'Ita-

Z ij

lanie (1), Suivantes de la Nymphe.

1643. Ausonie, prête à succomber, est secou-

(1) Naples rue fort à propos par Francion. Ibere & Milan, au désespoir, fait tomber toute sa sur reur sur son rival, & souléve contre

(1) La Lor-lui la Nymphe Austrasie (2). Francion qui a de violens soupçons sur la sidéliré de certe derniere, en éxige des assurances, & découvrant ensuite ses intelligences secrétes avec Ibere, il dépouille cette perfide, sans s'embarrasser des menaces de son ennemi. Ibere privé de cet appui, continue toujours les poursuites auprès d'Europe; & pour la tromper, lui fait proposer la paix par Germanique. Quoiqu'Europe doute de la sincérité de cette offre, elle veut bien y consentir; & exhorte Austrasie à s'aller jetter aux pieds de son Vainqueur. Germanique séduit une seconde fois cette Nymphe, en faveur d'Ibere; à peine Austrasie a

quitté la Scene, que Germanique ouwrant enfin les yeux, fait de longues réfléxions sur le procédé ambitieux monvoir, plusieurs pertes qu'on vient lui annoncer. Il ne perd point l'espérance de réussir, jusqu'au retour de

1643.

FRANCION.

Francion.

J'ai distipé des miens les entreprises noires, Qu'Ibere nourrissoir, pour borner mes victoires.

Et pour comble d'honneur, la place * est en . * sedan. mes mains

Par où pouvoient un jour s'éclorre leur dessein.

IBERE.

Ah! c'est-là mon malheur! nulle espoir ne me reste,

Voilà, voilà le coup à ma grandeur funeste.

J'attendois en suspens par ce complos puissant

De revoir tout-à-coup mon pouvoir renaiffant.

Soutiens moi, Germanique, en ce malheur extrême. Il tombe évanoui.

GERMANIQUE:

Hélas! je ne puis pas me soutenir moimême.

EUROPE à Germanique & à Francion.
Tous deux étant d'accord,

Yous me donnez la paix, je ne crains nul

Z iij

Que le Ciel, Francion, conjunts yous favorise .

Et vos chers alliés, auteurs de ma franchise à Germanique en mon cœur tiendra ce même

Le vous aimerai tous: vous êtes tous mon - ... fang.

Ibere l'est aussi, s'il étouffe sa flamme, Je lui reserve encore une pface en mon ame.

LASUITE

DU MENTEUR; COMEDIE

DE M. CORNEILLE.

Epitre de la « T E vous avois bien dit, (c'est M. fuite du Men- " Corneille qui parle) que le Men-» teur ne seroit pas le dernier emprunt » ou larcin que je ferois chez les Es-» pagnols. En voici une suite qui est » encore tirée du même original: & » dont Lope a traité le sujet sous le ti-" sre de Amar fin Suber à quien. Elle » n'a pas été fi heureule au Théatre 12 que l'aurre; quoique plus remplie de » beaux sentimens, & de beaux vers.

n Ce n'est pas que j'en veuille accuser, n mi le défaut des Acteurs, ni le mau-» vais jugement du peuple. La faute » en est toute à moi, qui devois mieux » prendre mes mesures, & choisir des » sujets plus répondans au goût de mon » auditoire. Si j'étois de ceux qui tien-» nent que la Poesse a pour but de pros firer aussi-bien que de plaire, je tas cherois de vous persuader que cellea ci est beaucoup meilleure que l'au-» tre, à cause que Dorante y parost " beaucoup plus honnête homme, & » donne des éxemples de vertu à sui-» vre, au lieu qu'en l'autre, il ne don-» ne que des imperfections à éviter; » mais pour moi qui tiens avec Aris-» tote & Horace, que notre Art n'a » pour but que le divertissement, j'a-» voue qu'il est ici bien moins à esti-" mer qu'en la premiere Comédie, » puisqu'avec ses mauvaises habitudes, " il a perdu presque toutes ses graces;
" & qu'il semble avoir quitté la meil-» leure part de ses agrémens, lorsqu'il » a voulu se corriger de ses défauts."

"L'original Espagnol est de Lope de Examen de "Vegue sans contredit, & a ce défaut la suite du pue ce n'est que le valet qui fait rire, au lieu qu'en l'autre, les principaux

Z iv

» agrémens sont dans la bouche du maî-"tre.L'on a pu voir, par les divers succès, » quelle différence il y a entre les raille-» ries spirituelles d'un honnête homme » de bonne humeur, & les bouffonneries » froides d'un plaisant à gages. L'obscu-» rité que fait en celle-ci le rapport à » l'autre, a pu contribuer quelque » chose à sa disgrace, y ayant beau-» coup de choses qu'on ne peut en-» tendre, si l'on n'a l'idée présente du » Menteur. » (a)

(a) « Elle a encore, (continue M. Corneille) w quelques Héfauts para ticuliers. Au second » Ace, Cléandre racon-» te à sa sœur la généro-» fité de Dorante, qu'on w a vû au premier, contre » la maxime qu'il ne me faut jamais faire ra-> conter ce que le Spec-» tateur a déja vû. Le » cinquieme eft trop fé-» rieux pour une Piece » si enjouée, & nºa rien » de plaisant que la pre-» miere Scene entre un » Valet & une Servante.. » Cela plaît si fort en Es-» pagne , qu'ils fone » souvent parler bas les w amans de condition . » pour donner lieu à ces » forces de gens de s'en- | dont on peut former cet-

» tredire des badinages. " mais en France , ce " n'est pas le goût de " l'Auditoire, Leur en-» tretien est plus supportable au premier "Acte, pendant que Do-"rante écrit : car il ne » faur jamais laiffer le " Théatre, fans qu'on "y agisse, & l'on y » agin qu'en parlant. Minfi Dorante qui ém crit, ne le remplit pas » assez, & toutes les fois » que cela arrive, il » faut fournir l'action » par d'autres gens qui » parlent, » Ce que M. Corneille ajoute ensuite. doit être regardé comme un précepte pour la Poesse Dramatique. &

Qu'il nous soit permis d'ajouter ici avec tout le respect que l'on doit à la mémoire de M. Corneille, qu'il paroît clairement, que persuadé du mérite de cette Piece, la chûte l'en a surpris au point, qu'après un rigoureux éxamen, il a cru ne pouvoir en attribuer la cause qu'à certains défauts, dont la plupart même ne doivent être regardés comme tels, que par la différence du goût François à celui des Espagnols. S'il avoit voulu écarter un peu cette prévention, il auroit reconnu, que quoique la suite du Menteur soit mieux écrite, & que Dorante y donne de meilleurs éxemples que dans la premiere, cependant elle a dû n'avoir qu'un foible succès. L'intrigue en est foible, & sans intérêt. Dorante n'y

te régle. « Que quand on a occasion de louer une su Lettre, un Biller, ou quelqu'autre Piece é- loquente ou spirituel- le , il ne faur jamais la faire voir , parce qu'alors c'est une propre louange que le poète se donne à soimme, & souvent le même, & souvent le merite de la chose répend si mal aux élomes que que ges qu'on en fair, que

» j'ai vû des stances pré» sentées à une Maîtres» se, qu'elle vantois
» d'une haute excellence, bien qu'elles sussente
te, bien qu'elles fussente
» très-médiocres, & cela
» devenoit ridicule. Mé» lisse loue ici la lettre
» que Dorante lui a é» crite, & comme elle
» ne la lit point, l'Au» direur a lieu de croire
» qu'elle est aussi-bien,
» faite qu'elle le dit. »

274

1643.

conserve aucun caractere, & ménité aussi peu le bonheur dont il est accablé, que la prison, dans laquelle il paroît pendant les trois premiers Actes. Mélisse & Cléandre son frere, ne sont pas certainement des éxemples à imiter. La premiere fait l'amour avec trop peu de bienséance, & l'autre manque de prudence & de politelle. Philiste est un personnage très-équivoque. L'effort qu'il fait en cédant sa maîtresse à Dorante. ne paroît pas grand, & d'ailleurs Mélisse est trop coquette pour qu'un galant homme doive la regretter, M. Corneille avoue que les discours du valet & de la soubrette sont déplacés: mais quand ils ne le seroient pas, croira-t-on que leurs plaisanteries soient capables de faire reussir une Comédie, qui n'a d'ailleurs rien de piquant. L'Auteur avoit plus de tort qu'un autre de se plaindre de la délicatesse du public, & d'appeller de son jugement.

Quoique d'abord cette Piece n'eut pas grande approbation, quatre ou cinq ans après, la Troupe du Marais la remit sur le Théatre, avec un succès plus heureux, mais aucune des Troupes de Province ne c'en oft chargés

Province ne s'en est chargée.

1644. FOLIE LA

\mathbf{D} \mathbf{U} SAGE

TRAGI-COMEDIE

DEM. TRISTAN.

E sujet de cette Tragi-Comédie est entierement de l'invention de l'Auteur, aussi-bien que les personnages qu'il y introduit. Le Roy de Sardaigne, amoureux de Rosélie, fille d'Ariste, déclare, sans autre façon, ses intentions au pere de cette belle, & le prie de le servir. Ariste, en ceue occasion, soutient assez bien le caractere de Philosophe & de Sage: il n'étoir gueres possible qu'il pût faire autrement. Le Roy, sans vouloir écouter ses remonttances, fait venir Palamede; ce dernier qui aime Rosélie, & en est aimé, 'n'ose' faire soupçonner sa passion, & combat adroitement celle du Roy en lui représentant que cette fille est trop vertueuse pour la souffrir. L'éloge que Palamede fait ensuite des rares qualités de Rosélie, ne sert qu'à augmenter l'amour dans le cœur du

jeune Monarque. Il convient qu'il a eu tort de former des desirs criminels sur cette beauté, qu'elle est digne de partager sa couronne, & il charge ce consident d'aller promptement lui apprendre cette grande nouvelle. Cette situation est très-délicate, & Tristan l'a passablement rendue.

Palamede est accablé de douleur. Roselie en ressent une bien plus vive lorsque son amant, obéissant trop sidélement à ses ordres, vient lui annoncer la volonté du Roy, & la presse même d'y souscrire. Ne consultant que son cœur, elle prend la résolution de s'empoisonner, & laisse sur la table de sa chambre, un billet adressé au Roy, par lequel elle fair connoître qu'elle s'est procuré la mort, conformement aux sages conseils d'Ariste, & en se servant du poison que Palamede lui a présenté. Le Roy qui ignore le véritable sens de ce biller, s'abandonne à la fureur, fait arrêter Palamede comme coupable, & accable Ariste d'injures. Ce déplorable pere n'est que trop sensible à la perte de sa fille : la sagesse s'éclipse, il se livre à des transports, & à des emportemens ridicules: Voici le passage, il est singulier.

ARISTE.

Par quel déréglement suis-je persécuté,
Avec tant d'injustice, & cant de cruauté;
H n'est rien d'ordinaire en cette destinée,
Et ma raison timide en demeure étonnée.
Mais quoi! j'ai des garants de ces oppressions,
J'ay pris contre le sort de bonnes cautions.
Esprits dont la doctrine en erreurs si séconde,
S'est acquis tant de gloire en trompant tout
le monde,

Nous donnant la vertu pour un souverain bien,

Que déterminez - vous d'un sort tel que le mien?

Ah! voici ces Docteurs, de qui l'erreur nous 11 vient de livres.

Aristote, Platon, Solon, Bias, Socrate,
Pittaque, Periandre, & le vieux Samien, (1)
Xénophane, & Denis le Babylonien,
Revisitons un peu cette troupe sçavante,
Guide, Eudoxe, Epicharme, Alcidame, &
Cléanthe.

Démocrite, Thalès, d'un immortel renom, Possidoine, Caliphe, Antisthene, Zénon, Consultons Xénocrate, & consultons encore Pherceyde, Ariston, Timée, Anaxagore, Chrysippe, Polémon, le docte Agrigentin, (2)

tin, (2) (2) Empe-

Reconfrontons encor tous ces Auteurs de marque,

Aristippe, Sénéque, Epictete, & Plutarque. Eh bien! sages Docteurs, eh bien! sçavans esprits,

Célébres artisans du piége où je suis pris, En mes afflictions je vous prens à partie, Er c'est contre vous seuls que j'ay ma garantie.

Vous avez assuré qu'en suivant la vertu,
Jamais l'homme de bien ne se trouve abatu:
Qu'il est aux accidens un cube inébranlable,
Foujours en même assiette, & de face semblable.

Vous l'avez soutenu, vous en avez menti:
Effrontés, imposteurs; allez je vous désie,
De me faire avouer votre philosophie:
Vous m'avez abusé de discours supersus,
Changez de sentiment, & ne vous montrez
plus.

Ariste jette ses livres. Cléagene son Gentilhomme les ramasse, & fait cette résléxion.

CLÉAGENE.

O Cieux! la cruauté d'une atteinte si rude, Altere cet esprit affoibli par l'étude. Pressé de la douleur qui lui trouble les sens, Il punit de ses maux des sujets innocens.

Son égarement ne lui permet pas d'écouter un Médecin qui vient l'avertir que Rosélie qu'on croit morte, n'est seulement qu'endormie. Ariste ne répond que par des discours insensés, & sa science ne sert qu'à rendre son galimathias plus inintelligible : enfin il ne recouvre la raison, que lorsque Roselie, revenue de son assoupissement, lui certifie qu'elle est vivante. L'explication qu'elle donne au vérisable sens du billet, fait connoître l'innocence de Palamede. Le Roy ordonne qu'on lui sauve une vie qu'il ne pouvoit perdre sans injustice, mais il le persécute toujours comme son Rival. Ariste même, sortant de son caractere, employe toute son autorité pour faire consentir sa fille à l'hymen glorieux que le Roy lui propose. Rosélie plus constante, & plus généreuse que ce Philosophe, déclare qu'elle ne peut cesser d'aimer son cher Palamede, & qu'elle est prête à souffiir les tourmens les plus affreux, plûtôt que de lui être infidelle. Ariste est obligé de louer cette rare fermeté, & le Roy étouffant enfin sa passion, consent au bonheur de ces deux Amans.

Le sujet de cette Piece, est, commè

on le voit, un peu bizarre: les caracteres sont foux, & mal soutenus. Le Roy de Sardaigne est un jeune Prince fougueux, & livré à toutes ses passions. Ariste, pendant son égarement, présente un tableau de la foiblesse humaine, lorsque la raison disparoît, mais il devoit être plus prudent, & plus raisonnable dans le reste du Poëme. Rosélie est une bonne sille: elle pourroit être blamée de se piquer d'une constance romanesque pour Palamede, qui n'est qu'un imbécille.

LE JUGEMENT ÉQUITABLE

DE CHARLES

LE HARDY,

DERNIER DUC DE BOURGOGNE.

TRAGE'DIE

DE M. MARÉCHAL.

Odolfe, Gouverneur de Mastric, amoureux de Mathilde, semme d'Albert, Citoyen de la Ville, suppose une lettre de ce dernier, écrite à Louis XI. Roy de France, qui lui marque du Théatre François. 281

les moyens de surprendre Mastric: sous ce prétexte, Rodolfe fait arrêter Albert, & le condamne à perdre la vie, ce qui s'éxécute secrettement. Mathilde, qui ignore la mort de son mari, vient demander grace à Rodolfe, qui la lui accorde, à condition qu'elle se rendra à son amour.

1644-

MATHILDE.

Qu'ai-je oui ? vous m'aimez ? votre bouche l'exprime!

Albert, je t'ai perdu ; son amour est ton crime;

Rodolfe.

Non, mais le seut moyen à son salut offert.

Ou je vis par sa vie, ou sa perte me perte. Choisis.

MATHILDE

Que le injustice à ce choix me convie ?

Que je perde l'honneur, ou qu'il perde la vie!

Qu'Albert meure pourtant, je conclus son trépas,

Sa vie, & mon honneur ne se balancent pas. Lui-même contre lui, dans ce choix déplorable,

M'inspire combien l'un à l'autre est présérable :

Tome VI.

A a

Qu'étant son propre honneur dans le mienconfondu.

Si par-là je le sauve, il se croit plus perdu. Un grand nœur souffre moins, quand le sort

A mourit innocent, qu'à vivre dans la honte. Puis, quand il seroit rel que votre amour le

Pour esfacer un crime, en serai-je un plus grand.

Laissez-moi voir Albert, Seigneur, ou je vous laisse.

Je ne demande plus qu'un moment en ce lieu .

Pour sortir de la vie, en lui disant adieu,

Rodolfe feint d'avoir fait conduire Albert dans son appartement, & dit à Matilde d'y passer. Il se présente à elle dans la résolution de la violer. La frayeur de Mathilde lui cause un évanouissement; & lorsqu'elle en est revenue, elle croît que Rodolfe a profité de cet accident, pour triompher de son honneur. Elle en porte la plainte à Charles, Duc de Bourgogne, qui s'est rendu à Mastric. Le Duc découvre l'iniquité de Rodolfe, & pour réparez l'honneur de Mathilde, il lui ordonne

de l'épouser. Le mariage fait, on arrête Rodolfe, & le Duc le condamne à perdre la tête sur un échaffaut. Frédégonde; qui passoit pour la mere de Rodolfe, vient se jetter aux pieds de Charles, & lui apprend que Rodolfe est né de lui, & d'une sœur qu'elle avoit, qui mourut quelque temps après la naissance de ce fils. Charles éprouve un trouble extrême à cette nouyelle: mais ensin la justice reprend tous ses droits dans son cœur. Il se raffermit dans le dessein de faire punir Rodolfe, & on vient lui en apprendre

CHARLES.

b mort.

O justice! à destin! que votre ordre est sévere!

Perdre un fils! vos décrets me portent à ce point!

Ciel! je l'ai fait, j'en pleure, & ne m'en repens point!

Cette Piece a quelques beautés de détail: mais le fonds n'en est pas heureux, ni convenable au Théatre François.

ed a

THÉSÉE

LE PRINCE RECONNU.

TRAGI - COMEDIE

En Profe,

DE M. PUGET DE LA SERRE.

E Héros qui donne son nom à la Piece, vient, sans être connu, au secours d'Athenes, assiegée par Anthiope, Reine des Amagones. Plusieurs raisons l'engagent à prendre ce parti; l'honneur de la patrie, la défense d'un état où il doit un jour commander, & la noble ambition de ne paroître devant Egée, que couvert de gloire, & digne successeur de sa couronne. Il espere aussi que le hazard lui fournira Poccasion de voir la Reine des Amazones qu'il aime constamment. C'est en cet état qu'il ouvre la Scene. Pirithous son ami est pris dans une fortie: Antiope lui rend la liberté: se flatant qu'Egée en usera de même à l'égard d'Egérie sa sœur, qui a été

faite prisonniere au combat précédent. Pirithous ne pouvant obtenir la liberté de la Princesse, & ne voulant pascéder en générolité à la Reine, embrasse ses intérêts. Pendant ce tempslà, Médée, qui s'est emparée de l'esprit du Roy d'Athenes, devient amoureuse de Thésée, & offre de le faire regner à la place d'Egée. Thésée rejette cette proposition avec horreur. Médée irritée fait entendre au Roy, que le Prince, d'intelligence avec Antiope, conspire contre sa vie: & pour appuyer sa calomnie, elle se sert d'une lettre interceptée, qu'Antiope écrit à Thésée. Le jeune Prince demande à parler au Roy, & lui présente son epée, & une lettre de Rytra * sa mere! * Athre] À la vue de la lettre de son épouse, & de l'épée qu'il lui avoit laissée, Egée reconnoît son fils, & ne doute plus de la perfidie de Médée. Cette Magicienne se sauve à travers les airs. D'abord que Thésée est reconnu pour fils du Roy, Antiope leve le siège qu'elle tenoit devant Athenes,... Egée accepte avec une extrême joie la paix qu'elle lui offre; charmé qu'elle foit assurée, par son mariage avec Thélée son Amant fidéle.

1644.

Nous croyons que M. Quinault & 1644. pu faire usage de ce Poeme en profe, & sur-tout du rôle de Médée, dans l'Opera qu'il a donné sous le nom de Thélée Ce n'est pas que nous prétendions comparer l'un à l'autre. L'Ouvrage du Sieur de la Serre est plein de défauts : l'on y trouve des penlées, mais le style est enslé, rempli de galimathias, & de platitudes. L'unité de lieu y est si mal observée, que la Scene est alternativement au Palais d'Egée, & dans le camp des Amazones. Théseé a trop de timidité & de foiblesse pour un Héros. Egée est un Monarque méprisable, digne d'être berné par une Socciere telle que Médée. On pourroit aisément supprimer le rôle d'Antiope, quoiqu'il soit le plus noble, & le plus brillant de la Piece, qui, avec ces défectuosités, est cependant une des plus passables de l'Auteur.



LA STRATONICE

LE MALADE

D'AMOURS

TRAGI-COME'DIE

DU'STEUR DE BROSSE.

Antent n'avoit pas besoin d'avertir que c'est ici un coup d'essai. Pour peu qu'on ait de teinture de l'histoire, un conjecturera que le sujet de cette Piece, pour être traité passablement, ne dévoit pas l'être par un écolier, qui n'avoit aucun gosst, ignoroit ce que c'est que caracteres, & comboit dans des défauts grossiers, qu'il n'étoit pas capable de cacher par la versisseation.

Conformement au récit des Historiens, le nouvel Auteur fair paroître Antiochus accablé d'une maladie causée par l'amour qu'il ressent pour Stratonice sa belle-mere, & qu'il n'ose déclarer. Il entreprend cependant de le faire, mais la sierté que Stratonice affecte, lui fair changer de ton ; il feint une espéce de délire, & continue ce

personnage jusqu'à la fin de la Piece.Le Médecin Erasistrate découvre la cause de son mal; il en fait part à Séleucus; ce Roy, après àvoir bien balancé, présere ensin la vie de son fils, à sa propre satisfaction, & lui céde la belle Stratonice. Thamire, Princesse de Thessalie, qui jusqu'à ce moment s'étoit slutée que les soupirs d'Antiochus s'adressoient à elle, demeure fort surprise. Séleucus, pour l'appaiser, lui donne la main, & la Piece sinit par ce double hymen.

Voici le Caralogue des Pieces du Sieur DE BROSSE, dont nous avouons que nous ne connoissons que le nom, &

les Ouvrages.

LA STRATONICE, ou le MALADE d'A-MOUR, Tragi-Comédie, 1644.

Les Innocens coupables, Com. 1645. Les Songes des Hommes éveillez, Comédie, 1646.

Le Turne de Virgile, Trag. 1646. L'Aveugle Clairvoyant, Comédie,

1649.

Le Curieux impertinent, ou le Jaloux, Comédie qui parut en 1645. n'est pas de l'Auteur dont nous parlons, mais de son frere. C'est ce que n'a pas observé l'Auteur des Recherches sur les Théatres de France.

PERSIDE

PERSIDE

OU

LA SUITE

D'IBRAHIM BASSA.

TRAGEDIE

DEM. DESFONTAINES.

Raste, Gentilhomme François, tom-L bé par le sort des armes dans l'esclavage, devient par sa valeur Grand Visir,& favori de l'Empereur des Turcs Soliman II. Ce dernier devient amoureux de Perside, semme d'Eraste, & n'en pouvant rien obtenir par le conseil de les confidens, il se résout à se défaire d'Eraste, sous prétexte d'une conspiration contre sa personne. Perside qui apprend la mort de son époux, se travestit avec un habillement d'homme: méconnue fous ce déguisement, elle est blessée, & conduite à Soliman, qui la reconnoît, & la voit expirer dans le moment. Selon l'usage établi au dénouement d'une Piece, Soliman regrette Eraste & Per-Tome VI.

fide, & promet de punir les auteurs 1644 du pernicieux conseil qu'il a suivi.

Ce sujet avoit déja été traité par *voyez le Mainfray, sous le titre de la Rhodienquarrième ne, ou la Cruauté de Soliman. * Au Tome de cet-langage près, & quelques usages de te Histoite, Théatre, Dessontaines n'a pas un grand avantage sur l'ancien Poème,

L'ILLUSTRE OLYMPIE

OU

LE SAINT ALEXIS,

TRAGE'DIE

DE M. DESFONTAINES,

A Lexis, fils d'Euphémien, Sénateur Romain, & principal Ministre de l'Empereur Honorius, après avoir épousé Olympie, fille d'Olympius, Général des armées de l'Empereur, mort au service de ce Prince, la quitte le soir de son mariage, pour obéir au commandement du Ciel, qui lui ordonne ce sacrifice. Il s'embarque dans un vaisseau, pour aller à Edesse, Ville de Syrie. La tempête jette le vaisle u au port d'Ostie. Alexis après son

naufrage, forme le dessein de retourner à Rome, & à la faveur de son déguisement, & du temps qui a changé les traits de son visage, de se retirer dans la maison de son pere, où il passe sept années, ne se nourrissant que des reftes des domestiques : enfin il meurt; c'est ce qui finit le quatrié. me Acte: car tout ce que l'on vient de rapporter se passe aux yeux des Spectateurs: le mariage d'Alexis, sa fuite, le désespoir d'Olympie, l'embarquement, & le naufrage d'Alexis, son retour à Rome, la vie ignominieuse qu'il menoit chez Euphémien, & enfin sa mort : sans comprendre l'amour d'Honorius, & des deux Généraux de ses armées pour Olympie.

ACTE V.

"L'Empereur entrant au Palais Argumene d'Euphémien, entend une voix qui de l'Auteur. prononce ces paroles.

Arrête, Honorius, c'est le Ciel qui l'ordonne;

Commande qu'on cherche un trésor, Plus riche mille fois que les perles ni l'or; Abaisse devant lui ton sceptre & ta couronne

> C'est le palais d'Euphémien, Qui te recelle un si grand bien.

"Honorius à ces paroles demande à B b ij

« Euphémien quel est ce trésor.... & " lui ordonne de lui en rendre compte: » Euphémien, en entrant dans la Sale » où est Alexis, sous le degré, le trou-» ve expirant, & environné d'Anges, » qui font un concert de musique auso tour de lui. A l'abord d'Euphémien, » un nuage descend, qui enveloppe » les Anges, & les fait disparoître. Eu-» phémien les suivant de la vue & de " la voix, leur demande quel est le » tréfor que le Ciel a déclaré à l'Em-» pereur, Ils répondent du nuage, que » le corps qui git à terre devant ses » yeux, est ce qu'il désire. Après cette » réponse, Euphémien fait mettre le " corps sur un lit de parade, & va » rendre compte à l'Empereur de ce " qu'il a vû. L'Empereur avec toute " sa Cour entre dans la Sale, couvre » le corps du Saint de son manteau " royal, & met son sceptre & sa cou-» ronne à ses piés, le priant d'être le » protecteur de ses états. Après, ayant » apperçû le Billet qui étoit en la main » d'Alexis, il le demande avec res-» pect : le Saint ouvre la main ; l'Em-» pereur le donne à son Chancelier, n qui le lit. i e iou c 🛵

Billet d'Alexis.

1644.

Mets fin, cher Olympie, au cours de tes soucis,

Ne cherche plus ton Alexis,
Il a par son retour satisfait ton envie;
Tes yeux sur qui l'amour avoit mis son bandeau,

Ne l'ont pas reconnu, quand il étoit en vie? Reconnois-le dans le tombeau.

X

Je tiens d'Euphémien la naissance & le jour :

Tu fus l'objet de mon amour Deslors que mon esprit sut capable de slâme. Je te quittai pourtant, & sans te dire adieu. Car si tu pris mon cœur, le Ciel ravit mon ame;

Mais je te quittai pour un Dieu.

N.

J'eus pour lui de l'amour, aussi-bien que pour toy,

A tous deux j'ai gardé ma foy,

Et par une admirable, & divine avanture,

Je puis vous fatisfaire, en vous mettant
d'accords;

Le Ciel aura mon ame, & dans la sépulture, Tu pourras posséder mon corps.

Bb iij

Histoire

1644.

OLYMPIE.

Oui, c'est-là, cher époux, qu'il faut que je te suive;

Aussi-bien après toi ne crois pas que je vive : Ce moment que sans toi je conserve le jour, Semble déja durer un siécle à mon amour.

Attens-moi, je te suis; Ciel permets que je meure.

'Quoi! mon ame, as tu peine à quitter ta demeure?

Alexis. . . .

EUPHÉMIEN.
Ah! mon fils.

AGLÉS, mere d'Alexis.

Ah! mon ame s'envole,
Pour suivre dans les airs cette triste parole.

OLYMPIE.

Alexis, Alexis, ouvre, ouvre un peu les yeux:

Revois pour un moment la lumiere des Cieux,

Et regarde à tes pieds ta déplorable femme Qu'un excès de douleur va priver de son ame. Songe à ce que je sus, songe à ce que je suis, Ne m'abandonne pas au milieu des ennuis: Et dans le haut éclat d'une immortelle gloire,

De ta chere moitié ne perds point la mémoire.

du Théatre François. 295

Aide-moi, cher époux, à me tirer au port,

Et pour toute faveur, accorde moi la 1644.

mort,

Délivre de ce corps mon ame prisonnière,
Ah! je sens que le Ciel éxauce ma prière.
Rien plus dorénavant ne nous peut diviser.

Prens ce dernier soupir, & ce dernier bai- * Elle tomfer. * be sur le corps d'Ale-

Polidarque.

Prodigieuse amour!

ARISTANDRE.

O vertu sans éxemple!

HONORIUS.

Qu'on ne leur dresse pas un tombeau, mais un temple;

Et sans verser des pleurs sur ces corps bienheureux.

Offrons leur déformais de l'encens & des vœux.



Bb iv

RODOGUNE TRAGEDIE

DE M. GILBERT.

M Onsieur de Fontenelle dans la vie de M. Corneille son oncle, après avoir parlé de la Tragédie de Rodogune, de cet illustre Poëte, ajoute-« Je ne crois pas devoir rappeller ici » le souvenir d'une autre Rodogune, » que fit M. Gilbert, sur le plan de M. » Corneille, qui fut trahi en cette oc-» cafion, par quelque confident in-» discret: le Public n'a que trop dé-» cidé entre ces deux Pieces, en ou-» bliant parfaitement l'une. » Le devoir d'Historien nous force de donner quelque éclaircissement au passage qu'on vient de rapporter. La personne qui communiqua à Gilbert le plan de M. Corneille, ne donna au premier qu'une fausse idée de la Piece (a), & ne

⁽a) Par une faute de | jugement inconcevable, cet indiferet confident de M. Corneille, confon-

patre, & mit fur le compte de la premiere, tout ce que Corneille fait dire, & faire à l'autre. dit Rodogune avec Cléo- | Cette erreur fut peut-

lui parla point du cinquiéme Acte, qui est le chef-d'œuvre de M. Corneille, & peut-être de l'esprit humain en ce genre. L'extrait suivant sera connoître la mal adresse de l'ami insidéle, & le peu de goût de Gilbert, lorsqu'il sut abandonné à son propre génie.

être occasionnée par l'attention que M. Corneille avoit eu de ne point nommer Cléopatre dans toute fa Piece. Voici la raison qu'il en rend dans la Préface de Rodogune. « J'ai fait porter à la » Piece le nom de cette w Princesse (Rodogune) a plumit que celui de » Cléopatre, que je n'ai » même ofé nommer a dans mes vers ; de peur » qu'en ne confondit po cette Reine de Syrie, mavec cette fameule » Princesse d'Egypte qui » portoit même nom. »&que l'idée de celle-ci, » beaucoup plus connue » que l'autre, ne semat » une dangereuse préocso cupation parmi les » Auditeurs, » Mais encore un coup, on ne peut assez s'étonner du change pris par cet ami, fur les personnages de Cléopatre, & de Rodogune, & ce qui acheve

de rendre ce fait plus fingulier, c'est que le second, le troisième & le quatriéme Ace de la Pièce de Gilbert -tont pareils, non seulement par le plan, avec celle de Corneille, mais encore qu'on y trouve les mêmes situations, & quelquefois le même discours. Comment est-il possible qu'une personne qui retient si bien la marche d'une Piéce, puisse confondre deux caracteres aussi marqués que ceux de Cléopatre, & de Rodogune ? Cette réfléxion conduit à demander la raisondu filence que garda M. Corneille, fur la trahifon de fon ami . & l'entreprise de Gilbert. Sans doute que son triomphe lui fit dédaigner le procédé de ces deux personnes. Ce noble orgueil étoit dignedu caractere de Mi Corè neille.

298

Rodogune, femme d'Hydaspe, Roy de Perse, commence la Piece, & raconte à ses fils, Artaxerce & Darie, qu'Hydaspe vaincu dans une bataille, & prisonnier de Tigrane, Roy d'Arménie, a fait sa paix avec ce Roy, en épousant la Princesse Lydie sa sœur. Ce récit est suivi d'imprécations contre son insidéle époux, & contre Lydie, qui vient remplir sa place au trône de Perse. Oronte, que Rodogune a envoyé fur la route de la Princesse Lydie, pour l'enlever, vient apprendre à cette Reine que son ordre a été éxécuté, & que Lydie est en sa puissance: mais il ajoute que parmi les morts, il a reconnu Hydaspe, Roy de Perse. Ce dernier événement force Rodogune à feindre quelque douleur de la perte de son époux, mais la joye de tenir Lydie en sa possession, l'emporte sur sa politique. C'est ce qui termine le premier Acte. Le second ouvre par Rodogune & Lydie. La premiere accable d'injures sa malheureuse Rivale. La suite de cet Acte ressemble absolument pour le fonds, & la marche au second de M. Corneille: également dans celui-ci. Rodogune propose à ses fils de la défaire de Lydie, & met la couronne &

1644

le droit d'aînesse, dont elle seule sçait le secret, à ce Prix. Les Princes resusent de servir sa vengeance, ils restent ensemble, & comme ils sont tous deux amoureux de Lydie, Artaxerce, qui tient ici la place de Seleucus dans la Tragédie de Corneille, Artaxerce, disje, offre à Darie tout ce qu'il peut espérer de sa naissance, s'il veut lui céder Lydie.

DARIE.

De cent peuples fameux, il faut être vainqueur

Avant que de prétendre une place en son cœur.

· Quoi que vous me dissez, & quoique je vous die,

L'on ne peut séparer l'empire de Lydie:
Cette illustre beauté, veut une illustre cour:
Ici l'ambition s'accorde avec l'amour.
En vain nous opposons ces passions diverses,
Il faut que son époux soit Monarque des
Perses.

Et puisque la couronne appartient à l'aîné, Il faut qu'un seul l'obtienne, & soit seul fortuné.

Et sans que le plus jeune en prenne jalousse, Qu'il ait seul la Princesse, & l'Empire d'Asse. Voici comment M. Corneille fait répondre Antiochus, qui se trouve

ACTE I

ANTIOCHUS.

Un grand cœur céde un trône, & le céde avec gloire,

Cet effort de vertu couronne sa mémoire ;

Mais lorsqu'un digne objet a pû nous enflâmer,

Qui le céde est un lâche, & ne sçait pas aimer.

De tous deux Rodogune a charmé le courage,

Cessons par trop d'amour de sui faire un outrage;

Elle doit épouser, non pas vous, non pas moi,

Mais de moi, mais de vous, quiconque seræ Roy.

La couronne entre nous flotte encore incertaine,

Mais sans incertitude elle doit être Reine,

Cependant, aveuglés dans notre vain projet, Nous la faisons tous deux la femme d'un sujet :

Regnons, l'ambition ne peut être que belle, Et pour elle quittée, & reprise pour elle:

Et ce trône où tous deux nous osons renoncer,

Souhaitons-le tous deux afin de l'y placer.

du Théatre François. 301

C'est dans notre destin le seul conseil à 16

1644.

Nous pouvons nous en plaindre, & nous devons l'attendre.

Nous abandonnons ici l'extrait de la Piece de Gilbert, qui n'est qu'une copie très-mal faite de la Tragédie de M. Corneille, pour passer à la Scene où Artaxerce & Darie pressent Lydie de déclarer ses sentimens, pour l'un ou pour l'autre. Après quelque refus, enfin elle dit:

Lypie.

Entre deux grands Heros difficile est le choix.

Puisque vous le voulez, je veux vous sarisfaire;

Vous & moi nous pleurons la mort de votre pere,

De parricides mains l'ont mis dans le tombeau,

Avant que notre hymen fit luire son flambeau,

Je veux de mon amour lui donner une preuve, Ayant reçu sa foi, je dois agir en veuve.

Soyez dignes de moi, je veux l'être de vous: Perdez les affassins d'un pere, & d'un époux, 1644:

Lavez dedans leur sang leur noire perfidie, C'est par-là seulement qu'on peut plaire à Lydie,

Este n'épousera, quoi qu'ordonne le sort, Que celui de ses sils, qui vengera sa mort.

Rodogune de M. Corneille, répond aux deux Princes, qui la conjurent à prononcer entr'eux.

RODOGUNE.

Hé bien donc, il est temps de me faire connoître:

J'obéis à mon Roy, puisqu'un de vous doie l'être,

Mais quand j'aurai parlé, fi vous vous en plaignez,

J'atteste tous les Dieux que vous m'y contraignez.

Tremblez, Princes, tremblez au nom de votre Pere,

Il est mort, & pour moi, par les mains d'une mere,

Je l'avois oublié, sujette à d'autres loix;

Mais, libre, je lui rens enfin ce que je dois.

C'est à vous de choisir mon amour, ou ma haine,

Taime les fils du Roy, je hais ceux de la Reine; Réglez-vous la-dessus, & sans plus me pres-

1644.

Voyez auquet des deux vous voulez renoncer;

Il faut prendre parti : mon choix suivra le vôtre,

Je respecte autant l'un, que je déteste l'autre.

Mais ce que j'aime en vous, du sang de ce grand Roy,

S'il n'est digne de lui, n'est pas digne de moi.

Ce sang que vous portez, ce trône qu'il vous laisse,

Valent bien que pour lui votre cœur s'interresse,

Votre gloire le veut , l'amour vous le prescrit:

Qui peut contre elle & lui soulever votre esprit,

Si vous leur préférez une mere cruelle,

Soyez cruels, ingrats, parricides comme elle. Vous devez la punir, si vous la condamnez,

Vous devez l'imiter, si vous la soutenez.

Quoi! ceste ardeur s'éteint! l'un & l'autre soupire!

J'avois sçu le prévoir, j'avois sçu le prédire;

ANTIOCHUS.

Princeffe....

Rodogune.

Il n'est plus temps, le mot en est lâché:

Quand j'ai voulu me taire, en vain je l'ai tâché.

Appellez ce devoir, haine, rigueur, colere, Pour gagner Rodogune il faur venger un Pere,

Je me donne à ce prix : osez me mériter, Et voyez qui de vous daignera m'accepter, Adieu Princes.

Passons présentement au cinquiéme Acte de la Tragédie de Gilbert, qui n'a rien d'emprunté de celui de Corneille; aussi est-il misérable du commencement à la fin. Rodogune qui veut faire périr Lydie, a donné ordre à Oronte de lui amener cette infortunée Princesse, Oronte revient avec Lydie, & apprend à la Reine que Darie, ayant voulu s'opposer à son dessein, s'est précipité sur les gardes avec si peu de précaution, qu'il est tombé mort d'un coup d'épée, où il s'est enferré. Rodogune regrette ce fils qu'elle avoit déclaré Roy, & veut venger sa mort fur Lydie. Survient Artaxerce, qui par ses menaces suspend la fureur de la Reine. Darie qui n'a reçu qu'une légere blessure, vient chercher sa chere Lydie.

du Theatre François. 305

Lydie: Rodogune surprise de cet éyénement, change de caractere. Elle em- 1644. brasse Lydie, lui demande son amirier l'unit avec Darie, & promet de marier Artaxerce avec la sœur de Lydie, qui a été faite prisonniere avec cette Princesse.

SAINTE CATHERINE,

TRAGE'DIE

DE M. SAINT GERMAIN.

Empereur Maximin, amoureux de Sainte Catherine, Reine d'Egypte, pour obliger certe Reine à quitter la Religion Chrétienne, lui envoye des Philosophes payens, qui disputent contre elle. Elle ses convertit, & ils sont martyrisés, ainsi que l'Impératrice Valérie, femme de Maximin. Cet Empereur offre en vain à Sainte Catherine sa main & l'Empire. Le refus de la Sainte est suivi de sa mort, par les ordres de l'Empereur. On vient lui en faire le récit. En voici quelques vers. C'est Sainte Catherine qui parle à son peuple affligé du supplice qu'elle va subir.

Tome VI.

O peuple, je suis triste, à cause que vous l'êtes,

Je pleure de regret des regrets que vous faites:

Bien qu'ils soient innocens, j'ai honte de les voir;

Yous me donnez des pleurs que je crois vous devoir.

Perdez estre tristesse, & m'obligez à croire Que vous êtes jasoux de l'excès de ma groire. Je veux bien que ce trouble agire vos esprits: Prenez part, ô mon peuple, aux desseins que j'ai pris.

Entrez dans la carrière, & marches sur mes traces;

Le Dieu, dont la bonté m'a comblé de sesgraces,

Est tout prêt de répondre à vos justes désirs.

Mais j'impose silence à tous vos déplaisirs.

Ne pleurez plus, troupe sidelle,

Ma mort est glorieuse, & la cause en est belle.

Dans la lice d'honneur où l'on me voit courir

Pour braver un tiran, je vais cesser de vivre:

J'ay suivi ce qu'il falloit suivre, Et je meurs comme il faut mourirs

Cette Tragédie, qui est foible; s'est conservée une sorte de réputation dans les Couvens de Filles, où

l'on en donne encore aujourd'hui des représentations, pour amuser les jeunes pensionnaires.

1644.

LA MORT DE SÉNEQUE, TRAGEDIE

DE M. TRISTAN.

Uoique Séneque soit le Héros de la Tragédie, il n'y joue cependant qu'un rôle épisodique, puisque le sujet n'est autre chose, que la conjuration conduite par les soins d'Epicaris contre Néron, & dans laquelle ce Philosophe ne se trouve enveloppé que par la malignité de Poppée Sabine. A cela près, son caractere est beau, & soutenu jusqu'au bout : les autres sont assez bien peints d'après les Historiens, si ce n'est que l'Auteur auroit dû mettre un peu plus de noblesse dans les discours de Néron, & de sa Maîtresse.

On trouve dans la Piece dont nous parlons, des vers heureux, beaucoup de sentimens, que M. Tristan exprimoit ordinairement avec assez de force

Cc ij

& de véhémence, mais il n'entendoit rien à dresser un plan, ni à conduire un Poeme Dramatique. Ses Scenes font trop décousues : en général sa versification est un peu trop épique.

Acte I. Scene II. Séneque craignant que Néron ne veuille attenter à sa vie, pour avoir un prétexte d'envahir ses biens, prévient le coup, & vient les

lui offrir.

SÉNEQUE.

Acheve ton ouvrage, & ma félicité, Laisse à ton sérviteur plus de tranquillité ; Reprens tous ces bienfaits, & permets que je quitte

Ces marques de ta gloire, & non de ton mé-

Qui pour en bien parler sont des fardeaux pelans,

A m'attirer l'envie, & charger mes vieux ans. Permers qu'ayant servi sous un si digne maltre ,

J'aille me délasser en un séjour champêtre.

De moi, je suis encore'à deviner pourquoi. J'ay reçû tant d'honneurs & de bienfaits de toy.

L'honneur de te servir m'a trop récompensé;

du Théatre François.

Les traits de ton esprit, & ceux de ta mémoire.

E644-

En cent occasions ont trop fair pour magloire.

Falloit-il pour cela que tes rares bienfaits M'élevassent ainsi plus haut que mes soubaire .

Et que ton amitié donnât à ma fortune Tant de lustre & d'éclat qu'elle m'en importune?

Mon jugement s'égare en ces biens superflus, Je m'y cherche moi-même, & m'y trouve plus.

Voici encore un morceau du récit de la mort de ce grand homme, que l'on vient faire à fa femme.

Un vaste bassin d'or, où des eaux odo- ACTE VA rantes .

Ornoient leur parfum de mille pierres brillantes.

N'y faisoit éclater une valeur sans prix, Que pour y recevoir son sang, & ses esprits. Un de ses affranchis, ministre de l'éruve, L'a fait asseoir ensuite au mi-corps, dans la cuve ,

Er retroussant ses bras au grand éclat du jour ..

A passé promptement le rasoir à l'entour.

Ses amis ont pâli voyant ouvrir ses veines.

Qui d'une froide humeur n'étoit qu'à demipleines.

Mais ce grand Philosophe, à mourir disposé, A vû courir son sang d'un esprit reposé.

Ne s'est non plus ému durant cette avanture,
Que si d'un jour de sête il eut vû la peinture.

Amis, leur a-t-il dit, ne vous affligez pas,
La vertu vous désend de pleurer mon trépas;

Vous n'y trouverez rien d'indigne d'une vie
Dont les plus grands du monde ont conçu de l'envie.

Je meurs, mais c'est sans crime, ainfi que sans remords,

Que du rang des vivans je passe chez les morts.

Il a dit en poussant sa voix foible & tremblante;

Dans le creux de sa main prenant de l'eau fanglante;

Qu'à peine il a jetté en l'air à sa hauteur. Voici ce que je t'offre, & Dien libérateur, Dien dont le nouveau bruit a mon ameravie ; . Dien qui n'est rien qu'amour, espris, lumiere G vie: Dieu de l'Hamme de Tarse, où je mets mon espoir,

1644-

Mon ame vient de toy, veuille la recevoir.

A peine a-r-il fini cet étrange langage,

Qu'une pâleur mortelle a couvert son vifage, &c.

RODOGUNE

PRINCESSE

DES PARTHES,

TRAGEDIE

DE M. CORNEILLE.

Le Cid de M. Corneille, & tous les Poemes qu'il donna ensuite au Théatre, doivent être regardés comme autant de chefs-d'œuvre: chacun d'eux est marqué au coin de l'immortalité par un genre de beauté qui lui est propre, & le caractérise. Ces différentes perfections se trouvent rassemblées dans la Tragédie qui fait le sujet de cer article: & elle en a de particulières, qu'on ne voit point ailleurs. L'Auteur qui est inimitable par

312

1644.

la disposition de ses Pieces, & la peinture de ses caracteres, s'est ici surpassé lui-même.

Examen de Rodogune.

* Polyeude.

"On m'a souvent, dit-il, fait une
"question à la Cour, quel étoit celui
"de mes Poèmes que j'estimois le plus;
" & j'ai trouvé tous ceux qui me l'ont
" faite si prévenus en faveur de Cinna
" & du Cid, que je n'ai jamais osé
" déclarer toute la tendresse que j'ai
" toujours eue pour celui-ci (a), à qui
" j'aurois vosontiers donné mon suffra" ge, si je n'avois craint de manquer,
" en quelque sorte, au respect que je
" devois à ceux que je voyois pancher
" d'un autre côté. Cette présérence est

(a) M. Corneille a écrit quelque part, que pour trouver a la plus w belle de ses Pieces, il m falleit choisir entre so Rodogune & Cinna; » & ceux à qui il en a » parlé, ont démêlé, » sans beaucoup de pei-» ne, qu'il étoit pour » Rodogune. Il ne m'ap-» partient nullement de! » prononcer fur cela; » mais peut-être préfép roit - il Rodogune, m parce qu'elle lui avoit » extrêmement coûté : » car il fut plus d'un an mà disposer le sujer. Peut-

» être vouloit - il , » mettant son affection » de ce côté-là, balan-» cer. celle du Public. » qui paroît être de l'auwere. Pour moi, fi i'ofe n le dire, je ne mettrois » point le différent enm tre Rodogune, & Cin-» na, il me paroît aise » de choifir entr'elles, & » je connois une Piece * » de M. Corneille, que » je ferois passer encore » avant la plus belle des w deux, w M. de Fonte. nelle , Vie de Pierre Corneille.

peut-

» peut-être en moi un effet de ces in-" clinations aveugles, qu'ont beaucoup » de peres pour quelques-uns de leurs enfans, plus que pour les autres; » peut-être y entre-t-il un peu d'amour » propre, en ce que cette Tragédie nme semble être un peu plus à moi, » que celles qui l'ont précédées, à cause " des incidens surprenans qui sont pun rement de mon invention, & n'a-» voient jamais été vûs au Théatre; " & peut-être enfin, y a-t-il un peu de " vrai mérite, qui fait que cette in-. » clination n'est pas tout-à-fait injuste. » Je veux bien laisser chacun en liberté » de ses sentimens, mais certainement » on peut dire que mes autres Pieces » ont peu d'avantages qui ne se rencon-» trent en celle-ci. Elle a tout ensem-» ble la beauté du sujet, la nouveauté » des fictions, la force des vers, la fa-» cilité de l'expression, la solidité du » raisonnement, la chaleur des pas-» sions, les tendresses de l'amour, & » de l'amitié, & cet heureux assembla-» ge est ménagé desorte, qu'elle s'éleve "d'Acte en Acte. Le second passe le » premier, le troisieme est au-dessus » du second, & le dernier l'emporte » fur tous les autres. L'action y est Tome VI.

» une, grande, complette. Sa durée ne » va point, ou fort peu au-delà de » celle de la présentation. Le jour est » le phis illustre qu'on puisse imaginer: » & l'unité de lieu s'y rencontre en la » maniere que je l'indique dans le troi-» sième de mes discours; & avec l'in-» dulgeuce que j'ai demandée pour le » Théatre. »

Nous croyons qu'il est superflu de faire remarquer les sublimes beautés de cet Ouvrage, elles sont trop frapantes pour échaper, & justifient éxactement l'éloge que l'Auceur en fait dans son éxamen. La préférence qu'il lui donne ne souffriroit aucune contradiction, sans le désaut de l'expofition. M. Corneille convient qu'il est mal aifé de répondre à toutes les objections qui ont été faites à ce sujet, il tâche en vain à l'excuser, j'aime beaucoup mieux lui voir prendre la défense de la proposition que Rodogune (Acte III. Scene IV.) fait aux deux Princes: & que la critique a trouvé indigne d'une personne aufli vertueuse. Concluons, avec M. Corneille, que « quand cette » proposition seroit tout - à - fait con-» damnable en sa bouche, elle méri-» teroit quelque grace & pour l'éclat

du Théatre François. 315

"que la nouveauté de l'invention fair-"au Théatre, & par l'embarras sur-"prenant où elle jette les Princes, & "pour l'effet qu'elle produit dans le "reste de la Piece qu'elle conduit à "l'action Historique."

1644.

OROONDATE.

1645.

LES AMANS DISCRETS,

TRAGI-COME'DIE

Du Sieur Guérin de Boufcal.

Roondate, Prince de Maroc, aime, & n'ose découvrir son amour à la Princesse Alciane, Reine des Isles Fortunées: cette discrétion dure jusqu'à la derniere Scene de la Piece. Un glace fait voir à Oroondate, qu'il est l'objet aimé d'Alciane. Thiamis, Consident d'Oroondate, dit à ce dernier.

THIAMIS.

Ne valloit-il pas mieux prévenir tous ces maux?

Et plutôt qu'employer les secrets de l'optique, Des discours ambigus, un amour chimérique, D d ij

316 Histoire

Des sanglots dérobés, les soupirs d'une sour,

L'adresse d'un ami, d'un frere la douceur, Et tout ce qu'a produit cet embarras extrême,

Dire naïvement, en trois mots, je vous aime.

ALCIANE.

Thiamis a tailon.

En lisant ces vers, ne diroit-on pas qu'un connoisseur qui auroit senti le ridicule du sujet, & de l'intrigue do cette Piece, en feroit la critique?

LA VIRGINIE

ROMAINE,

TRAGEDIE

DEM. LE CLERC.

E sujet extrêmement connu, & déja traité par du Teil sous le titre de l'Injustice punie, est assez passablement rendu par le Clerc. Les caracteres de Virginie, de Virginius son pere, & d'Icile, Amant de Virginie,

font sints d'après l'Histoire. Celui du Décemvir Appius seroit assez bien si on lui avoit donné un peu plus de prudence au dénouement. On n'entrera point dans la marche de cette Tragédie. Il sussir de rapporter une partie de la seçonde Scene du premier Acte, entre Appius & Virginie.

VIRGINIE à Appius.

Veux-tu dans mon esprit passer pour vérltable?

Veux-ru même à mes yeux devenir agréable,

Mériter mon estime, & vaincre mes mépris? Fais sans plus différer ce que je te preseris.

Dépouille sans regret ce pouvoir tirannique, Sous qui tombe & gémit la liberté publique; Car tu peux t'assurer que j'aimerai bien mieux.

Un simple citoyen, qu'un tyran glorieux.

Quitte ces vains faisceaux, & tant d'indignes marques,

De l'injuste pouvoir de nos derniers Monarques,

battu,

Et marche accompagné de ta seule vertu.

Rens si tu peux le jour à tant d'illustres hommes,

Vrais ornemens de Rome, & du siécle ord nous sommes,

Dd iij

Dont, craignant leurs vertus, ton s'est affranchi,

Et vomis tous leurs biens dont ru t'es enrichi:

Chasse d'auprès de toi mille insames sangsues,

Du sang de tour un peuple indignement repues,

Ces cruels bouts-feux, ces démons des états, Fiers de mille larcins, noirs de mille atten-

Fiers de mille larcins, noirs de mille attentats;

De tes soldats mutins réprime l'insolence: Fais fleurir la vertu, protége l'innocence,

Honore le Sénat, & respecte nos loix,

Rens au peuple Romain sa franchise & ses droits;

Fais que tes compagnons failent après de même,

Si tu m'oses aimer, si tu veux que je t'aime: Autrement, sier tyran.....

APPIUS.

Ah! cessez d'outrager

Un cœur qui vous chérit, & qui peut se venger.

Contrade . - - Ledenma enfirment stor

Feroient que ma douleur se tourneroit en rage,

Et d'amant indulgent, & trop respectueux, Je pourrois......

VIRGINIE.

1645.

Il suffit, c'est-là ce que je veux.

Cesse de te contraindre, & rentre en ta surie, J'abhorrois ta douceur, j'aime ta barbatie, C'est d'elle que j'attens comme un bien souverain

Une mort qui me doit affranchir de tamain, Elle n'a rien pour moi de trifte, d'effroyable, Et ton amour, tyran, m'est bien moins supportable.

Je ne cesserai point d'irriter ton courroux, Que ton bras n'ait percé mon cœur de mille coups:

C'est alors, que voyant ta barbare manie, Rome ne voudra pas la laisser impunie; Et ses dignes enfans feront un noble effort, Et pour rompre leurs fers, & pour venger ma mort.

MICHEL EN CLERC, né à Alby vers LE CLERC. Pan 1622. vint à Paris à l'âge de vingttrois ans, pour y faire jouer sa Tragédie de Virginie Romaina. Cette Piece
qui eut du succès, sit augurer que si
l'Auteur continuoit dans ce genre d'écrire, il mériteroit une place dans le
second rang des Poetes. (M. Corneille
tonoit seul le premier.) Cette réussite
n'excita point M. le Clerc à donner
de nouvelles productions au Théatre,
D d iv

Digitized by Google

puisque trente ans s'écoulerent depuis sa Tragédie de Virginie, jusqu'à celle d'Iphigénie. Sans doute que la profession d'Avocat qu'il embrassa, &c qu'il suivit, le détourna de ce genre de littérature. Il sur reçu à l'Académie Françoise le 26. Juin 1662. & mourut le 8. Décembre 1691. âgé vraisemblablement de 69. à 70. ans. Ce Poète tient si peu au Théatre, que nous terminons son article par les titres de ses deux Tragédies.

LA VIRGINIE ROMAINE, Tragédie, 1645.

Iphigénie, Tragédie, 1675. Avec M. l'Abbé Boyer. Oreste, Trag. 1681. non imprimée.

LES INNOCENS

COUPABLES, COMEDIE

DE M. DE BROSSE.

Epiero de Brosse à M. de Lambers. voient obtenu dans Paris une déclaration publique & favorable de
leur innocence, aussi-bien qu'un pardon universel de leurs défauts, je

» n'aurois pas la hardiesse de vous les » présenter..... Et bien que Paris » les ait vû paroître à leur avénement » cinq fois consécutives sur le premier » de ses Théatres *, & qu'un Prince * Celui de » même qui les a mandés, les ait ho-PHôtel de Bourgogne, » notés deux fois de sa présence, je » veux croire que ces choses sont plu-» tôt une marque de la rudesse du peu-» ple, & de l'indulgence d'un Prince,

" qu'un témoignage de leur valeur. " L'Auteur termine ainfi son avis au Lecteur. « Je te prie seulement de con-» sidérer l'invention de mon sujet; la » nouveauté des incidens qui l'intri-» guent la ressemblance de deux filles » en corlage, & en habits, qui ne cause » pas de petites méprises : le rapport de » deux jardins, qui ne fait pas un équi-» voque désagréable, & sur-tout de » ne point prendre les naïvetés de mon » style, pour des bassesses : le comique » veut être sans pompe, comme le sé-» rieux sans abaissement. Je sçais l'œ-» conomie de l'un & de l'autre. Les » Innocens coupables que je te pré-» sente, & la Stratonice que je re don-» nai l'an passé, peuvent l'entretenir » dans cette opinion; laquelle, pour » changer en créance, je te promets

mes éveillés.

parut

1646,

» dans peu une Comédie que j'appelle » Les Songes des Veillans *, que j'el-» pere qui te satisfera, & une Tragé-" die intitulée le Turne, ou tu verras comédie qui » si j'ai manqué de force pour sur-» monter Virgile, que j'ai eu au moins » assez d'assurance pour l'envisager. »

Passons à l'Extrait de la Comédie, qui n'est pas sans mérite, mais l'Auteur ne devoit pas en tirer une si grande vanité. Le sujet n'est point de son invention, il est tiré de l'Espagnol: Brosse est le premier qui l'a présenté fur la Scene Françoise : l'Abbé de Boisrobert l'a employé ensuite sous le titre des Apparences trompeuses: & en 1707. M. le Sage s'est servi du même fonds, pour en composer une Comédie intitulée César Ursin, du nom du principal personnage.

Célar des Ursins est amoureux de Floride fille de D. Alonse, Gouverneur de Naples. Un soir, allant chez sa Maîtresse, il rencontre un rival qui lui fait mettre brusquement l'épée à la main. César lui porte un coup mortel, & cet accident l'oblige à prendre la fuite. Floride n'écoutant que fon amour, abandonne sécrettement la maison de son pere, pour le chercher.

D. Alonse, prévenu que César a enlevé sa fille, & qu'il a pris la route de Gayette, écrit à D. Jean d'Arragon, Gouverneur de cette Ville, pour le prier de faire arrêter le Ravisseur. Dom Jean qui ouvre la Scene, reçoit la lettre de D. Alonse, & donne des ordres en conséquence. Ensuite paroît Lucinde, fille de D. Jean. Cette jeune personne est recherchée, du consentement de son pere, par un Cavalier nommé Adraste, mais son penchant à la coquetterie, fait qu'elle écoute les fleurettes d'un inconnu, à qui elle a donné rendez-vous dans un endroit du jardin. Par malheur ce Cavalier est reconnu par les Archers pour ce même César qu'ils ont ordre d'arrêter. Dom Jean le traite avec beaucoup de politesse, & ordonne que la Dame qui est prise avec lui, & qu'il prend pour Floride soit conduite, fans être démasquée à l'appartement de Lucinde. Il s'v rend ensuite, & trouvant sa fille en convertation avec une Demoifelle dont il ignore le nom & la condition, it prend cette inconnue pour cette même personne qu'il vient de faire arrêter; Lucinde qui jusqu'alors craignoit d'avoir été reconnue, se rassurre, & est

charmée de la méprise de son pere à 1645. elle proteste à sa Suivante, qu'elle a absolument oublié le Cavalier du jardin, mais qu'elle se croit dans l'obligation de faire quelques efforts pour obtenir sa liberté. De son côté, César n'a pas moins de générolité : quoiqu'attaché inviolablement à sa chere Floride, dont il ignore le sort, il ne peut se dispenser d'employer le crédit d'Adraste son ancien ami, auprès de D. Jean, en faveur de la belle mafquée. Adraste court chez le Gouverneur, & n'y voyant que Lucinde, croit être trahi, & prend le ton d'un amant jaloux. Elle se sauve adroite-ment. Floride, sous les mêmes habits, prend sa place. Le masque fait continuer la méprise, & les reproches d'Adraste, jusqu'au moment qu'elle se découvre. Adraste s'imaginant parler à la perfonne pour qui Céfar sinterresse, ne songe plus qu'à s'excuser. Floride apprend par ses discours que son Amant est & Cayette, veut sortir pour le chercher: D. Jean survient & l'arrête. On peut imaginer la surprise de cette belle, de se trouver prison. nière sans en sçavoir le sujer, dans une maison qu'elle avoit choist pour

asyle. César n'est pas moins agité. Adraste lui vient dire qu'il a vu son inconnu, qui n'est autre que Floride elle-même. Il ne peut comprendre une avanture aussi extraordinaire, ni l'accorder avec une nouvelle lettre qu'il reçoit dans le moment de son inconnue, qui ne peut être sa maîtresse, & par laquelle on lui demande un second rendez-vous. Adraste propose de le donner dans l'appartement que le Gouverneur lui a fait prendre au Château: César y consent, mais il ne peut s'y trouver, attendu que D. Jean l'arrête pour lui parler d'un accommodement avec le Gouverneur de Naples. Pendant ce temps, Lucinde & Floride, conduites par des Porteurs de chaise, se trouvent amenées à l'appartement d'Adraste. Lucinde est effrayée: dans le moment Adraste entre, & peu après D. Jean, accompagné de César. Tous ces personnages rassemblés, se reconnoissent. César toujours épris des charmes de sa belle Floride, renouvelle ses sermens, & promet de l'épouser. Leur union est suivie de celle d'Adraste & de Lucinde : & cette derniere en a d'autant plus de joie, que cette heureuse catastrophe empêche des éclaire

cissemens qui ne pourroient lui être que

Le titre de la Piece est assez bien rempli par César & Floride, qui paroissent coupables sans l'être. On auroit bien de la peine à prouver l'innocence de Lucinde: Adraste seul peut passer pour tel.

CÉLIE

LE VICEROY

DE NAPLES,

COME'DELE

DE M. ROTROU.

Es deux neveux du Viceroy de Naples, sont amoureux de Célie, sille de qualité, mais sans aucun bien. On fair entendre au pere de cette belle, que sa sille mene une conduite irréguliere. Ce discours, quoique dénué de toute vraisemblance, fair un tel effet sur le pere de Célie, qu'il donne un

du Théatre François. 327

coup d'épée à cette derniere. Le Viceroy prend connoissance de cette affaire, elle est discutée devant lui, les calomniateurs sont confondus, & Célie, qui n'a été blessée que légerement, épouse l'amant dont son cœur a fair choix. Foible Piece, & nullement comique.

1645.

JODELET

LE MAITRE VALET,

COME'DIE

DE M. SCABRON.

Om Juan d'Alvarade, arrive de nuit à Madrid, accompagné de son Valet Jodelet: il vient dans cette Ville pour y épouser Isabelle, fille de Dom Fernand de Rochas, qu'il ne comoit point, mais dont il a reçu le portrait, & à qui il croit avoir envoyé le sien.

DOM JUAN.

Jodelet?

JODELET.

Dom Juan.

. Histoire

1645.

Dom JUAN.

Sans doute mon portrait

Envers mon Isabelle aura fait son effet:

J'y suis peint à ravir.

JODELET.

Je sçais bien le contraire.

Dom JUAN.

Que dis-tu?

JODELET.

Je vous dis, qu'il n'a fait que déplaire.

Dom Juan.

D'où diable le sçais-tu?

TODELET.

D'où, je le sçais? fort bien

Parce qu'au lieu du vôtre, elle a reçu le mien.

DOM JUAN.

Traître, si tu dis vrai.... mais je crois que tu railles,

J'irois chercher ta vie au fond de tes entrailles.

IODELET.

Venez-la donc chercher, car je ne raille point;

Mais en frappant mon corps, épargnez men pourpoint.

DOM JUAN.

Ne penses pas tourner la chose en raillerie.

Dis, comment as-tu fait ?

JODELET. Wous êtes en furie!

DOM

du Théatre François. 329

Dom JUAN.

1645

Oui, j'y suis tout de bon, je n'y sus jamais tant:

JODELET.

Lorsqu'avec bon congé du Cardinal Infant,

Et lettres de faveur nous partîmes de Flandres....

DOM JUAN.

Eh bien?

JODELET.

Le désir violent de vous voir à Burgos
Nous sit aller bien vîte & par monts & par
vaux.

Le voyage fur court, mais à notre arrivée Un frere mis à mort, une sœur enlevée, Sans sçavoir où, par qui, ni pourquoi, ni comment,

Yous penserent quasi gâter le jugement.

DOM JUAN.

A quel propos, méchant, viens tu r'ouvrir ma playe,

Par le ressouvenir d'une perse trop vraye?

Ah! frere non vengé, sœur qui m'ôte l'hon-

Et de ton assassin, & de ton suborneur, Tome VI, E'e

Je sçaurai par mon bras si bien me satisaire, Que je pourrai vanter ce que j'avois à taire. Mais venons au portrait.

JODELET.

J'y vais tant que je puis, Mais ma foi je ne sçais quasi plus où j'en suis: Je ne fais que tirer, & rengainer ma langue: Car vous interrompez à tout coup ma harangue.

Or pour votre portrait que j'avois oubliém

Dom JUAN.

Jamais ses longs discours ne m'ont tant ennuyé.

FODELET.

A peine fûmes-nous de retour en Castille; Que Fernand de Rochas vous proposa sa fille:

La-dessus son portrait, qui vous sut apporté
Vous rendit plus brulant que le soleil d'été:
Vingt mille écus étolent offerts avec la belle;
Et vous pour la charmer, comme vous l'étiez
d'ésle,

Yous voulûtes aush qu'elle cût votre portrait.

Ainsi vous la frapiez avec son même trait.

Lors à bon chet, bon rat, & la pauvre donzelle

Resis pour en avoir profondément dans l'aille

Le stratagème étoit d'un amant rafiné, Mais le ciel autrement en avoit ordonné.

1645.

DOM JUAN.

Enfin, siniras-tu quelque jour ton histoire?

JODELET.

Oui, Seigneur, mais il faut vous remettre en mémoire;

Car pour moi, je fuis las de me reflouvenir.

DOM JUAN.

Fusses-tu las aussi de tant m'emretenir: J'ai bien besoin ici de patience extrême.

JODELET.

Yous vous souviendrez donc que votre peind tre même

Me voulut peindre ausi.

Dom JUAN.

Pourfuis, je le sçais bien.

JODELET.

Sçavez-vous bien auffi, qu'il ne m'en coûts rien?

Et que ce bon Flamand est bon homme, ou je meure.

Dom Juan.

Eh bien! crois-tu pouvoir achever dans une heure?

As-tu brulé, vendu, bû, mangé mon portrair? L'ais-je encore l'a-t'elle; enfin qu'onas-tufait?

Ec ij

JODELET!

Donnez-moi patience, & vous l'allez apriprendre,

Mais retournons chez-vous, & laissons-là la Flandres:

Comme j'étois après à vous empaqueter : Vous sçavez que jé suis très-facile à tenter ; Et que le Ciel m'a fair curieux de nature ; Pour votre grand malheur j'avisai ma geinture ,

Celle qu'au Pays-Bas, comme je vous ai dit, Şans qu'il m'en coutât rien, votre peintre me fit.

Je la mis aussitôt vis-à-vis de la vôtre;

Pour voir si l'une étoit aussi belle que l'autre;

Lors, je ne sçais comment le diable s'en mêla.

Ni ne vous puis conter comment se sit cela, La mienne prit la poste, & la vôtre restée, Fit que j'eus quelques jours la tête inquiétées Mais le temps qui dissipe, & chasse les ennuis.

M'ayant favorisé de quelques bonnes nuits; Je me suis défâché, de peur d'être malade. Yous, si vous m'en croyez, sans saire d'incartade, Vous ne songerez plus au mal que j'ay commis:

1645.

Puisque c'est par mégarde, il doit m'être remis.

Voilà la vérité, comme on dit toute nuc-

Dom JUAN.

Et qu'aura-t-elle dit de ta face cornué: Chien! qu'aura-t-elle dit de ton nez de bféreau?

Infame.

JODELET.

Elle aura dit que vous n'êtes pas beau, Et que si nous étions artisans de nous-mêmes, On ne verroit par-tout que des beautés extrêmes, &c.

Cette première Scene, que nous avons cru devoir extraîre un peu au long, pour faire connoître le génie de l'Auteur, qui ouvrir la carriere au dialogue comique sur le Théatre, est terminée par l'arrivée d'un valet à qui Jodelet, par ordre de son Maître, demande la demeure à D. Fernand. Ce Valet lui montre la maison. D. Juan se présente pour y entrer, & voit descendre d'un balcon, un homme qui s'enfuit en l'appercevant. Cette vue le frape aussillabien que Jodelet.

Histoire

1645.

JODELET.

Mais de grace, mon Maître, On fort donc à Madrid ainsi par la fenêtre? Vous ne me dites mot?

Dom JUAN.

Je ne dois pas ici rien faire à la volée.

JODELET.

Your avez, ce me semble, un peu l'amo

Dom JUAN.

Oui, je l'ai Jodelet, & j'en ai du sujet, Mais raisonnons un peu la-dessus.

JODELET.

C'est blen fait.

DOM JUAN.

Je fuis né dans Bargos , pauvre , maisd'une race

Exemte jusqu'à moi de honte & de disgrace.

Fort bich.

Dom JUAR.

A mon retour de la guerre à Buvgos. Je me trouve attaqué de deux différens maux:

Le meurtre de mon frere, & ma sœur enlevée,

Quoique soigneus ent dans l'honneus éle-

du Théatre François. 335

Me causent un chagrin qui n'eût jamais d'égal.

1645

FODELET.

Fort mal, fort mal, fort mal, & quatre fois fort mal.

DOM JUAN.

Dom Fernand me choisit pour époux d'Isabelle;

Ton portrait pour le mien est reçu de les belle....

JODELET.

. Pas trop mal.

DOM JUAN.

Nous traitons cette affaire sans brait; Er je pars pour Madrid, où j'arrive de nuit.

Je rencontre un valet où loge Dom Fernand? J'en vois sortir son Maître.

JODELBT.

Il est vrai qu'il détale

Comme un poltron qu'il est.

DOM JUAN.

Mais de peur de scandale.

Certes, il me vient point à nous comme un polition.

JODELET.

Comment y vint-il done ? le malheureux.

Histoire

1645.

DOM JUAN.

Il y vint, Jodelet, comme aimé d'Habelle.
JODELET.

Fort mal.

Dom JUAN. Et c'est cela qui me met en cervelle.

JODELET.

Raisonnons donc encore.

DOM JUAN.

Ah! ne raisonne plus.

Tes sots raisonnemens sont ici superflus;

Attens: certain conseil que l'amour me fuggere,

Suérira mes soupçons; c'est en toi que j'espere,

Il faut que dès demain, ô mon cher Jodelet, Tri passes pour mon Maître, & moi pour ton.
Valet:

Ton portrait supposé fait ici des merveilles, &c.

Cette supposition fonde toute l'intrigue de la Comédie. Jodelet sous le nom de son Maître, arrive chez Dom Férnand qui, aussi-bien qu'Isabelle, le trouve fort ridicule. Cependant Dom Juan apprend que l'Homme du balcon, qui s'appelle Dom Louis, neveu de Dom Fernand, est non seulement son

du Théatre François. 337

fon rival, mais encore celui qui a tué fon frere, & séduit sa sœur : cette sœur, qui se nomme Lucresse, vienz

.1645.

par hazard demander un asile à Dom Fernand, & retrouve son insidéle. Tout s'accommode; Dom Juan se fait connoître, se réconcilie avec Dom Louis, qui rend son cœur à Lucresse, & il épouse Isabelle, qui avoit pris de l'amour pour lui, quoiqu'elle le crut un simple domestique.

Comme cette Comédie est restée au Théatre, nous avons passé dans cet extrait, les Scenes de Jodelet. Cependant, pour faire juger du comique de ce rôle, nous croyons qu'on ne sera pas faché

de trouver les Scenes suivantes.

BÉATRIS, Confidente d'Isabelle, parlant à Jodeles.

ACTE IV. Scene III.

Ah! Seigneur Dom Juan; l'on vous a bien cherché,

JODELET.

L'on me devoit trouver, je n'étois pas caché.

Quelle clef tenez-vous?

BÉATRIS.

Celle de votre chambre.

Tome VI.

Digitized by Google

JODELET.

.. . Ah! cher Béatris .

Sais-ru, bitin que pour toy je sais d'amour épris:

De tout temps je me trouve enchin aux Béa-

Pour voi, je couve un feu, plus chaud que

BEATRIS.

Moi, j'aime de tout temps les Seigneurs Dom Juans,

Et je sentis mon mal, quand vous vintes céans.

JODELET.

Follette, Dieu me sauve,

BEATRIS.

Ha! prenez-là donc vite.

Joderet.

Mais, viens donc me mener jusqu'à ce nouveau gite.

BE'ATRIS s'enfuyant.

Tarare, suivez-moi, j'y vais tout de ce

JODELET ..

Larronesse des cœurs, tu n'échapperas pas....

Las! faut-il donc pour vous que notre poirrine

arde,

Si vous n'êtes pour nous qu'une Nymphe suyarde?

du Théatre François.

339

ISABELLE survenant.

1645.

Quoi! Seigneur Dom Juan, vous courrez Béatris.

JODBLET.

Je voulois tant soit peu m'ébaudir les esprits.

ISABELLE.

Je ne vous croyois pas de si peu de courage.

Jo D E L E T.

Ce sont jeux de garçon, qui passent avec l'âge.

ISABELLE.

Vous donnerez de vous mauvaise opinion. Et je dois bien douter de votre affection.

JODELET.

Allez vous en filer, notre épouse future; Plus grand'Dame que vous est madame Nature:

Je suis son serviteur, & le sus de tout temps : Et nargue pour tous ceux qui n'en sont pas contens.

ISABBLLE.

Je vais donc vous laisser, de peur de vous déplaire.

JODELET.

Objet charmant & beau, vous ne sçanriez mieux faire.

(feul.)

Ma foi, jo m'y suis pris de mauvaile façon, Car je sçais que son cœur ne fur jamais glaçon.

F f ij

Aristote a raison; qui dit, qu'une maraude,

Ne se doit point prier, mais qu'il faut à la

chaude

La gripper aux cheveux, la saisir au coller, Quelquesois l'affoiblir avec un beau soufflet. Si soufflet ne suffit, user de la gourmade: Si la gourmade est peu, lors de la bastonnade:

Tout homme de bons sens doit, ce dit-il,

Pour la mettre en état de ne rien refuser, &c.

Cette Comédie, dont le succès surpassa celui des autres du même temps, a été célébrée par Sarrazin, dans une Epître au Comte de Fiesque. Après avoir parlé des Comédiens Italiens, il sinit ainsi.

Mais toutesois un Zani baloré
Par les Sergens Spavente di note
Sauts, escalade, & telle momerie
Chicos berlis, & Turés de Tartarie,
Ne me sont rien auprès de Jodelet.
Non, de par lui; je serois un folet,
Voir un grand sou de lui donner la pomme,
Or entens-moi, c'est ce que le petit homme
Que tu connois: & dont on peut précher,
L'esprit est prompt, mais insirme est la chair.
A translaté de la langue Espagnole
N'a pas longtems, Comédie tant solle,

Et Paul Scarron, comme ai dit, translateur.

Où Jodelet est si plaisant garçon,

Qu'Italiens il jette hors d'arçon.

Tu l'avouerois, si la Piéce avois luë,

Et encore plus, si jouer l'avois vuë.

Dom Francesco de Roxas est l'Auteur,

PAUL SCARRON (a), d'une ancienne famille, naquit à Paris à la fin de 1610, ou au commencement de 1611. fils d'un Conseiller au Parlement, qui avoit plus de vingt-cinq mille livres de rentes, & n'ayant que deux sœurs (b). C'étoit d'assez heureuses conjec-

'. (a) La vie de M. Scarron, qui est à la tête des Ocuvres de cet Auteur, édition de 1717. composee par M. Bruzen de la Martiniere, est assurément de main de Maître ; mais en rendant juftice à cet Auteur, il ne sera pas fâché que nous ayons éclairci certains faits qu'il n'a pas assez approfondis, & corrigé beaucoup d'autres, fur lesquels il est fautif.

(b) Toutes les deux moururent sans être mariées. « Scarron disoit » de ses deux sœurs, que » l'une aimoit le vin, & » l'autre aimoit les hom-

» mes, Il disoit aussi d'elw les-mêmes , qu'il y » avoit douze coureules » dans la rue de douze » portes * à ne prendre . Au Marais. » fes deux fœurs que » pour une. Quelqu'un » étant chez lui , & so voyant qu'il appel-» loit un petit enfant » son neveu, lui de-» manda par quel en-» droit il lui étoit on-» cle, puisque ses deux m forurs n'étoient pas » mariées ? Il lui répon-» dit qu'il étoit son » neveu'à la mode du » Marais. » Segrailiana, édition de Paris, in-8º. 1721. page 78.

Ff iij

Digitized by Google

1645 ..

tures pour esperer une vie plus aisée, & très-différente de celle à laquelle il fut réduit. Mais ces apparences de bonheur ne tarderent pas à se démentir. Le premier coup que lui porta la fortune, ce fut la mort de sa mere. Le Conseiller se lassa bientôt du veuvage, & épousa en secondes nôces Françoise de Plaix, de laquelle il eut deux autres filles. Cette seconde femme prosita de la foiblesse de son mari, qui pour me servir des termes du sils, étoit le meilleur homme du monde, mais non pas. le meilleur pere. Elle commença de bonne heure à faire la main en faveur de ses enfans, au préjudice de ceux du premier lit : dénatura une partie du bien, & prit des mesures pour s'approprier le reste. Le petit Scarron avoit trop d'esprit pour ne pas voir ce manége; son âge & la vivacité de son tempérament bilieux & sanguin, ne lui permirent pas de dissimuler. Haï de sa belle-mere, il n'eut pas pour elle ces ménagemens politiques, si né-cessaires dans l'état de subordination où il étoit; son pere qui avoit la tête rompue des plaintes continuelles qu'on lui en faisoit, s'en ennuya à la fin, & sacrifiant son fils à la paix de la mai-

fon, il l'envoya à Charleville, chez un parent. Un éxil de deux ans, ayant un pen adouci l'amestume de la belle-mere, le jeune Scarron revint à Paris, où il acheva ses études, & prit le petit collet. L'état Ecclésiastique ne lui convenoit aucunement, aussi ne s'y engagea-t-il point, il n'en prit que l'habit.

Il ne passa pas toute sa jeunesse à Paris; il sit le voyage d'Italie. Il pouvoit avoir alors vingt-quatre ans. Il ne démentit point le proverbe, le voyage de Rome ne le changea point; il revint tel qu'il y étoit allé, avec un goût très-vie pour les plaisirs de son

âge.

Un jeune homme de cette humeur; qui n'avoit ni la sobriété, ni la tempérance d'in Anachoréte, vécut fore vite. Une lyimphe acre se jetta sur ses ners, se se joua de tout le sçavoir des Médocins: la Sciatique, le Rhumatisme, se plusieurs autres maladies; vincent tantôt successivement, tantôt ensemble, se sirent du pauvre Abbé un triste, objet de compassion.

Le déplorable état dans lequel Scars son serrouva à la suite de ces maladies, se qui l'accompagnatjusqu'à la

mort, ell détaillé par lui-même dans l'avis qui précede la Relation vérienble de tout a qui s'est pusse en l'auere monde ; au combat des Parques & des Poëtes, sur la mort de Voiture. Comme cet avis sert à son Histoire, nous croyons devoir le placer ici. ... Lecteury qui ne m'a jamais vû, & » qui , peut-être , ne s'en soucie guén res, à cause qu'il n'y a pas beaucoup và profiter à la vue d'une personne » faite comme moi, scaches que je ne » me souvierois pas aussi que tu me envisses, si je n'avois appris que queln ques beaux esprits facécieux se téa jouissent aux dépens du misérable; » & me dépeignent d'une autre façon » que je ne suis fait : les uns disent » que je suis cul-de-jatte; les autres, » que je n'ai point de cuisses & que " l'on me met fur une table; dans un » étui, où je cause comme une pie » borgne de les autres :que mon cha-» peau tient à une corde, qui passe » dans une poulie, & que je le hausse * & baisse pour saluer ceux qui me vi-» fitent. Je penfe être obligé, en conviscleitoes de les empêcher de mentir v plus longrems.... J'ai rrense ans m palles ; li je vais julqu'à quarante,

» j'ajouterai bien des maux à ceux que " j'ai déja soufferts depuis huit ou neuf " ans. (a) l'ai eu la taille bien faite, » quoique perite. Ma maladie l'a rac-» courcie d'un bon pied. Ma tête est un » peu grosse pour ma taille. J'aî le visage " assez plein, pour avoir le corps très-» décharné : des cheveux assez, pour » ne porter point de perruque. J'en ai » beaucoup de blancs, en dépit du » proverbe. J'ai la vue assez bonne, » quoique les yeux gros: je les ai bleus; » j'en ai un plus enfoncé que l'autre, 23 du côté que je penche la tête. J'ai le: nez d'assez bonne prise. Mes dens, » autrefois perles carrées, sont de cou-» leur de bois , & seront bientôt de " conleur d'ardoise. J'en ai perdu une « & demie, du côté gauche, & deux & 2 demie du côté droit, & deux un peu » égrignées. Mes jambes & mes cuil-» ses ont fait premierement un angle » obtus "& puls un angle égal "& en-

de ses infirmités depuis, être parle-t-il dans cette huir ou neuf ans. Ce-, lettre de différences mapendant, dans une let-tre à M. de Marigny, il dit: « Quand je songe so que j'ai été allez sain, se un ans. m jufqu'a l'age de vingt-

» fin un aigu. Mes cuisses & mon corps » en font un autre, & ma tête le pen-"chant fur mon estomach, je ne re-» présente pas mal à un Z. J'ai les bras » raccourcis, aussi-bien que les jambes, » & les doigts aussi-bien que les bras. » Enfin je suis un raccourci de la mi-» sere humaine (a). Voilà à peu près » comme je suis fait. Puisque je suis en » si beau chemin, je to vais appren-» dre quelque chose de mon humeur. " J'ai toujours été un peu colere, un » peu gourmand, & un peu paresseux. " l'appelle souvent mon valet sot & uni » peu après, Monsseur. Je ne hais per-" fonne, Dieu veuille qu'on me traite » de même. Je fuis bien aife quand j'ai-» de l'argent, je serois encore plus aise si " j'avois de la fanté. Je me réjouis al-= sez en compagnie, je suis assez con-" tent quand je suis seul , & je sup-» porte mes maux affez patieniment. » Tel que Scarron le dépeint lei , &

^{(4) «} Scarron étoir » fair comme un Z, » n'ayant d'autre mou-» vement libre, que ce-» hui de la langue, & de » la main, pour écrire » fur un porre-feuille » qu'on lui mettoir fur

[»] les genoux, ou fur la » planche qu'on metstoit devant lui, fur » des bras de fer, arra-» chés à fon fauteuil, » segrafiana, dation de Paris, page 87.

fouffrant continuellement des maux affreux, il prit le parti des belles lettres, & adopta le genre comique, qu'il poussa jusqu'au burlesque. Tous les Ouvrages qu'il fit jusqu'à sa mort, furent dans ce goût. Son Roman comique, & son Virgile travesti, sont des modeles dans ce genre. Mais comme ces Ouvrages, aussi bien que ses Poesses mêlées, & ses ses nouvelles, n'ont aucun rapport à notre Histoire, nous ne parlerons que de ses Pieces de Théatre. Mais avant d'en donner la liste, revenons à la suite de la vie de cet Auteur.

Privé de la succession de son pere (a), que sa belle-mere avoit trouvé le se-

(a) Si nous en voulons groire M. de Segrais, on pourroit attribuer en partie le malheur de M. Scarron à fon peu de conduite. a Il avoit, ditwil, fait donation à fes » parens du peu qu'il en » avoit : mais ses parens » le lui rendirent : & il po le vendit à M. Nublé, m qui lui en donna fix » mille écus, sans sçan voir politivement ce m qu'il valloit, & Scarw ron for très-content » du marché. M. Nublé » alla voir ce bien qui » étoit situé près d'Amboile. & & fon retour

u à Paris, étant allé voir » Scarron , il lui dir : w Vous avec cru que vo-» tre bien ne valloit que w dix-huit mille francs, wil en vaut vingt-qua-» tre par l'estimation » que l'en ai fait faire : » & M. Nublé l'obligea prendre encore » deux mille écus, qu'il » lui donna pour achew ver cette formme. M. » Nublé étoit un des » premiers Avocats con-» fultans, un des plus » honnêtes hommes de » fon tems » Segraifia-74, page 87.

348

cret de s'approprier pour ses enfans.

Scarron eut recours à la Poësse pour subsister. Il paroît par ses Ouvrages que nombre de personnes de la Cour lui faisoient des présens: mais le plus honorable, & celui qui lui procura le plus d'aisance, fut une pension de quinze cent livres que la Reine Mere (de Louis XIV.) lui faisoit, & pour laquelle il prenoit la qualité de Malade de la Reine. On devoit joindre à cette pension, un logement qu'on ne lui donna point. Ce fut à ce sujet qu'il sit la Requête suivante.

A LAREINE,

REQUETE.

Scarron, par la grace de Dieu,
Malade indigne de la Reine,
Homme n'ayant ni feu, ni lieu,
Mais bien du mal, & de la peine:
Hôpital allant, & venant,
Des jambes d'autrui cheminant:
Des siennes n'ayant plus l'usage:
Souffrant beaucoup, dormant bien peu,
Et pourtant faisant par courage,
Bonne mine, & fort mauvais jeu.

349

1645.

Prie humblement sa Majesté
De se remettre en la mémoire,
Qu'au commencement de l'été,
Alors que la Cour devint noire,
Il fut son malade avoué,
Dont le Tout-Puissant soit loué:
Qu'on lui donna quelque espérance
D'avoir un petit logement,
Et tout aussi-tôt par avance
Qu'il en sit un remerciment.

Ce remerciment imprimé,
Chez Toussaint-Quinet le Libraire,
Devoit bien être supprimé:
Mais quelqu'effort qu'il ait pu faire,
Par tout Paris il a couru:
Chacun l'a dit, chacun l'a cru
A force de l'entendre dire,
Il le crut lui-même, quass;
Vous-même, ô Reine, qu'il admire,
Ne le croyez-vous pas aussi?

多次数

Grande Reine, n'en croyez rien: C'est croire faux comme hérésie: Hélas! il s'en apperçoit bien, Dont vainement il se soucie; Chaque quartier, Maître Arragon, Prend son argent comme un dragon;

Je suis malade de la Reine, S'écrie-t-il tout rechigné, Mais il veut avoir la main pleine, Tour aussitôt qu'il a signé.

の数数の

Cependant ce malade éxerce
Sa charge avec intégrité,
Pour servir Votre Majesté;
Depuis peu l'os la peau lui perce;
Tous les jours s'accroît son tourment,
Mais il le souffre gayement,
Il fait sa gloire de sa peine:
Et l'on peut juger surement,
Qu'aucun Officier de la Reine,
Ne la sert si sidélement.

Scarron eut un Procès contre sa belle - mere, à laquelle il redemandoit une partie de la succession de son pere: mais il perdit son Procès. Loret dans sa Muse Historique du 9. Juin 1652. rapporte ce fait dans les termes suivans.

Muse Historique de Loret du 9. Juin 8652. Monsieur Scarron, esprit insigne, Et qui n'écrit aucune ligne, (Du moins, en qualité d'Auteur) Qui ne plaise fort au Lecteur:

Avoit un Procès d'importance Au premier Parlement de France. Lequel il a perdu tour net; Plusieurs opinans du bonnet. En faveur de sa Belle-mere, Ce qui le met fort en colere, Contre nos Seigneurs les Commis De Madame Sainte Themis. Mais puisqu'un Procès sur la terre Est quali pire qu'une guerre, N'en avoir plus, c'est un repos. Dont il se plaint mal-à-propos. Car enfin ledit personnage Ayant contracté mariage Avec une époule, ou moitié Qu'il à prise par amitie (a) Il étoit chargé, ce me semble, De deux péfans fardeaux ensemble.

» vrages que Touffaine-» Quinet imprimoit. Ce » mariage se fit au bour n de deux ans : Quoi-» que Scarron ne fut pas » riche , néanmoins il » étoit:logé fort propre-» ment; & il avoir un » ameublement de damas jaune, qui pou-» voit bien valoir cing » à fix mille livres » avec ce qui l'accom-» pagnoit. » Segraifia. na , édition de Paris . pages 87 & 112,

⁽a) a M. Scarron fe maria en 1652.... il p difoir de la femme, n ie ne lui ferai point » de sotise, mais je lui wen apprendrai beau o conp. ... quoique sans bien, il disoit » encore qu'ils ne laifm feroient pas de vivre » commodément avec sa petite terre, & fon is Marquisat de Quinet. 2 C'elt ainsi qu'il appel-» loit le revenu que lui mapportoient les Qu- l

ciniere.

Or ses foibles, & petits bras N'ont besoin de tant d'embarras: Car avec sa paralysie, Cruel sléau de sa poësse, Ce seroit un mal plein d'excès, Ou'une femme avec un Procès.

« Les infirmités de Scarron s'aug-Vie de M. scarron, par » mentant peu à peu, il prévit qu'il M.de la Mar-» ne pouvoit pas aller loin. Il fut un " jour surpris d'un hoquet si violent, » que ceux qui étoient auprès de lui, » craignirent qu'il n'expirât : cepen-» dant ce symptôme diminua : le fort " du mal étant passe, se jamais, dit-" il, j'en reviens, je ferai une belle " satyre contre le hoquet. Ses amis s'at-» tendoient à toute autre résolution " qu'à celle-là, mais il fut dispensé de " tenir parole: il ne revint point de » cette maladie, & le Public a perdu » la satyre qu'il se proposoit de com-» poser. Peu avant que de mourir, » comme ses parens, & ses domesti-» ques étoient touchés de son état, & » fondoient en larmes, il ne s'atten-» drit point de ce spectacle, comme " mille autres feroient en pareil cas: " Mes enfans, leur dit-il, vous ne » pleurerez jamais tant pour moi, que

jŧ

» je vous ai fait rire. » Scarron mourut au mois d'Octobre 1660. En voici la preuve tirée de la Muse Historique de Loret.

1645.

Muse Historique du seize Octobre 1660.

Scarron, cet esprit enjoué; Dont je sus quelquesois loué, Scarron, fondateur du burlesque, Et qui dans ce jargon grotesque Passoit depuis plus de seize ans Les Ecrivains les plus plaisans; A vû moissonner sa personne, Par cette faux qui tout moissonne, Lui qui ne vivoit que de vers, Est maintenant mangé des vers. Il étoit de bonne famille, Il ne laisse ni fils, ni fille, Mais bien une aimable moitié: Digne tout-à-fait d'amitié: Etant jeune, charmante, & belle, Et tout-à-fait spirituelle. Or comme icelui grand Critique, Respecta la Muse historique, J'ai fait ces vers tout bonnement.

> . Gg

Epitaphe de Scarron.

Quoique Scarron, auteur de marque,
De Caron ait passé la Barque,
Du Sieur Scarron on parsera
Tant que le monde durera.
Et sans graver pour lui des marbres, & des
cuivres.

Il vivra long-temps dans ses Livres.

Nous croyons ne pouvoir mieux finir, que par un jugement très-sensé de M. de la Martiniere, sur le Théatre de l'Auteur qui fait le sujet de cet article.

"Scarron n'étoit pas un homme à se étudier ni les régles, ni les modeles du Poème Dramatique: il n'en avoit ni la patience, ni le loisir. Aristote, Horace, Plaute & Terence, lui auroient fait peur, & peut-être ne se sevoit-il pas qu'il y eut jamais eû d'Aristophane. Il voyoit devant lui un chemin frayé: la mode de ce temps étoit de piller les Poètes Espagnols: "Scarron sevoit cette langue, il lui étoit plus facile de moissonner dans un champ, où il trouvoit déja tout préparé, que de se rompre la tête à inventer un sujet, & ensuite à le

» mettre dans la régle des trois unités. » Il commença à secouer un joug, » dont son esprit ennemi de toute con-» trainte, ne pouvoit s'accommoder. "Une Comédie alors , n'étoit autre » chose qu'une intrigue assez obscuré a d'abord : qui par des méprises ; sous » vent par l'étourderie d'un Valet, par 6 l'intrigue de quelque Soubrette, ou » par un coup de hazard, s'embrouil-» loit de plus en plus, & s'éclaireissoit senfin par quelque autre hazard, auss » peu prévû que le premier. Quelque » Valet, mauvais plaisant pour tor-» dinaire, disoit quelques ridicules » douceurs à la Suivante, qui répon-» doit à coup-sûr dans le même styles ... Un Vieillard, & un Mari rebuté, » auquel on opposoit un Amant plus » aime qu'aimable, fournissoit quel-» quefois une Scene, plus ou moins » comique. Point de mœurs, point de » caracteres, point d'unité, point de » régle; un Acte représentoit une enb trevue dans un jardin : un autre se » passoit dans un Hôtel : souvent un » troisième représentoit un quartier de » la Ville, à un quart de lieue de la » Scene du premier Acte : les anciens » Comiques, tant Espagnols que Fran-Gg ij

» çois, n'y regardoient pas de si près-» Des Quyrages ou rien ne gênoit " l'Auteur, se faisoient facilement. Une » imagination échanffée suffisoit pour » les produire. Les Espagnols étoiens » riches de cette sorte de compositions. » Scarron, qui possedoir certe langue, » prenoit d'eux l'intrigue d'une Comé-7 die, & n'avoit qu'à y répandre le » badinage, qui lui étoit si, naturel : » ainsi une Piece de Théatre lui coû-» toit peu : toutes les siennes sont des. » sujets Espagnols; chez lui le travail » consistoit, non à faire parler plaise famment les personnages comiques, » mais à donner des expressions sérieu-» ses à ceux qui devoient parler sérieu-» sement. Le sérieux étoit une langue » étrangere pour lui. Le grand succès » de son Jodelet Maitre, étoit une mer-» veilleuse amorce pour lui. Les Comé-» diens, qui s'en étoient bien trouvés, » lui demanderent avec empressement u de nouyeaux Ouvrages: ils lui coû-» toient peu, il en tiroit de bonnes » sommes, il se divertissoit à les faire: « falloit - il d'autres raisons pour le 3) faire pencher vers ce travail?" Voici l'ordre Chronologique des Comédies de M. Scarron.

Jodelet ou le Maitre Valet, Comédie, 1645.

1645.

Les Boutades du Capitan Matamore, Comédie en un Acte, & en vers de quatre pieds, 1646.

vers de quatre pieds, 1646. Les trois Dorothées ou Jodelet, souffleté, Comédie, 1646. (a)

L'HERITIER RIDICULE OU LA DAME INTERRESSÉE, Comédie, 1649,

Dom Japhet d'Armenie, Comédie, 1653.

L'Écolier de Salamanque ou les Généreux Ennemis, Comédie, 1654.

LE GARDIEN DE SOY-MÊME, COMÉdie, 1655.

Le Marquis ridicule, ou la Comtesse faite à la hâte, Comédie, 1656.

Piéces posthumes, non représentées.

La Fausse Apparence, Comédie,

Le Prince Corsaire, Tragi-Comédie, 1662.

⁽a) Cette Piece est la lée : Jodeler duil-

L'ART DE RÉGNER

· 0 U

LE SAGE GOUVERNEUR,

TRAGI-COME'DIE

Du Sieur Gillet de la Tessonnerie.

Jen ne prouve plus la stérilité d'un L'Auteur, qu'un Ouvrage de la forme de celui-ci. Elle étoit fort commode au Sieur Gillet qui manquoit de talent du côté de l'invention & entendoit assez mal le Théatre. Sa-Tragi-Comédie du Triomphe des Cinq-Passions, est également composée de cinq sujets différens. Pour donner une liaison à ceux qui forment la Piece en question, l'Auteur dans une espèce de Prologue introduit le Gouverneur du Prince d'Athenes, qui profitant du sejour des Comédiens François, leur fait executer cinq petits Poemes moraux, à la fin de chacun desquels, il fait faire les réfléxions convenables, au jeune Prince, qui paroît plus satisfait, que vraisemblablement le Spectateur

n'a dû l'être. C'est au Lecteur à en-

1645.

Minerve, Dame Grecque, indignement deshonorée par Attale, favori de Philippe, Roy de Macédoine, & ne pouvant obtenir justice de ce Prince, qui la chasse honteusement, s'abandonne à son désespoir, & lui ôte la vie avec le même poignard, dont elle se perce ensuite le sein.

MINERVE à Philippe.

Et pourrois-je penser que tu fusses mon Roy,

Voyant ainsi régner l'injustice chez toy?

Non, je ne te crois point mon Prince légitime,

Philippe aime l'honneur, toi tu chéris le crime,

Et j'ole encore un coup m'obstiner en ce, point,

Puisqu'il est vermeux, & que tu ne l'est point.

Non, non,ce n'est pas toi qui triempha d'Argée, &c.

Camille, Capitaine Romain, Amant Acre no de Lucippe, va tous les soirs au camp d'Annibal, pour entretenir sa belle. Cette conduite le rend suspect au Con-

Digitized by Google

ful Fabie, (à qui l'Auteur veut accor1645. der le titre & les prérogatives de Roy.)

Il ordonne à un Exemt d'arrêter Camille. Prêt à périr, son innocence est
reconnue, & il est uni pour toujours
avec sa chere Maîtresse. Voilà ce que
l'Auteur propose pour éxemple de clémence.

La Mort de Pompée, & la géné-ACTE III. rosité que César sit paroitre en cette occasion, sont le sujet du troisséme Acte. Il ne faut pas croire que le Poète ait rien emprunté de la Tragédie de M. Corneille, qui porte ce nom, pas même de celle de Chaulmer, Ici Cléopatre presse Ptolomée de faire périr Pompée. Ce Roy accablé des remords de son action, & de honte des reproches de César, tire son épée dans le dessein de s'en fraper: mais s'appercevant que ce fer est inutile dans sa main chancellante, il le rompt en morceaux, & veut bien se conserver une malheureuse vie, capable d'épouvanter les Princes, & leur faire éviter de pareilles foibleffes.

ACTE IV. Le IVe Acte représente la continence d'Aléxandre. Ce Prince étouffe en un moment l'amour qu'il ressent pour Statira, fille de Darius, amante d'Oroondate.

λu

du Theatre François. 361

Au cinquiéme, le Sieur Gillet s'est efforcé de peindre la triste destinée d'un Prince trop attaché à ses richesses. Persée, Roy de Macédoine, se voit enlever des trésors, que son avarice l'empêche d'employer à sapropre défense, & il est réduit ensin à la condition d'un vil esclave.

1645. ACTI V

PERSÉE seul.

SCENE VIL

Songeant à ce discours, voyant comme il*
me traite,

Paul Emile

Sans esprit, sans raison, sans conseil, sang retraite,

Sans tréfors, sans amis, sans force, sans pouvoir,

Accablé de malheur, destitué d'espoir, Inquiet, insensé, confus, hors de moi-même, Enfin que résoudrais-je en ce désordre extrême, &c.

En général ce Poème est très-mauvais : le second Acte est moins supportable que le premier : le troisséme & le quatrième sont encore inférieurs, & plus remplis de platitudes, & le cinquième est le plus detestable Bien loin de mériter l'attention d'un jeune Prince, nous croyons qu'elle seroit sissée par le moindre Ecolier. Telle quelle est, l'Auteur l'avoit composée Tome VI. Hh

dans le dessein d'instruire le Roy, sous la personne du Prince d'Arhenes. Il n'y a appercevoit d'autres fautes que celles de l'Imprimeur. « Je n'ai pû, » dit-il dans fon Avis., les corriger. » pendant que je donnois toutes mes « veilles à l'Ouvrage que tu verras · La mort » de moi cet hyver. * C'est dans ce de Valenti-, Poeme, que j'ai concerté depuis alen à d'16. deux ans (a), que tu remarqueras die qui no pa-se des élévations plus nobles, des con-" ceptions plus achevées, & des exrut qu'en 1647.

> (a) Ce passage est érès-intelligible, cependant, il a fait prendse le chan-ge à l'Auteur des Recher-ches des Théarres, qui qu'on fait des Recherapplique à l'Art de ré- | ches. gner , ce que l'on voit

» dies . &c.»



» pressions plus nettes, & plus har-

L'ILLUSTRE COMÉDIEN

1645.

OU

LE MARTYRE

DE SAINT GENEST,

TRAGEDIE

DE M. DESFONTAINES.

R Utile, Ministre de l'Empereur Dioclétian, conseille à ce dernier, de faire cesser les tourmens qu'il employe pour détruire la Religion des Chrétiens: il ajoute;

RUTILE.

Je trouve que l'on fait d'inutilés efforts

Pour guérir les esprits, d'en affliger les corps:
Cette supérieure, & plus noble partie,
Par des effets si bas n'est point assujetie:
Elle brave ses fers, & rit de sa prison,
Pour suivre seulement les loix de la raison.
Elle seule la dompte, elle seule est sa Reine,
Et sur elle, elle seule agit en souveraine;
Pour ranger les Chrésiens, eur souver les

Pour ranger les Chrétiens, aux termes du devoir,

Une fois, ô César, sers toi de ton pouvoir : Hh ij .1645.

Fais agir la raison, laisse agir les éxemples,

Tache par la douceur de les mener aux temples,

Et sans plus les forcer, donne leur le loisir, D'éxaminer un peu ce qu'ils doivent choisir. L'aspect de tes bourreaux rend leur ame in-

Le fer les estarouche, & le sang les irrite; Au lieu que la bonté peut remettre leurs sens, Et faire offrir aux Dieux des vœux, & de l'encens.

DIOCLÉTIAN.

Que faut-il pour dompter ces cœurs opiniâtres?

RUTILE.

Changer les échaffauts en superbes Théatres.

Et la leur faire voir dans la dérission L'erreur, & les abus de leur religion. Tu sçais combien Genest, cer illustre comique

A de grace & d'adresse en tout ce qu'il pratique,

Et qu'au gré de sa voix, & de ses actions, Il peut, comme il lui plast, changer nos passions,

Egayer nos esprits, les rendre solitaires, Amoureux, méprisans, pitoyables, coleres, Et par un souverain & merveilleux pouvoir, Imprimer en nos cœurs tout ce qu'il nous

1,645.

fait voir.

Commande lui, Seigneur, d'exposer la Scene,

La superstition d'une troupe peu saine,

Qui se nourrit d'espoir, & pour de saux appas

Quitte l'heure qui la suit, & qui sui tend les bras.

Ce projet est approuvé de l'empereur: on fait venir Genest & ses camarades, à qui on ordonne de représenter une Piece, dont le sujet soit le martyre de quelque Chrétien. Genest se charge de ce rôle, & en recevant par dérisson le Batême, il est pénétré d'une vraie soi, par la présence d'un Ange qui ne se manifeste qu'à lui, & il vient prosesser la Religion Chrétienne devant Dioclétian.

DIOCLE'TIAN parlant à un de fes Courtifans.

Cette feinte, Aquillin, commence à me déplaire.

Qu'on cesse.

GENEST.

'Il n'est pas tems, & César, de me taire, Ce Seigneur des Seigneurs, & ce grand Roy des Rois,

De qui tout l'univers doit révérer les loix, Hh iij

Sous qui l'enfer frémit, & que le Ciel adore, Veut que je continue, & que je parle encore. Scache donc, Empereur, que ce Dieu Souverain .

De qui j'ai ressenti la puissance & la main, Lorsque je me pensois rire de ses oracles, Vient d'opérer en moi le plus grand des miracles.

Changeant un idolâtre en son adorateur, Et faisant un sujet de son persécuteur.

Et je veux, ô César, qu'on sçache à l'avenix Que je n'ai plus de voix, qu'afin de le bénir.

Qu'afin de publier aux deux bouts de la terre,

Qu'il est seul Souverain, seul maître du tonnerre,

des Cieux, des élémens, des Anges, des mortels,

Et digne seul enfin & d'encens , & d'aurels.

Dioclétian irrité de la fermeté de Genest, le fait arrêter, & conduire en prison. On intercéde pour ce nouveau Chrétien, & pour l'engager à retourner au culte des faux Dienx, on lui envoye Pamphilie, la camarade de Théatre, qu'il aime. Cette Scene a beaucoup de ressemblance à la Scene III.

du Théatre François. 367

du IV. Acte de Polyeuche, qui se passe entre ce dernier & Pauline: même on y trouve des vers à peu près semblables. Un ou deux éxemples sussimont.

1645.

GENEST.

Seigneur, si ta bonté daigne écouter mes

Accorde à Pamphilie....

PAMPHILIE.

Arrête, malheureux!

Que veux tu i demander ?

GENEST.

Que sa bonté supérieure
Sauve l'autre moitié qui reste de moi-même.
Et souffre, pour le moins, qu'auparavant ma
mort,

Je lui rende la main pour la mener au port. Si j'obtiens deffus vous cette illustre victoire, Que son heureux effet augmentera ma gloire!

Que mon fort sera doux! que je serai con-

Si je puis achever cet ouvrage important,&c. Voici l'original de ce passage.

POLYEUCTE.

Seigneur, de vos bontés, il fant que je

Elle a trop de vertu, pour n'être pas Chrétienne:

Hh iv

Avec trop de mérite il vous plût la former

Pour ne vous pas connoître, & ne vous pas
aimer,

Pour vivre des enfers esclave infortunée, Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.

PAULINE.

Que dis-tu, malheureux? qu'oses-tu sou-

POLYEUCTE.

Ce que de mon sang, je voudrois acheter.

Le second passage est aussi marqué. Genest peint le ridicule des Divinités du Paganisme, & parle ensuite des grandeurs du vrai Dieu, & continue,

Et cet ouvrage enfin si grand & si parfait, De ce Dieu que j'adore, est un illustre effet; Oui, Madame, il en est l'auteur & le Mastre,

Je l'ignorois tantôt, il me l'a fait connoître:

Et pourvû que votre ame ait désir de le voir,

Cette même faveur est en votre pouvoir. Ne la refusez pas, ma chere Pamphilie;

du Théatre François. 369

Que par elle votre ame à la mienne s'allie, Et souffrez qu'aujourd'hui, pour un si beau lien,

1645.

J'unisse pour jamais votre cœur & le mien. Voyez combien pour vous mon amour est extrême.

PAMPHILIE,

Tu m'aimes!

GENEST.

Oui, Madame, & bien plus que moi-même;

Puisque, pour vous sauver, & pour vous acquérir,

Quelques rudes tourmens qu'il me faille fouffrir,

Quelque supplice affreux que la rage déploye,

On m'y verra courir avec beaucoup de joye,

Pourvû que par mon sang, je vous puisse achetter

Un bonheur qu'avec moi, vous devez souhaiter, &c.

Voyons présentement cet endroit chez Corneille.

PAULINE.

Quittez cette chimere, & m'aimez.

Histoire

1645.

POLYEUCTE.

Je vous aime

Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

PAULINE.

Au nom de cet amour, ne m'abandonnez pas.

POLYBUCTE.

Au nom de cet amour, daignez suivre mes pas.

PAULINE.

C'est peu de me quitter, tu veux donc me

POLYBUCTE.

C'est peu d'aller au Ciel, je veux vous y conduire, &c.

Revenons à Genest, qui convertit Pamphilie, & elle est martyrisée avec lui. On vient faire à l'Empereur le récit de leur mort. Dioclétian entre dans une espèce de délire: c'est ainsi que finit la Tragédie, qui a des beautés de détail, & qui n'est pas mal conduite.



ARTAXERXE

TRAGEDIE

DE M. MAGNON.

Ette Tragédie est la même, pour le fonds du sujet, que le Couronnement de Darie, de M. de Boisrobert, avec cette différence que, quoique celle de M. Magnon ne soit pas sans défauts, on y trouve cependant plus d'art, & une versification plus forte

que dans la premiere.

Darie & Ochus, fils d'Arraxerxe; Roy de Perse, cherchent à faire valoir leurs droits au trône, moins par ambition, que pour le partager avec Aspazie dont ils sont amoureux. Pour éviter une guerre intestine, le Roy interpose fon autorité. & décide en faveur de Darie. Il fait plus, malgré la passion qu'il ressent pour cette même Aspazie, il la céde à cet heureux rival. Cet effort héroïque auroit dû terminer la Piece, fans la malignité de Tiribaze. Ce Ministre insolent ose lever les yeux sur Amestris, fille de son Souverain: ce 374

n'est pas encore la le but de ses desseins, son amour n'est qu'un prétexte pour s'assurer d'une couronne, qu'il veut porter, après qu'il aura sacrissé. avec la maison Royale, tout ce qui peut s'oppoler à sa grandeur. Son intérêt demande qu'il désunisse le Roy & ses fils. Favori des uns & des autres. il y parvient facilement en réveillant la passion du Roy pour Aspazie. Darie au désespoir se révolte, par le conseil de ce traître, qui forme un troisiéme parti, sous le nom d'Ochus. Artaxerxe fait arrêter Darie : il est prêt à l'envoyer au supplice, lorsqu'on vient lui annoncer, que Tiribaze expirant a avoué tous les crimes, & justifié la conduite des deux Princes. La mort du coupable rétablit la tranquillité. Le Roy consent à l'hymen de Darie, &

À celà près de cette duplicité d'action, que nous avons déja remarqué, & du dénouement, qui est un peu précipité, on peut dire que la Piece est passablement conduite. Le caractere de Tiribaze est bien soutenu : ceux de Darie & d'Aspazie, sont pleins de noblesse, & de beaux sentimens. Arta-

de sa Maîtresse, & Ochus promet de

ne plus troubler leur bonheur.

du Théatre François. 373

xerxe n'a pas assez de fermeté. Ochus joue un rôle très-subordonné, & Amestris est absolument inutile. Voici quelques morceaux de la versification.

1645.

ARTAXERXE.

ACTE L.

Hé bien! cher Amestris, & vous belle Schus L. Aspazie,

Mes fils briguent toujours le trône de l'Asse. Si ces impatiens aspirent d'y monter,

Une contraire ardeur me porte à le quitter.

La fortune des Rois n'est pas la plus heureuse,

Quoiqu'un nom spécieux la rende si fameuse;

Elle est de ces beautés qui ne plaisent qu'aux yeux.

Je souhaite un Empire à tous mes envieux.

-AMESTRIS.

Tous les Princes n'ont pas une même fortune;

Il est des Rois heureux.

ARTAXERXE.

Leur disgrace est commune;

Un Prince n'est jamais sans l'un de ces dangers,

Ou d'avoir guerre ouverte avec des étrangers,

Ou de sentir chez soi des factions publiques, Ou de voir dans sa Cour des malheurs domeltiques.

TIRIBAZE.

ACTE IV. cang, scare I. cang,

Avant que d'y monter, l'on répand bien du fang.

OCHUS.

Un sang si précieux, seroit rougir ma vie, Et s'il le faut verser, c'est ma derniere envie.

TIRIBAZE.

Puisque vous y mettez votre félicité,

Le bonheur de regner est toujours acheté.

Le sang en est le prix, le Ciel nous le veut vendre,

Le sang ne coûte rien à qui l'ose répandre: C'est un royal spectacle à plaire aux conquérans,

Qu'une couronne teinte au sang de ses pa-

Et quand l'ordre des Dieux dispose des couronnes,

Ils ne discernent point quelles sont les personnes,

Font pour ce changement toute forte de choix,

Le fils l'arrache au pere, & les sujets aux Rois.

Terminons cet extrait par un fait anecdore très-curieux, qui nous fournit

en même temps l'occasion d'annoncer les talens de l'illustre Moliere, à qui la Comédie a tant d'obligation. Avant de paroître ser un Théatre public, la Tragédie dont nous parlons, sut représentée par une société particuliere, dont Moliere étoit un des principaux Acteurs. Voici de quelle saçon l'Historien

de sa vie rapporte la chose. « Le goût Mémoire sur » pour les Spectacles étoit presque gé-la Vie & les » néral en France, depuis que le Car-Moliere, im- » dinal de Richelieu avoit accordé une prinés à la » protection distinguée aux Poètes Oeuvres, édi- » Dramatiques. Plusieurs sociétés par-tion de 1734 » ticulières se faisoient un divertisse-

» ticulieres se faisoient un divertisse» ment domestique de jouer la Co.
» médie. Poquelin entra dans une de
» ces sociétés, qui sut connue sous le
» nom de l'Illustre Théatre. Ce sut
» alors qu'il changea de nom, pour
» prendre celui de Moliere.... Elle pa» rut d'abord sur les fossés de Nesse, &
» ensuite au quartier Saint Paul. Ces
» nouveaux Comédiens qui ju ques-là
» avoient joué pour leur plaisir, flat» tés par quelques succès, voulurent
» tirer de l'argent de leurs représenta» tions, & s'établirent dans le Jeu de
» Paume de la Croix Blanche, au

» projet ne réussit pas. ARTAXERXE de » Magnon, imprimé pour la pre-» miere fois le 20. Juillet 1645. fut » représenté par l'Illustre Théatre.»

MAGNON.

JEAN MAGNON naquit à Tournus. (a) petite Ville du Mâconnois, il fit les études chez les Jésuites de Lyon; après avoir été quelque temps Avocat au Présidial de cette derniere Ville, il vint s'établir à Paris, & se sit connoître par quelques Pieces de Théatre, dont la meilleure est celle dont on vient de lire l'Extrait, & qui fut représentée par l'Illustre Théatre, dont Moliere, son ami, étoit un des Acteurs. Dégouté du genre Dramatique, il résolut de consacrer son travail, & ses talens pour la Poesse, à la gloire de Dieu (b). "Rien que la mort, (dit-il dans l'Avis • au Lecteur qui précéde sa Tragédie

mer le Théatre, fur-tout quand il auta ses oracles ordinaires, c'est à dire, dins le tems de l'inimitable Corneille, du ponpeux Scudery, de l'ingénieux Deimarests, du sécond Rotrou, du grave du Ryer, & du delicat Tristan..., mais qu'il ne saut pas accorder ce titre de Poète à ceux qu'il

⁽a) C'est par un motif de reconnoistance qu'il croyoir devoir à M. de Chandeniere, Seigneur temporel & spirituel de Tournus, & Abbé du petir Citeau, qu'il lui a dédié sa Tragédie d'Arraxerse,

⁽b) L'Auteur dans cet avis au Lecteur, proteste qu'il ne prétend pas blâ-

» de Jeanne de Naples) ne verra la fin » de mon entreprise, qui est de te » produire en dix Volumes, chacun de » vingt mille vers, une science uni-» verselle mais si bien conçue, & si » bien expliquée, que les Bibliothé-» ques ne te serviront plus que d'un » ornement inutile. Que si Lucrece. » pour avoir fait quelques vers sur les » premiers principes de la Nature, s'at-» tribue une gloire comme divine » quel applaudissement universel ne » me promettrois-je pas de mon travail, » s'il ne me suffisoit de la satisfaction » que j'y recevrai, & de cette récom-» pense éternelle que j'en espere d'un » Dieu, à qui seul je serai redevable » d'un Ouvrage si nouveau. Cepen-» dant je vais chercher quelque re-» traite, où vivant dans la compa-» nie des Maîtres de l'École Sacrée, & » de l'école profane, je tirerai de leur » commune substance tout ce qui peut » rendre un homme digne du nom

n'ont fait simplement que verlifter ballement, Il ajoure qu'il ne prétend pas à cette qualité, & que ses Ouvrages sont sels, qu'ils lui ont coûté

Tome VI.

moins de peine, qu'on n'en peut prendre à les lire. M. Magnon prenoit la qualité d'Historiographe du Roy.

378

1645.

" qu'il porte; & sans en exclute un inscre, à qui faisant voit une science in universelle, hors des termes qui suf inssemblent trop barbares, je montre- in rai qu'il est aussi capable que le nômetre, de la connoissance de la vé-

M. Magnon n'eut pas le plaisir de voir achever l'impression de cet Ouvrage: il sut assassiné sur le Pont-Neus le 18. ou le 20. Avril 1662. Loret nous apprend cet accident, par sa Gazette du 29. Avril de la même année.

* Le Cours.

Mais aussi-bien-là qu'aux Champs *
Se rencontre des gens méchans,
Des siloux, des brigands, des pestes,
A plusieurs gens de bien functes:
Et pour appuyer mon discours,
Un des forts Auteurs de nos jours,
Un des favoris du Parnasse,
Qui pouvoir égaler un Tasse,
Magnon esprit tout plein de feu,
Fur assafiné depuis peu,
C'est-à-dire, l'autre Semaine
Vers, dit-on, la Samaritaine.

Piece de Théatre de M. Magnon.

ARTAXERXE, Tragédie, 1645.

Josaphat, Tragil Comédie, 1646.

du Théatre François. 379

1649.

Sélanus, Tragédie, 1646.

LE MARIAGE d'OROONDATE ET DE

STATIRA, OU LA CONCLUSION DE

CASSANDRE, Tragi-Comedie, 1647.

Le Grand Tamerlan et Bajazet, Tragédie, 1647.

JEANNE DE NAPLES, Tragédie, 1654. ZÉNOBIE, REINE DE PALMIRE, Tragédie, 1659.

LA DAME SUIVANTE,

COMEDIE

DE M. D'OUFILLE. .

De Demoiselle de Lyon, nommée Isabelle, aime un Cavalier qui demeure à Paris, nommé Climante. Celui-ci a une Maîtresse appellée Léonor, dont il est amoureux, & qu'il compte épouser dans peu. Habelle s'introduit chez Léonor a titre de Suivante, & trouve le moyen de brouiller Climante avec Léonor. L'effet de cette rupture, est le mariage d'Isabelle avec Climante, après qu'elle s'est fait connoître pour une personne de famille, & qui a beaucoup de bien. Cette Piece est assez foible de conduite, mais elle peut avoir amusé. L'Auteur dans son Epître à M. le Duc de Guise, rappelle à ce Seigneur, qu'il a voulu voir cette Comédie deux fois, & qu'elle a eu un grand succès.

LA MORT DE CHRISPE

TR MATI

LES MALHEURS

DOMESTIQUES

DUGRAND CONSTANTIN.

TRAGEDIE DE M. TRISTAN.

E sujet est difficile à traiter: M. Tristan voulant éviter l'éxemple de Grenaille, & ne se sentant pas assez de talent pour présenter avec décence l'amour d'une belle mere, pour le fils de son mari, le cache de façon, que quoique Chrispe soit assez instruit de la passion qui fait agir Fausta, cependant on peut s'y tromper, & prendre

la jalousie de l'Impératrice, pour un effet de sa politique, qui la porte à empêcher l'union de ce Prince, avec Constance, fille de Licinius: l'Auteur lui sauve encore l'odieuse accusation d'inceste, & à Constantin l'inhumanité de condamner à la mort un fils innocent. Ce dernier succombe sous l'effort. du poison préparé pour Constance. L'Impératrice apprenant que sa vengeance est plus complette, qu'elle ne le souhaite, & qu'elle a enveloppé son Amant avec sa Rivale, céde à ses remors. & avoue ses crimes. Constantin. peu maître d'un premier mouvement, lui ordonne d'aller les expier. Avant qu'il ait eu le temps de faire ses réstéxions, on vient lui annoncer que cette Princesse a perdu la vie dans un bain. L'Empereur ne peut s'empêcher de la plaindre, & regardant cette suite de malheurs, comme un effet de la colére Divine, il prend la résolution de ne plus différer sa conversion, & de faire adorer le Dieu des Chrétiens, dans toute l'étendue de son Empire.

Nous laissons au Lecteur la liberté de juger si M. Tristan peur être exculé, d'avoir altéré avec tant d'hardiesse, un événement connu, mais 1645

qu'il ne pouvoit rendre selon la vérité de l'Histoire. Au surplus, la Piece est foible, aussi peu liée que les autres de cet Auteur; ajoutez à cela que le sujet en est triste. Les rôles de Chrispe & de Constance sont les plus beaux: celui de Constantin n'a aucune dignité. A l'égard de Fauste, on conviendra qu'elle avoit besoin d'un Poète plus habile, pour la rendre supportable au Théatre. Terminons cet Extrait, par un couplet du rôle de Conftance, dont les vers nous ont parû assez bien tournés. Cette Princesse veut émouvoir la pitié de Constantin en faveur de Licinie.

CONSTANCE.

Il est juste, Seigneur, que vous gouries la joie

De rétablir des jours filez d'or & de soye, Et qu'oubliant enfin tout ce qui s'est passé,

Vous redressiez vous-même un trône renverse.

Changez par vos bontés un destin si funeste;

Le plaisir de bien faire est un plaisir of-

Et celui d'excuser, lorsque l'on peut pu-

1645:

De rendre des Erats qu'on pouvoit retenir, Et libéralement remettre une couronne, C'est de ces grands essets, dont l'univers s'étonne:

Et la félicité d'un spectacle si doux, Ne pent jamais venir que des Dieux, & de vous.

BÉRÉNICE;

TRAGI-COMEDIE

EN PROSE,

PAR M. DU RYER.

V Oici comme l'Auteur parle de sa Tragi-Comédie, dans un Avertissement qui la précède. « J'ai fait » bien plus que je ne pensois, puisque » j'ai fait en prose une Piece de Théantre, & qu'elle n'a pas été désagréante, ble..... Et certes, nous en » voyons peu, qui en ayent fait deux » avec le même succès, & à qui l'én vénement de la seconde n'ait ôté une » partie de la réputation de la premiere.

» Quoi qu'il en soit, c'est une course » que je ne voudrois pas deux sois en-» treprendre, & j'aime mieux me re-» poser au bout de la carrière, avec » un peu de gloire, que de recommen-» cer avec hazard.»

Criton, pour se soustraire à la cruauté de Phalaris, tytan d'Agrigente, se retire dans l'Isle de Créte, avec sa sille Bérénice. Le Roy de Créte, & Tarsis, sils de ce Roy, deviennent amouteux de Bérénice, qui est reconnue pour sille du Roy de Créte, & Tarsis, pour le sils de Criton. Le Roy consent au mariage de sa sille, avec Tarsis: c'est ce qui termine la Piece; qui est assez passable. Thomas Corneille traita depuis ce sujet sous le même titre, & en vers. Il y ajoura plus d'événemens: Nous en parlerons sous l'année qu'elle parut au Théatre.



PAPYRE

1645

PAPYRE

Q U

LE DICTATEUR

ROMAIN,

TRAGEDIE

DE M. MARĖCHAL.

L'Auteur de cette Tragédie a fort peu ajouté à l'Histoire Romaine. Le jeune Fabius, malgré les ordres du Dictateur Papyrius, donne une bataille & la gagne: Papyrius, à cause de sa désobéissance, veut le faire mourir, & l'armée le sauve. Voici un passage de cette Tragédie. C'est le Dictateur qui parle de la désobéissance du jeune Fabius.

PAPYRE.

Je rappelle le sort par de nouveaux auspices,

Et lui, tente les Dleux, quand je les rens propices:

Si le sort est changé, c'est par moi, c'est par eux; Son courage au combat à moins fait que mes vœux:

Tome VI.

Kk -

1645. De Rome, à notre camp, j'envoyai la vic-

Et les Dieux dans son crime, ont pris soin de ma gloire.

Le jeune téméraire! il y devoit périr,

Mais ceux que j'invoquois l'allerent secourir;

Ils regarderent moins sa gloire, que ma

Il exposoit mon camp, ils m'en ont rendu compte.

On dira de son bras, comme de ma vertu, Que Papyre, & les Dieux, ont pour lui combattu.

ZÉNOBIE,

REINE DES PALMYRÉNIENS;

TRAGEDIE

PAR M. L'ABBE D'AUBIGNAC.

A nature en donnant à M. l'Abbé d'Aubignac un goût décidé pour le genre Deamatique, lui avoit refulé les talens propres pour s'y éxercer. Obligé de s'en tenir à la qualité de Cen-

seur, dont il s'acquittoit avec assez de goût, il se sit une grande réputation & se rendit redoutable à tous les Poètes qui travailloient pour la Scene Françoile: les plus célébres n'étoient pas même à couvert des traits de sa critique. Ses partilans faisoient hautement son éloge, & vantoient par-tout les obligations dont le Théatre lui étoit redevable. Ses adversaires soutenoient que cette réformation étoit l'effet qu'avoient produits les bons Ouvrages. du temps, & sur-tout ceux de M. Corneille. Pour faire taire ces derniers. L'Abbé d'Aubignac crut devoir joindre l'éxemple aux préceptes qu'il avoit donnés, & composa, dans ce dessein, la Extrait de la Tragédie qui fait le sujet de cet article. Lettre de M. On peut dire que si le succès ne désa-Bo heron L. M. *** conbusa pas l'Auteur, du moins il prouva tenant un invinciblement au public, qu'une Piece abrégé de la Viede l'Abbé très-réguliere, peut en même-temps d'Aubignac, être extrêmement froide, sans intérêt, & l'Histoire & remplie de caracteres faux, & inuti- ges: cette letles. «*Jusques-la M. l'Abbé d'Aubignac re est inse-» s'étoit acquis une réputation uni- feconde par-» verselle parmi les Poëtes de son temps, tie du Tome premier des » par les loix qu'il leur avoit impérieu- Mémoires de » par les 1012 qu'il seul l'Arter : mais Litteratures de M. de Salsil pensa la diminuer beaucoup par la lengre.

Kkij

388

1645.

" Zénobie, Tragédie en prose, qu'il » composa sur les régles qu'il leur avoit » prescriptes. Ceux qu'il avoit repris » dans sa pratique du Théatre, furent » ravis de trouver cette occasion de » le mépriser, pour se venger des dé-» fauts qu'il avoit découvert dans leurs » Ouvrages. Ils lui reprocherent que » les régles qu'il avoit données, lui » étoient infructeuses. Il eût même le » désagrément de se voir raillé à la " Cour, où il se vantoit par-tout d'être » le seul de nos Auteurs, qui eût bien » suivi les préceptes d'Aristote : Sur » quoi M. le Prince dit un jour, qu'il » sçavoit bon gré à l'abbé d'Aubignac » d'avoir si bien suivi les régles d'A-"ristote, mais qu'il ne pardonnoit » point aux régles d'Aristote, d'avoir » fair faire une si méchante Tragédie » à l'Abbé d'Aubignac. Ce ne fut point » là le seul bon mot qui rabaissa sa » fierté: dans une conversation, où » il disoit, pour vanter sa Pièce, que " M. le Comte de Fiesque avoit coû-» tume d'appeller sa Zénobie, la fem-» me de Cinna; Un courtisan prit la » parole, & lui répondit, qu'il ne pre-" noir pas garde, que c'étoit avouer, u qu'il étoit autant au-dessous de Cor-

38**9**

» neille, que la femme au-dessous de

1645.

Ce que nous venons de dire, ne peut que faire souhaiter l'extrait d'un Ouvrage, dont le nom est très-connu, & que cependant personne n'ose prendre la peine de lire.

Zabad, Prince Arabe, & Timagene, Prince Syrien, attachés aux intérêts de Zénobie par les liens de l'amour le plus diferet, & le plus respectueux, se font une considence mutuelle. Cette rivalité ne porte aucune atteinte à la générosité de leurs sentimens. Zénobie qui les ignore, les consulte sur l'état où les nouvelles insultes de l'Empereur Ausrélien la réduisent: & conséquemment à leurs offres, donne à Zabas le commandement de son armée, & à Timagene celui de la Ville.

ZÉNOBIE.

e Voilà le partage que je fais de ma puisso sance, & je mets entre vos mains les
so restes de ma gloire, de mes états, & de
ma vie. C'est le dernier ordre que je donne:
sagistes maintenant, & faites les Rois avec
so autant de cœur, & d'adresse, que vous
so avez fait les Lieutenans de Zénobie. Vous
so étes se mêmes qu'm'avez conquis l'Egypte,
so après deux batailles fameuses; qui m'avez
so rendue maîtresse des peuples de la GalaK k sij

» tie, qui m'avez soumis les Bithyniens, & porté mes armes, avec la terreur, jusqu'aux murailles de Chalcédoine, & de Byzance. Après tant de merveilleux exploits, pour la gloire de mon nom, que ne puis-je espérer pour le salut de ma personne?

A peine sont-ils sortis, qu'Iléone, Confidence de la Reine, lui déclare la passion des deux Princes. L'austere vertu de Zénobie en est allarmée : elle se fait quelque scrupule, de les avoir chargé de ses ordres : mais la nécessité la force à vouloir ignorer un

amour qui l'offense.

Au second Acte, on vient annoncer à la Reine la désaite de Zabas; dans le moment, elle apprend qu'Aurélien est fait prisonnier. Zabas, qui arrive peu de temps après détruit une si slateuse nouvelle, & certisse que la personne, qui a été prise pour l'Empereur, lui ressemble assez bien d'age, de taille, & de poil, mais qu'il n'en a que ces apparences. Dans cette extrémité, on conseille à la Reine de se sauver sécrettement. Après bien des contestations ennuieuses, Timagene est choisi pour accompagner la Reine, & Zabas se charge à son retour de désendre la Ville de Palmyre.

Iléane, & Diorée, fille de Zénobie,

du Théatre François. 394

ouvrent le troisième Acte. La derniere veut engager sa mere à se sauver. Iléone répond que cette suite feroit découvrir celle de la Reine.

1645.

ILÉONE.

« En servant une autre Reine, il suffiroit 20 de lui friser les cheveux, ou pair un mi-20 roir devant elle, la suivre an al, & dans 20 les vaines pompes de la Cour. Mais Zéno-20 bie doit recevoir de nous des services plus 20 convenables à sa vertu. 20

Zabas percé de coups, vient chercher un dernier asile dans le Palais de Zénobie.

ZABAS.

-« Si je n'ai pu défendre ce sacré lieu du » repos de ma Reine, j'y rendrai les derniers در foupirs, avant que la main d'un infolent so ennemi la profane. Il faut que Zabas y » meure, & qu'il y meure les armes à la - main.... Je meurs content, puisqu'elle -went sanver. Mais dires à Timagene que je » le laisse heureux, sans jalousie, & que j'ai - garde mes sermens jusqu'au tombeau. Il » est juste qu'il la posséde.... Il n'est pas » moins glorieux de mourir pour elle, que » de la posséder.... Cette possession pouvoit erre un don de la fortune, mais cette » mort est un effet de vertu, connue seu-» lement des Héros, & rarement éprouvée. » On pouvoit la posséder sans la mériter: » mais qui meurt pour elle, étoit digne d'elle. Enfin, je donne mon lang à Zénobie, més K k iv

» prétentions à Timagene, & mon nom à 1645. « la gloire de la postérité.

ILE'ONE.

» Noble & malheureux testament, écrit » avec des caracteres d'honneur, & de fidé-» lité merveilleuse!

a Zabas.

Duant à vous, Madame, je vous difDepense de votre parole; mon respect n'est
Depas obligé d'aller au-delà du tombeau, ni
Depas votre parole plus loing que mon respect.
Departure vous pouvez découvrir à la Reine, les
Departure de mon ame: mais il faut qu'aupaDeparture ravant, elle ait sçû ma mort. Car si même,
Departure et état, ma témérité pouvoit lui déDeparture je veux qu'elle me plaigne, & qu'elle m'estime avant que de me conDeparture d

Aurélien arrive, ne trouvant point la Reine, veut obliger ses filles par la crainte des tourmens, à lui découvrir sa retraite. La mort met Zabas à couvert de cette violence.

ACTE IV. Le chagrin que la fuite de Zénobie cause à l'amoureux Aurélien, ne l'empêche pas de parcourir avec étonnement, les riches & précieux meubles dont le Palais est orné, & sur-tout le cabinet de curiosités, qui renferme ce que l'Orient produit de plus rare & de plus beau. Il apprend ensuite, que la

Reine est sa prisonniere, & que Timagene est mort à ses piés. Zénobie parle à son vainqueur avec sierté: mais la conversation finit par des invectives peu séantes. Aurélien avoue à Marcellin-son consident, que malgré les duretés qui lui sont échapées, il adore la Reine, & veut qu'on l'a traite avec la distinction qui lui est due.

Zénobie reparoît au cinquiéme Acte, sensiblement touchée de la mort de Zabas & de Timagene. Sans pouvoir connoître auquel des deux son cœur donne la préférence, elle s'apperçoit qu'elle avoit pour ces Princes un sentiment plus fort que n'en inspire une amitié ordinaire, mais moins violent que celui que l'amour fait naître: un sentiment délicat, qui n'est point sujet aux froideurs de l'une, ni aux désordres impétueux de l'autre.

ZÉNOBIE à sa Confidente.

« Vous me voyez accablée sous le débris de mon trône, Veuve désespérée, mere déses solée, & Reine soumise à la merci de mes ennemis, parce que je suis vaincue; & je suis vaincue, parce que je me trouve seule. Timagene est mort en me protégeant, je ne suis plus libre. Zabas est mort en déses fendant la derniere Ville de mes états; je

ne suis plus Souveraine: Mourons dons

Marcellin craignant que l'amour que l'Empereur a pour Zénobie, ne préjudicie à sa gloire, fait entendre malignement à la Reine, que les honneurs qu'on lui rend, n'empêche pas qu'Aurélien n'ait résolu, de la faire servir à son triomphe. Il sembleroit que Zénobie pensant aussi généreusement, n'avoit pas besoin que Marcellin l'excitât à chercher une mort honorable. par une peinture vive, & outrageante de la destinée à laquelle on la réserve. La Reine se trouvant seule avec ses deux fils, se frappe d'un poignard, & ordonne aux jeunes Princes de suivre son exemple. Aurélien qui la trouve expirante, veut sacrifier à sa fureur le coupable Marcellin, & s'emporte contre Rutile qui le retient.

Aurélien.

« Ha! Rutile, c'est trop, laissez mon so épée. Je veux mêler le sang de ce persosside, à celui de cette Reine; & le cous pable doir bien soussir une peine aussir tragique que l'innocente. Vangeons-là sur somme. Immolons à ses manes par justice, celui qui l'a perdue, & par amour, celui qui ne l'a pas sauvée. »

du Théatre François. 395

FRANÇOIS HEDELIN, fils de François Hedelin, Avocat au Parlement de 1645. Paris, & Lieutenant-Général de Né- D'AUBImours, naquit à Paris le 17. Mars GNAC. 1592. Son pere le fit venir fort jeune à Némours, où il fit ses études avec luccès: ensuite son droit, & étant reçû Avocat, il éxerça cette profession dans la Ville de Némours, qu'il abandonna pour venir à Paris. Il y embrassa l'état Ecclésiastique, & fut mis auprès du jeune Duc de Brezé, en qualité de Précepteur. Là, il scût si bien se ménager auprès du Cardinal de Richelieu, oncle de ce Duc, qu'il fut pourvû de l'Abbaye d'Aubignac, Diocèle de Bourges, & de celle de Meimac, Diocèse de Limoges. Le grand monde dans lequel il le trouva tout d'un coup répandu, le mit en liaison avec les beaux esprits de son temps. Il tint un rang marqué dans la République des Lettres, par les divers Ouvrages qu'il publia, & sur tout par celui de la Pratique du Théatre. Nous passons sa dispute avec M. Ménage, au sujet d'une Comédie de Térence, intitulée l'Heautontimorumenas, mais nous parlerons des différentes critiques qu'il fit de plusieurs Pieces de Théatre de Pierre

Corneille, aux articles de ces Pieces, ainsi que des réponses qu'on y sit. Nous aurons aussi occasion de parler de quelques Tragédies, où l'Abbé d'Aubignac eut part, soit par les plans qu'il en donna, soit par ses conseils. Il mourut à Paris le 11. May 1673. agé de quatre-vingt-un an deux mois, ayant conservé son bon sens jusqu'à sa dernière heure.

LASEUR.

COMEDIE

DEM. ROTROU.

C'Est avec justice que cette Piece est nommée Comédie : on en va juget par l'extrait suivant. Anselme, riche habitant de Nole, se trouvant en Pologne, dans une situation optisente, écrit à sa semme de le venir trouver, pour partager avec lui sa fortune. Constance, femme d'Anselme, & sa sille Aurélie, encore au berceau, s'embarquent sur un bâtiment, qui est pris par un Corsaire. Anselme reste quinze ans en Pologne, sans avoir aucune

nouvelle de sa femme & de sa fille. Au bout de ce temps, il revient à Nole, & apprend que Constance & Aurélie sont esclaves à Constantinople. A cette nouvelle, il dépêche fon fils pour cette Ville, avec de l'argent pour les racheter. Ce fils nommé Lélie, arrive à Venise, & dans l'Hôtellerie où il demeure, en attendant un Vaisseau, pour passer à Constantinople. il y devient si éperduement amoureux d'une esclave, qui y sert, qu'il paye sa rançon, & l'épouse. Ensuite, loin d'aller retirer sa mere, & sa sœur de l'esclavage où elles sont, il revient à Nole, & dit à son pere que Constance étoit morte avant son arrivée à Constantinople, qu'il n'a pû racheter que sa sœur; & lui présente cette esclave, qui s'appelle Sophie, à qui il fait prendre le nom de sa sœur Aurélie. Le pere croit aisément cette fourberie ; & quelque temps. après, il songe à marier ses enfans, Lélie, à Eroxene, niéce d'Orgye, riche vieillard de ses amis, & la prétendue Aurélie, à un autre vieillard appellé Polidore. Voilà ce qui s'est passé avant que la Piece commence : elle ouvre par Lélie, qui apprend par Ergaste son valet, qu'Anselme a conclu son mariage

avec Eroxene. Cette nouvelle le désespere. Survient Eraste, ami de Lélie, & amant d'Eroxene, à qui Lélie fait part de la nouvelle qu'il vient d'apprendre & ensuite lui conte l'histoire de fon mariage avec l'esclave Sophie, qu'il fait passer pour sa sœur, sous le nom d'Aurélie. (a) Ergaste s'engage de rompre le mariage d'Aurélie avec Polidore. Le second Acte commence par une Scene entre Lélie, & Aurélie qui, impatiente de le voir, lui dit.

AURB'LIE.

Qui vous a retenu? Il étoit temps, Lélie, De tirer mon esprit de sa mélancolie.

LE'LIE.

Quel nouveau déplaisir peut l'avoir altéré!

AURE'LIE.

Quet plus grand déplaisir faut-il que votre absence?

A qui, sans aucuns biens, sans nom, sans connoissance,

Pour support, pour amis, pour parens, pour époux,

Pour tout réfuge enfin, ne reconnois que vous ?

d'exposition sont dialo- en parlerons à l'article

⁽a) Ces deux Scenes | beries de Scapin. Nous guées dans la même for- | de cette Piece. me que celles des Four-

Le sort des le berceau me déclarant la guerre,

1645.

De libre que j'étois en ma natale terre,

M'en tira, pour m'ôter ce précieux trésor,

Et m'arracha du sein qui m'allaitoit encor.

Je perdis d'un seul trait que lança sa furie,

Ma liberté, mon nom, mes parens, ma patrie,

Et pour toute richesse il ne m'étoit resté,

Qu'un cœur libre & constant, que vous m'avez ôté.

Quand je croyois enfin, que changeant mon fervage,

Ce eruel ennemi m'eût changé de visage,

Et que le cher présent qu'il m'a fait de vosfers,

Dût guérir tous les maux que j'ai jamais fouffert:

Je vois qu'il entreprend ma derniere ruine, Et veut par le succès des maux qu'il me destine,

M'ôtant jusqu'à l'espoir, me dépouiller d'un bien.

Qui malgré lui demeure à qui ne reste rien.

Lélie rassure tendrement Aurélie, & lui sait part du projet concerté entre lui, Eraste, & Ergaste: ce dernier joint Anselme, & fait accroire au bon homme, que Polidore tient de fort

mauvais discours de lui; & tout de suite, il propose à la place de ce vieil-lard, Eraste, qui est au moins aussi riche; & de plus, qui s'engage de prendre Aurélie sans dot.

ANSELME.

Il témoigne sans dot, vouloir bien Aurélie?

ERGASTE.

Non fans dot seulement, mais sans habits encor,

Et la croit toute nue un si riche trésor

ANSELME.

Fais-le moi parler, & concluons l'affaire.

Pour l'autre, il peut ailleurs fe pourvoir d'un
beau-pere;

J'ai du respect pour lui, comme il en a pour moy:

En me calomniant, il dégage ma foy; En recherchant ma fille, il m'a dû mieux connoître.

ERGASTE.

Vous vous engendriez mal, c'est un fou.

ANSELME.

C'est un traître.

ERGASTE.

Un fourbe.

Anselme.

Un archi-fourbe. ERGASTE.

du Théatre François. 401 ERGASTE.

. Un calomniateur.

1645.

ANSELME.

Un médisant:

ERGASTE.

Un lâche.

Anselme. Un gueux.

ERGASTE.

Un imposteur.

ANSELME.

Uu infame.

ERGASTE.

Un faquin.

ANSELME.

Un reste de galere, &c.

Géronte, Bourgeois de Nole, qui revient de Constantinople, où il a racheté son sils, tombé dans l'esclavage dès sa plus tendre enfance, aborde Anselme, & après l'avoir assuré que sa femme Constance est vivante, il lui rend une lettre de sa part. Anselme surpris de cette nouvelle, croit qu'on veut le tromper, & pour consondre Géronte, il appelle Aurélie: cette derniere paroît, & Géronte la reconnoît pour l'esclave Sophie, qui servoit dans une auberge à Venise. La prétendue Aurélie dément ce fait avec assez de Tome VI.

402

hardiesse. Ce nouvel incident jette encore plus de porpléxité dans l'esprit d'Anselme. Géronte sort pour un moment, & laisse son fils avec Anselme. Arrivent Lélie, & Ergaste: ce dernier qui apprend ce qui vient de se passer. & de plus que le fils de Géronte ne sçait que le langage Turc, paye d'effronterie, en fallant semblant d'entendre & de parler le langage de ce jeune homme : & dans la prétendue explication qu'il donne à Anselme, il lui fait délavouer tout ce que Géronte son pere a dit au sujet de Sophie. Une femme qui cherche la maifon d'Anfehne, s'adresse à Lélie, & se fait enfin connome pour Contance. Lélie surpris & chasmé de retrouvier sa mere, l'embrasse, & après les premiers discours, il lui fait confidence de la tromperie qu'il a faite à son pere. Il lui apprend son amour pour Sophie, qu'il a fait passer pour la sœur: Auxelie ; mais il lui cache son mariage avec cente personne. Constance s'attendrit pour Lélie, & lui promet de parler à Sophie, comme à la propre fille : en effet, la prétendue Aurélie paroît avec Anselme. Constance embrasse cette file d'un air très-affectueux. Anselme, après

403

sa reconnoissance avec sa femme, entre dans sa maison, suivi d'Aurélie. Lélie remercie sa mere de sa complaifance, mais il reste dans un étonnement inconcevable, lorsque Constance lui apprend que cette prétendue Sophie est véritablement Aurélie, qui a été prise du Corsaire. Lélie se désespere en apprenant qu'il a époulé sa sœur, & malgré les remors que lui causent ce crime, il sent que l'amour qu'il a pour cette même sœur, ne finira qu'avec sa vie. Lydie, gouvernante d'Eroxene, niéce d'Orgye, qui a été maltraitée par ce dernier, vient dans les premiers transports de sa colere, apprende à Anselme qu'Eroxene est Aurélie sa fille, & qu'Aurélie est Eroxene : que vet échange a été fait par les parens d'Erozene, qui n'étant pas riches, avoient voulu procurer un sort heureux à leur enfant, en la plaçant chez Anselme, mais qu'ayant depuis acquis beaucoup de biens, ils avoient, pour latisfaire à leur conscience, laisse dix mille ducats à cette jeune fille. Cette double reconnoissance fait connoître que Lélie a époufé la niéce d'Orgye; & Eraste obtient Eroxene, qui est la véritable Aurélie. Cette Piece est dans le goût Ll ii

des Pieces de Térence, pour la multiplicité des événemens, & celle des reconnoissances, mais elle a des endroits comiques, & tels qu'on en pourroit composer une Piece passable.

THÉODORE,

VIERGE ET MARTYRE.

TRAGE'DIE CHRE'TIENNE

DE M. CORNEILLE.

La suite de Polyeucte, de Pompée, & de Rodogune, M. Corpeille sit paroître Théodore. Cette Tramelle, vie de la souffrir la seule idée du péril de la M. Corneille, prostitution, & si le public étoit de venu si délicat, à qui M. Corneille de voit il s'en prendre, qu'à lui-même?

Avant lui le viol réussissioit. »

M. Corneille, Epître dédicatoire & éxamen.

Sans chercher, dit l'Auteur, des couleurs à la justifier, je veux bien ne m'en prendre qu'à ses défauts, & la croire mal faite, puisqu'elle a été mal suivie. J'aurois tort de m'o pposer nau jugement du public : il m'a été

» trop avantageux en d'autres ouvra-" ges, pour le contredire en celui-ci-» Et si je l'accusois d'erreur, ou d'in-" justice pour Théodore, mon éxem-» ple donneroit lieu à tout le monde » de soupconner des mêmes choses, les " arrêts qu'il a prononcés en ma fa-» veur. Ce n'est pas toutefois, sans » quelque satisfaction, que je vois la » meilleure, & la plus saine partiè de » mes juges, imputer ce mauvais succès » à l'idée de la prostitution qu'on n'a » pû souffrir, bien qu'on sçut assez " qu'elle n'auroit point d'effet, & que » pour en exténuer l'horreur, j'aye " employé tout ce que l'art, & l'ex-» périence m'ont pû fournir de lu-» mieres.» (a)

(a) « Dans cette difn grace, j'ai de quoi · congratuler à la pu-» reté de notre Scene de » voir qu'une Histoire » qui fait le plus bel sornement du second a Livre des Vierges de » S. Ambroife, le trouwe trop licentieuse » pour y être suppor-» tée. Qu'eut - on dit, who, comme ce grand » Docteur de l'Eglise,

D Vierge dans le lieu inn fame ? Si j'euffe décrie p les diverses agitatione " de son ame, pendant » qu'elle y fut ? Si j'euf-» le peint les trouw bles qu'elle ressentit » au premier moment w qu'elle vit entrer » Dydime ? C'eft-lam deffus que ce grand so Saint fait triompher » cette éloquence qui » convertit Saint Auw i'euffe fair voir cette. | w guftin , & deft pour

Nous convenous cependant avec M. 1645. Corneille, que ce défaut essentiel, n'est pas le seul du Poëme. La plûpart des caracteres sont froids & languissans & celui de Théodore, un peu plus que les autres. « Elle n'a, dit M. » Corneille aucune passion qui l'agite, " & là, même où son zele pour Dieu, » qui occupe toute son ame, devroit » éclater le plus, c'est-à-dire, dans sa » contestation avec Dydime, je lui ai soidonné si peu de chaleur, que cette » Scene, bien que très-courte, ne a laise pas d'ennuyer. Aussi, pour en » parler sainement, une Vierge & - Martyre fur un Théatre, n'est autre » chose qu'un terme, qui n'a ni jam-» bes, ni bras, & par conséquent » point d'action. »

Le caractere de Valens ne sçauroit s'excuser. C'est en effet une copie de Félix dans Polyeucte, encore est-il fort au-

[»] ce Spectacle qu'il in
» vite particulièrement

» les Vierges à ouvrir les

» yeux. Je l'ay dérobé à

» la vue, & autant que

» je l'ai ,pû, à l'ima
» gination de mes au
» diteurs, & après y avoir

» confismé toute, guon

[»] industrie, la modestie » de notre Théatre a » désavoué ce peu que » la nécessité de mon » sujer m'a forcé d'en » faire connostre » Cor-» neille, énamen de Théadore,

dessous, puisqu'il se rabaisse à craindre sa femme, & n'ose s'opposer à ses fureurs, quoique dans le fond de l'a-

me, il tienne le parti de son fils.

Les personnages de Placide & de Marcelle sont les plus animés, & par conséquent les plus brillans. Toute odiense que paroît la derniere, c'est peut-être la plus supportable marâtre qu'on ait présenté sur la Scene. A l'égard de Placide, son rôle est également beau, interressant, & soutenu d'un bout à l'autre. L'on y trouve une peinture des plus vive de l'amour le plus violent. La cinquieme Scene du troisième Acte, & le quatrième Acte tout entier, sont dignes du grand Corneille: & l'on ne peut que souscrire à son sentiment, lorsqu'il dit « qu'il ne croit » pas en avoir fait aucun, où les diver-» ses passions soient ménagées avec plus » d'adresse, & gui donne plus de lieu à » faire voit tout le talent d'un excel-» lent Acteur. » Malgrécela cette Tragédie ne s'est point relevée de sa premiere chûte : aucun Théatre de Paris n'a osé la reprendre, elle ne l'a éré que par des troupes de Provinces, où elle a passablement réussi.

1645.

LE CURIEUX

IMPERTINENT

o U

LE JALOUX,

COME'DIE POSTHUME

D'UN FRERE DE BROSSE. (a)

L p'est pas bien certain si cette Comédie a été représentée. Voici comment Brosse, Auteur des Innocents coupables, de la Stratonice, de l'Aveugle, clairvoyant, &c. en parle dans son avis au Lecteur.

"C'est assez pour que tu l'admire, » de t'assurer que son Auteur l'a com-» posé à l'âge de treize ans : je n'y ai » rien ajouté en la donnant au public, » que mon nom : asin que quelques » petits désauts qui s'y trouvent, & que » j'y ai laissez à dessein, te soient des » témoignages ; que les belles choses » qui s'y rencontrent, ne viennent pas

⁽a) L'Aureur des Recherches sur les Théatres de France, donne celle-

» de ma réforme : car outre que mon » génie n'a pas plus de force, que celui » de l'Auteur en avoit en son enfance,

1645.

» c'est que depuis sa mort il ne ma été » possible de lire d'un œil sec deux » pages de son manuscrit, je l'ay don-» né à l'Imprimeur tel que je l'ay reçu '» de la main de celui à qui tu le dois, » duquel si tu désire d'apprendre le » nom, sçache qu'il étoit mon frere, » & que je me nomme Brosse.»

Anselme, Bourgeois de Florence & mari de Clindore, la plus belle personne de la Ville, & qu'il aime éperduement, ne peut se figurer qu'une belle femme puisse être toujours sage: & voici comment il s'exprime, en priant un de ses amis nommé Lotaire, de lui faire le plaisir d'éprouver Clindore.

ANSELME.

On estime Clindore un miroir de constance,

On dit offelle est l'honneur des Dames de

Que son esprit toujours a le vice abattu, Qu'elle est la Candeur même & la même vertu:

Mais tout cela me choque, & je ne sçaurois croire.

Qu'une femme ait jamais mérité tant de gloire;

Tome VI.

Mm

Etle garde toujours quelque secret poison

1645. Et l'homine peut dourer avec juste ration,

Si la terre contient en toute son enceinte;

Une semme qui soit lans maties et sans

Lotaire a beau combattre le dessein d'Anselme, celui-ci persiste toujours dans la meme resolution : oc finit ainsi son discours.

Quoi qui puisse arriver; je veux sçavoir combient.

Peut réfister de temps une femme de bien.

Lotaire le rend aux instances d'Anfelme, & trouve Clindore toute disposée à écouter ses galanteries: ils conviennent ensemble de tromper le Curieux impertinent, & tout réussit au
gré de ces deux Asians; Anselme demande pardon à la sessime de ses soupcons jaloux, & rensertie Lotaire de ses
soins, en le nommant le plus parfait
des hommes.

LOTAIR Brépond à Anselme.

Et je vous pais nommer fans être injurieux,

Le plus impertinent de tous les Curieux,

Cette Comédie n'est pas bonne, mais

du Thegtre François. 411

elle auroit, pû passer dans le nombre de celles de son temps: on trouvé dans cette Comédie des vers allez passables: les suivans serviront d'exemple.

1645.

La honte est le rempart de l'honneur d'une

The femme of the second section of the second section of the second seco

and out puille arriver ; se veux fçav

SANS SCAVOIR QUI,

end gartrepvez Chipder soure diffice à decouter les galanteries : ils ende de la contra du famble de cum vez Contra de la contra de la

A Lbert Saladori en mourant, laiffe la femme Nabelle enceinte. Il
ordonne par fon testament que si
elle accouche d'une sille, cette sille
n'aura que dix mille ecus à prendre
dans sa succession, & que le surplus
appartiendra à Oronte Saladori son
oncle, & frere du Testateur. Isabelle
met au jour une sille, mais pour lui
conserver toute la succession de son
pere, elle fait courir le bruit qu'elle
M m ij

1645.

est accouchée d'un garçon; & lui donne le nom de Périandre. Malgré ces soins, cet enfant meurt au bout de quatre mois; pour réparer cet accident, Isabelle lui substitue une petite fille du même âge, appellée Emilie, qu'elle a acheté des Corlaires ; & continue à l'élever sous le même habit, & le nom de Périandre: Les précautions de la Veuve ne peuvent éxempter la jeune fille de payer fon tribut à l'amour; elle devient éprise d'un Cavalier Siennois, nommé Hortance, & sans lui découvrir la vérité de son sexe, elle lui fait accroire qu'une Demoiselle de ses parentes appellée Célie, qui lui ressemble fort, a beaucoup d'inclination pour lui. Hortance prie Périandre de lui ménager une entrevue avec cette charmante personne. Périandre v consent, & se trouve au rendez-vous fous ses habits de fille. Sa beauté ne manque pas de produire tout l'effet possible sur le Cavalier, qui dès ce moment lui offre son cœur & sa main. La fausse Célie y consent, à condition que le mariage se fera sécrettement, ainsi que les visites, de crainte de ses parens; Hortance est trop amoureux pour faire des réfléxions, ou des

413

1645.

difficultés sur les conditions qu'on lui prescrit. Enchanté d'un tel bonheur, rien n'altere la douceur de ce tendre commerce, le prétendu fils d'Albert', sous les habits de son sexe, & le nom de Célie, continue à voir Hortance. dont il est le Confident, en reprenant l'habit de Périandre ; sur ces entrefaites Tamire Manetti, frere d'Isabelle, épouse d'Albert, en qualité d'Oncle & de Tuteur du jeune Périandre, conclut son mariage avec Lucile, fille unique d'Anselme Papparoni. C'est par cette situation que la Piece commence. Périandre, dans l'impossibilité de pouvoir remplir les desirs de son Tuteur, & de Lucile, cherche les moyens d'éviter leur persécution. D'un autre côté, la fille d'Anselme est recherchée par un jeune homme appellé Alphonse, & par Oronte Saladori, frere d'Albert, dont nous avons parlé: Alphonse regardant Périandre comme le Rival le plus dangereux, le joint pour le faire expliquer: Périandre l'assure qu'il ne prétend rien au cœur de Lucile, attendu que le sien est engagé, & que d'ailleurs il a des raisons particulieres qui le dispensent d'obéir à son Tuteur.

41#

1645.

Alphonfe , tranquille de ce côté , ne fonge plus qu'à gagner le cœur de fa belle , prévent en faveur de Périandre ; & faire celler les emprellemens d'Oronte. La voye de l'enlevement lul paroît la plus courre, & la plus propre a don deffein ; il employe les Dome tiques d'Anteline, & le nom de Périandre pour y faire confentir Lucile inais Aufeline qui survient en em-peche l'execution i il fait arrêter Al-phonfe, Argant, Cavalier Espagnol, ami de ce dernier, lui représente envain que ce jeune homme est d'une honnête famille; Oronte, qui le trouve présent à rette explication, reconnoît Alphonse pour Leandre son sils, qui lui a été enlevé des l'age de deux ans, avec sa petite sœur qui n'avoit que DE M. D' C v reiona arraup

Pendant ce temps là, des personnes matrimients sinder den la pretentione le retompt, le la pretentione Celie, qui se cache avec tamé de son juste le la pretentione Celie, qui se cache avec tamé de son juste le la compansant de son la la serie de la compansant de son la la serie de serie de la compansant la la serie de serie de la compansant la la serie de serie de serie de la compansant la serie de serie de serie de la compansant la serie de serie de

1645.

connoître. Périandre prouvant plus continuer la rule avous que est rule qui, spus le nom de Celie, est ruscriée avec Horrance is les éplaireille mens qu'elle donne en suite sur la pail sance de se avanture en suite sur la pail sance de se avantures in la font reconnoître pous retre même Emilie, sille d'Orontes & Henre de Léandre qui a été ravie des le voirceau. Ce bon pere embrasse les enfants, & applaudisant à leun phoix in unit Émilie avec Horrance, & Léandre avec Lucille 1019 qui it.

the sign same that a second

LES MORTS VIVANS,

COMEDIE

DE M. D'OUFILLE.

L'étant à Aléxandrie, y devient amoureux de Plorante, fille d'une race beauté, élevée dans la fecte de Mahomet. Il s'en fait aimer, mais obligé de retourner dans sa patrie, après avoir fait instruire Florante des vérités de la Religion Chrétienne, & qu'elle a été Baptisée, il l'enlève : le M m iv

Digitized by Google

1645.

Vaisseau sur lequel ces Amans s'embarquent fait naufrage auprès d'une Me où ils se sauvent, mais séparément l'un de l'autre, & il paroît à Lucidor que Florante sert de victime dans un sacrifice que les Habitans de cette Isle font à leurs Dieux. Le cœur pénétré de douleur, Lucidor s'embarque sur un nouveau Vaisseau . & arrive à Antioche, il fait connoissance en cette Ville d'une jeune Dame fort belle, nommée Crisante; qui depuis quelque temps avoit perdu son mari, qui s'étoit noyé en voulant passer d'un Vaisseau dans un autre. Ces deux personnes affligées se confolent mutuellement de leurs peines; enfin Crisante propose à Lucidor de venir demeurer chez elle à Naples. Arrivé dans cette Ville, Crisante offre à Lucidor de l'épouser & de le rendre maître d'une riche dot. Lucidor toujours senfible au souvenir de Florante, refuse longtemps cet avantage: mais les charmes présens de Crisante & la tendre persévérance de cette aimable personne, le font enfin résoudre à lui donner la main, & ce jour est marqué par celui qui ouvre la Piece. Cette exposition se fait par Adraste, ami de

1645

Lucidor & Company months Handre That timpandne, peride en districapi pamano de Florence décandre, Germinosombi Napolitain Jour aime Chilante, & qui a appris in mariage avec Lucidor, dit à son valet Fabtine ; quespousite. tarder cesuchimen a ibia faisl publice que Terlandre', le mari de Grisant est revenu à Naples : & Gur pour sonte nir cette supposition, il a pratiquesti: certain Jancole qui ressemble beauceitp à Tersandre, Tandis que Léandre prépare cette fourberie, Palmerin, Maitre d'Hôtel de Crisante, fait l'aithat d'une esclave nommée Dorison paris présente à sa Maîtresse; Ctisture prand tout d'un coup une, si grande amitié pour Dorise, qu'elle lui fait part de ses plus secrets sentimens, elle lui parle de Lucidor, & l'engage à voisice dernier, pour sonder les sentimens pous elle, cependant le vrai Terfandre reparoît à Naples, mais il a bien de la peine à se faire reconnoître, attendu qu'on le prend pour Jancole, & qu'on a découvert l'imposture de ce dernier; mais enfin, Terlandre donne des preuyes si évidentes de son éxistence qu'il rentre dans sa maison avec Crisante. Cet événement est suivi de la recon418 Histoire du Théat. Franç.

1645.

noissance de Dorsse avec Lucidor, qui se trouve être Florante; Lucidor charmé de retrouver cette personne qu'il aime toujours, s'unit avec elle par les liens de l'hymen. Sans une grande attention, on ne peut guéres suivre l'intrigue de cette Piece, qui est trèsmal versissée, mais cependant assez passable pour les temps où les événemens tenoient lieu de tout autre Art, dans un Poème Dramatique.

Fin du Sixiéme Volume.



TABLE

rique de certe Fiere, qui els rion. A de Color les temps où les écrises.

Des Pieces des Théante donntes Extraits se roinnene dans se Sexieme Volume.

Blent (L') chez soy, Comédie, 1643. de d'Ouville, page 260. Agis, (La mort d') Tragédie, 1642. de Guérin de Bouscal, Aimer sans seavoir qui : Comedie, 1645. de d'Ouville 4 I I . Alcandres, (Les deux) Tragi-Comédie, 1640. de Boisrobers, IOO. Alcidiane, ou les quatre Rivaux, Tragi-Comédie, 1642. par Des Fontaines, Alcionée, Tragédie, 1639. de Du Ryer, 27. Alexis, (Saint) on l'Illustre Olympie, Tragédie, 1644. de Des Fontaines, 290. Alinde, Tragédie, 1642. de la Mesnar-Amante (L') ennemie, Comédie, 1642. de Sallebray , 209. Andromire, Tragi - Comédie, 1641. de Scudery, Aristotime, Tragédie, 1642. de le Vert, 180.

420 T A B L E Arminius on les Freres ennemis, Tragi
Comédie, 1642. de Scudery, page 224
Artaxerxe, Tragédie, 1645. de Magnon
Art (L') de régner, on le Sage Gouver-
neur, Tragi-Comédie, 1645. de Gillet de
la Tessonnerie, 358
Axiane, Tragi-Comédie en prose, 1643
de Scudery, 263
Bélissaire, Tragi - Comédie, 1641. de Des
Fontaines, 147.
Bélissaire, (Le) Tragédie, 1643. de Re-
Bérénice, Tragi-Comédie en prose, 1645.
de Du Ryer, 383.
Blanche de Bourbon, Reine d'Espagne,
Tragi-Comédie, 1641. de Regnault, 161.
Carthage, (Le Sac de) Tragédie en prose,
1642. de Puget de la Serre, 219.
Catherine, (Le Martyre de Sainte) Tragédie
en prose, 1643. de Puget de la Serre,
247. Catherine, (Sainte) Tragédie, 1644. de
Saint Germain, 305.
Célie, ou le Viceroy de Naples, Comédie,
1645. de Rotrou, 326.
Chrispe, (La Mort de) on les malheurs do-
mestiques du Grand Constantin, Tragé-
die, 1645. de Tristan, 380.
Cinna, on la Clémence d'Auguste, Tragé-
die, 1639. de Corneille, 91.
Clarice, Comédie, 1641. de Rosron, 144.

•	
DES PIECES. 421	
Clarimonde, (La) Tragi-Comédie, 1640.	
de Baro, page 98.	
de Bare, page 98. Cléomene, Tragédie, 1639. de Guerin de	
Climene, (La) on le Triomphe de la Vertu, Tragi-Comédie en prose, 1643. de Puges	
Tragi-Comedie en prole, 1643, de Puget	
de la Serre, 245. Crisante, Tragédie, 1639. de Rotron,	
41	
Curieux (Le) impertinent, ou le Jaloux,	
Comédie, 1645. d'un frere de Brosse, 408.	
Cyminde, on les deux Victimes, Tragi-	
Comédie, 1642. de Celletet, 192.	
Dame (La) Suivante, Comédie, 1645. de	
d'Ouville, 3790. Darie, (Le Couronnement de) Tragi-Co-	,
Didon, (La vraie) ou Didon la chaste,	
Tragédie, 1642. de Boisrobert, 203	٠
Edouard, Tragi-Comédie, 1639. de la Cal-	•
prenede. 70	
Egyptienne, (La belle) Tragi-Comédie 1642. de Sallebray, 203	•
1642. de Sallebray, 203	
Erigone, Tragi-Comédie, 1639. de Defe	•
marejis , 17.	•
Esclave, (La belle) Tragi-Comédie, 1643. de l'Essoille, 249.	
Esprin (L') Follet, Comédie, 1641. de	
Esther, Tragédie, 1643. de Du Ryer,	
. 246	•
Eudoxe, Tragi-Comédie, 1640, de Son	

•	,	
4.2.2	TABLE	
Europe, C	omédie Héroïque	, 1643. de
Desmarests	· •	page 266.
Eustache,	Saint) Tragédie	, 1639. de
, DATO ,		. 19
Eustache,	Le Martyre de Sai . de <i>Desfontaines</i> ,	int) Tragé-
die, 1642	. de Desfontaines,	175.
ne voit pa	es) vérités, on Cro as, & ne pas croi édie, 1642. de d'Ou	re ce qu'on
Théodoric	défavoué , ou le J : , Roy d'Italie , T . de Guérin de Bon/	ragi-Comé-
) du Sage, Trag	
	Triftan	

Francion, Comédie, 1642. de Gillet, 177.

Freres Rivaux , (Les véritables) Tragi-Comédie, 1641. de Chevreau,

Galantes (Les) vertueuses, Tragi-Comédie, 1642. de Desfontaines, 208.

Herménigilde, Tragédie, 1643. de la Calprenede, 242.

Hérode, (La mort des Enfans d') on la suite de Mariamne, Tragédie, 1639. de · la Calprenede, IS.

Horace, Tragédie, 1639. de Corneille,

Ibrahim on l'Illustre Bassa, Tragi-Comédie, 1642. de Scudery, 191.

Illustre, (L') Comédien, on le Martyre de Saint Genest, Tragédie, 1645. de Desfontaines . 363.

DES PIECES. 422
Inceste (L') supposé, Tragi - Comédie,
1639. de la Caze, page 90.
Injustice (L') punie, Tragédie, 1641.
de Du Teil, 137.
Innocent (L') éxilé, Tragi - Comédie,
1640. de Chevreau, lous le nom de
Provais,
Innocent (L') malheureux, ou la Mort
de Crispe, Tragédie, 1639. de Gre- naille, 85.
Innocents (Les) coupables, Comédie 1645.
de Brosse,
Jodelet ou le Maître Valet, Comédie,
1645. de Scarron, 327.
Iphigénie, Tragédie, 1640. de Rosron,
Jugement (Le) de Paris, & le Ravisse-
ment d'Helene, Tragi-Comédie, 1639.
de Sallebray, 54.
Jugement, (Le) équitable de Charles le
Hardy, dernier Duc de Bourgogne, Tra-
gédie, 1644. de Maréchal, 280.
Marguerite de France, Tragi-Comédie,
1640. de Gilbert, 118.
Marie Stuard, Reine d'Ecosse, Tragédie,
1639. de Regnault, 58.
Mauzolée, (Le) Tragi-Comédie, 1639. de Maréchal, 47.
Méléagre, Tragédie, 1640. de Benserade,
II2
Menteur, (Le.) Comédie, 1642. de Cor-
neille, 230.

	T ABLE a fuite du) Con	
Mirame, Tra	agi-Comédie, 1	639. de <i>Def</i> 59
	vivans, Coméd	ie, 1645. do 415
Oroondate, a gi-Comédie cal,	ou les Amans di , 1645. de Gu	screts , Tra- érin de Bous 315
ou la Gran	: Mariage d') & de Journée des 1640. de Chappes	Machines :
Palene, Trag	i-Comédie, 1640	o. de <i>Beifre-</i> 110
Papyre on le I	Dictateur Romais aréchal ,	n , Tragédie , 385.
Parthénie, T	Tragi - Comédie	, 1641. de
Perside, en la gi-Comédie	fuite d'Ibrahim , 1644. d'un <i>And</i>	Bassa, Tra-
	a chute de) Tr Hermite de Voze	
Phalante, Tra	agédie, 1641. d	e la Calpre- 145•
Philoclée & T 1642. de Gi	éléphonte, Traç lbert,	gi-Comédie , 221.
Policrite & la en l'éxil de N de Gillet de	mort du Grand lérée, Tragi-Con la Tessennerie,	Promédon, nédie, 1639. 78. Polyeucte,
		**

DESPIECES. 425 Polyeucte, Martyr, Tragédie Chrétienne, 1640. de Corneille, page 121. Pompée, (La Mort de) Tragédie, 1641. de Corneille, 163. Proserpine, (Le Ravissement de) Tragédie, 1639. de Claveret, 12.
Quichot (D.) de la Manche, seconde partie, Comédie, 1639, de Guérin de Bouscal, 21. Quixaire, (La) Tragi-Comédie, 1639, de Gillet de la Tessonnerie, 14.
Rodogune, Tragédie, 1644 de Gilbert,
Rodogune, Princesse des Parthes, Tragédie, 1644. de Corneille, 311. Rozane, Tragédie, 1639. de Desmares, 50. Roxelane, Tragi-Comédie, 1643. de Desmares, 248.
Sancho Pansa, (Le Gouvernement de) Comédie, 1641. de Guérin de Bouscal,
Satil, Tragédie Sainte, 1639. de Du Ryer, 74.
Scipion, Tragi-Comédie, 1639. de Desma- rests, 42.
Sénéque, Tragédie, 1644. de Tristan, 307.
Sœur, (La) Comédie, 1645. de Ro-
Stratonice, (La) on le Malade d'Amour, Tragi-Comédie, 1644. de Brosse, 187.

TABLE Théodore, Vierge & Martyre, Tragédie Chreceme, 1647. de Corneille, p. 404. Thésée on le Prince reconnu, Tragi-Comédie et Profic 1644. de Projet de la Ser-284. re . Thomas Mores on le Triomphe de la Foy & dela Constance, Tragédie en Prose, 1641. de Puggt de la Serre, Timoléon, (Le Grand) de Corinthe, Tragi-Comedie 1641. de Saint Germain, Triomphe (12) des Cing Pallions, Tragi-Colacdie, 1642. de Giller de la Tessen-174. 174. N. S. R. R. D. E. (Yian de) ne ex. 114. Troade . (La) Traccdio . 1640. de Salle-Troade, (La) Tragodio 1640. de Sallebray, Virginie (La) Romaine, Fragedle, 1645.

Virginie (La) Romaine, Tragedle, 1645.

de le Clerc, 1615.

Zenobie, Reine des Palmyreniens, Tragedle en Profe, 1641 le l'Appe d'Aubignac, (1 ob obusio), 1111.

y, ne vers 1602, moit en 201

Fin de la Table des Pieces de Théatre, contenues dans de Fotume.

a .81 sl tron man) , a c

3415 ji A

eket Abelliole ...

AUTEURS

Dont on trouve la Vie . & le Catalogue des Ouvrages , dans ce Sincieme Volume.

UBIGNAC, (François Hedelin; Abbé d') né le 17. Mars 1592. mort le 11-May 1673.

BENSERADE, (Ilage de) né en 1612. mort le 15. Octobre 1891.

CLERC, (Michel le) né en 1611, mort le 8. Décembre 1691.

COLLETET, (Guillaume) né le 11. Mars 1596. mort le 19. Février 1659.

ESTOILE, (Claude de l') Sieur du Saussay, né vers 1601. Mort en 1652.

257 GILBERT, (Gabriel) mort vers l'an

120. 1675.

MAGNON, (Jean) mort le 18. ou le 20. Avril 1662. 376.

MESNARDIERE, (Hippolyte-Jules Pilet de la) mort le 4. Juin 1663. 190. Nn ii

428 T A B L E, &c.

SCARRON, (Paul) né en 1610. mort
en Octobre 1660.

SERRE, (Jean Puget de la) né vers
1600, most en Juillet 1665.

Fin de la Table des Auteurs.

ACTEUR.

JODELBT, (Julien Geoffrin dit) mort à la fin de Mars 1660. page 239.



APPROBATION.

J'A 1 10 par ordre de Monssigneur le Chancelier, Le Sixième Volume de l'Histoire du Théatre François, A Paris ce 2. Octobre 1745.

Signe, SOUGHAY.

PRIVILEGE GENERAL DU ROT.

OUIS PAR LA GRACE DE DIEU , ROL DE FRANCE ET DE NAVARE : DOSAMÉS & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Motel, Grand Confeil Prevot, de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans. Civila, & autres nos jufficiers qu'il appartiendra, SALUT, Notre bienamé, PIERRE-GILLES LE MERCIER . Imprimeur-Libraire à Paris, ancien Adjoint de sa Communauté, Nous a fait exposer qu'il desireroit imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titre , Enamens particuliers pour tous les jours de l'année; Histoire du Théatre François; Cours de Chirurgie, dicht aus Ecoles de Medecine, par M. Col de Vilage de Chirurgie de Medecine, par M. Col de Vilage de Chirurgie de lui accorder nos Lettres de Color de Chirurgia de Causes, volume de Causes d un ou plusieurs Volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, & faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de douze années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & conditions qu'elles foient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi à tous Libraires & Imprimeurs, & autres, d'imprimer faire imprimer,

vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement on autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille liwres d'amende contre chacun des Contrevenans. dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris. & Pautre tiers audit Exposant. ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Impriments de Paris. dans trois mois de la date d'icelles, que l'impresfion desdits Ouvrages sera faire dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracheres, conformément à la feuille imprimée aux chée pour modéle sons le contre-scel des Présentes e que l'Impétrant le conformers en tout aux Réglemens de la Librairie : & notamment à celui de 10. Avril 1725. Avant que de les expoler en vense . les Manuscrits ou imprimés qui autont servis de copie à l'impression desdits Ousrages, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de nome très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesanau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres. & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque Publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans, celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAaunsseau. Chancelier de France : le tout à peine de nullité des Presentes: Du contenu des-QUELLES vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expolant'& les ayans caules, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulous qu'à la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long. au commencement ou à la fin desdit: Ouvrages . foit tenue pour duement fignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nes amés & féaux Conseillers & Sécretaires :: foi soit ajoutée comme & l'Original : Comman noms au premier nome Huissier on Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; CAR tel est notre plaisir. Donn " à Versailles le trentième jour du mois d'Avril, l'an de grace mil fept cent quarante cinq, & de notre Regne le trentième, Par le Roi en son Confeil.

Signé, SAINSON.

Registre sur le Registre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Impriments de Paris , No. 442. fol. 382. conformément au Réglement du 28. Feurier 1722. A Paris le 25. May 1745.

Signe, Vincent, Spies. Thinking T. T. C. S. J. C. P. C. OB. 5 . t / . .d'.' k/ e/ 7 A (1 I T) A ics Mani le . . . conie & El visitio - donnét , ... maine d'inside et e Con JA DESSE Style Tixes 1 : 'VL' : 60 E5 * . J' wer n . VOULONS G cel e a imelimés contenreaction to la in decide Orn. Casp & Shirt of the end of วขาที่เรื่อยกราย รักการ รา

